

Claire Duport

13 rue Delmas
31400 Toulouse

et

Vitécri

7 rue des Chamois
App 347, Bât H
31200 Toulouse

Les gens de Vitécri

L'histoire d'une association des quartiers nord de Toulouse racontée par

Moustapha Amokrane, Nadia Amokrane, Salah Amokrane, Monir Bendib,
Myriam Bendib, Michel Carrière, Marie Jo Carrière, Magyd Cherfi,
Tayeb Cherfi, Zina Cherfi, Zoulie Cherfi, Rachid Chetouani, Maïté Débats,
Claude Faber, Evelyne Mabilat, Marie Françoise Vabre, Sylvie Vizcaïno.

BOURSE MICHEL ANSELME 1996
Soutenir et faire connaître les initiatives citoyennes

grâce à la participation de la Caisse des Dépôts et Consignations, le CERFISE,
la Fondation pour le Progrès de l'Homme, Habitat Marseille Provence,
l'Union Nationale des Fédérations et Organismes HLM.

« Bâissez de vos rêves une retraite dans le désert avant de bâtir une maison dans l'enceinte de la ville.

Car de même que vous avez des retours en vos foyers en votre crépuscule, ainsi le voyageur en vous, celui qui est toujours loin et seul.

Votre maison est votre plus grand corps.

Elle grandit dans le soleil et dort dans le silence de la nuit ; et elle n'est pas sans rêves. Votre maison ne rêve-t-elle pas ? et en rêve, ne quitte-t-elle pas la ville pour le bosquet ou la colline?

Si je pouvais cueillir vos maisons dans ma main et comme un semeur les éparpiller dans les forêts et les prés.

Fasse que les vallées soient vos rues et les verts sentiers vos ruelles, que vous puissiez vous chercher l'un l'autre à travers les vignes et ramener les senteurs de la terre dans vos vêtements.

Mais il n'est pas encore temps de ces choses.

Dans leur peur, vos aïeux vous ont rassemblés trop près l'un de l'autre. Et cette peur durera encore un peu de temps. Encore un peu de temps les murs de vos cités sépareront vos foyers de vos champs.

Et dites-moi, qu'avez vous dans ces maisons ? Et que gardez-vous derrière ces portes fermées?

Avez-vous la paix, la tranquille impulsion qui relève votre puissance ?

Avez-vous des souvenirs, ces voûtes brillantes qui surplombent les sommets de l'esprit ?

Avez-vous la beauté, qui détourne le coeur des objets faits de bois et de pierre pour l'orienter vers la montagne sainte ?

Dites-moi, avez-vous cela dans vos maisons ?

Ou n'avez-vous que le bien-être, et la convoitise du bien-être, ce désir furtif qui entre en invité dans la maison, puis y devient un hôte, et puis un maître ?

Oui, et il devient dompteur, avec fourche et fouet et il fait des pantins de vos plus généreux désirs.

Bien que ses mains soient de soie, son coeur est de fer.

Il vous berce jusqu'au sommeil uniquement pour hanter votre chevet et se gausser de la dignité de la chair.

Il se moque de vos sens qui sont bons et les couche dans de l'ouate comme des vases fragiles.

En vérité, la convoitise du bien-être tue la passion de l'âme, et suit en ricanant ses funérailles.

Mais vous, enfants de l'espace, vous les inquiets dans le repos, vous ne serez ni capturés ni apprivoisés.

Votre maison ne sera pas une ancre mais un mât.

Elle ne sera pas un voile étincelant qui couvre une plaie, mais une paupière qui protège l'oeil.

Vous ne replierez pas vos ailes afin de pouvoir franchir les portes, ni ne courberez vos têtes pour qu'elles ne heurtent pas les plafonds, ni ne craindrez de respirer de peur que les murs ne se fendent et s'écroulent.

Vous n'habitez pas les tombes construites par les morts pour les vivants.

Même faite avec magnificence et splendeur, votre maison ne saurait contenir votre secret ni abriter votre désir.

Car ce qui est infini en vous habite le château du ciel, dont la porte est la brume du matin, et dont les fenêtres sont les chants et les silences de la nuit. »

Khalil Gibran

PLAN

Préambule	p 4
Présentation	
L'urbanisation des quartiers nord (reprise du bilan intermédiaire)	p 11
Ce qui s'est fait à Vitécri	p 13
Les protagonistes	p 17
Histoire de Vitécri	
Moments, actions et lieux fondateurs	p 25
Les vies de Vitécri	p 35
Ce qu'ils en disent	
Réussites personnelles et engagement militant	p 41
Vie urbaine	p 81
Paroles d'artistes	p 85
Patrimoine et transmission	p 97
Ensemble, mais pas encore	p104
Annexes	p108

PREAMBULE

Vitécri (parce que c'est vite écrit, même si on dira plus tard Vidéo Théâtre ECRIture) est une association déclarée en 1982 qui a son siège aux Izards, l'une des cités des quartiers nord de Toulouse comprenant le camp de Ginestou, la cité des Izards, Bourbaki, Negreneys, Fronton, les Minimes. Le groupe initial originaire de cette même cité constitué dès la fin des années 70 autour d'activités de vidéo, qui formera très vite le noyau actif de l'association est toujours présent : certains encore actifs, d'autres sont présents comme habitants ou professionnels de l'action sociale dans le quartier, quelques uns se sont éloignés de Vitécri mais manifestent toujours leur intérêt. Pour tous, Vitécri est inscrit dans leur histoire, et cette histoire se conjugue aussi au futur.

C'est l'un des points d'intérêt de Vitécri : l'association traverse une époque et le groupe qui la constitue s'inscrit dans l'avenir.

Le second point d'intérêt, c'est qu'il ne s'agit pas d'une époque insignifiante : l'histoire de Vitécri, des actions et des réflexions qui s'y sont exprimées, donne du sens aux idéaux de la fin des années 70 avec toute l'effervescence que les milieux de l'action socio-éducatives ont manifesté dans les quartiers dits difficiles ; elle participe des mouvements Beurs, Féministe, de lutte contre les exclusions et la xénophobie ; elle s'immisce dans le dispositif d'animation socioculturelle qui s'institutionnalise dans les années 80 ; elle traduit des formes d'expression culturelle impulsées par les politiques de Jack Lang ; elle s'inscrit comme profondément politique au titre de l'action volontariste dans la cité, mais aussi au titre de la représentation.

Le troisième point d'intérêt, ce sont les gens de Vitécri et la manière dont les réussites individuelles et collectives participent d'un même processus : 17 ans plus tard, c'est encore en collectif qu'ils disent vouloir se mobiliser.

Le quatrième point d'intérêt, c'est la théâtralité de cette histoire : l'association, le collectif et chacun des individus évoluent sur la scène publique sur un mode de visibilité "bruyante" tout au long de ces années et toutes actions menées ou même seulement envisagées confondues.

Autant de points qui méritent d'être au moins décrits, sinon analysés :

. l'histoire de la cité qui nous renvoie à celle des politiques publiques d'urbanisation, des politiques sociales et culturelles ; mais aussi à l'histoire de l'immigration ; et à ce phénomène très toulousain de mobilité spatiale campagne - ville.

. les familles, parents et grands parents de ceux qui feront Vitécri : pour la plupart, des immigrés d'Afrique du nord (Kabyles, Algériens, Marocains, primo arrivants, 1^{ère} ou 2^{ème} génération, autant de différences parfois signifiées) ; Français un peu, beaucoup, pas du tout ; citadin ou paysans ; "*frères, soeurs, parents, maris, femmes, beaux-frères et belles-soeurs, tous dans Vitécri !*".

. les gens de Vitécri : autant d'histoires singulières qui pourtant expriment les destins collectifs. Des histoires de passions, des parcours de mobilité sociale, spatiale, professionnelle.

. la place des procédures, des élus et agents des politiques publiques : les politiques institutionnelles des années 70, puis en faveur des groupes de jeunes et des associations locales à partir des années 80, l'effervescence du "paléo-DSU", la mise en place des procédures de développement social, l'institutionnalisation des associations d'animation, etc. ; mais aussi les rôles particuliers joués par certains acteurs politiques ponctués de consensus, de soutiens, de ruptures et de rancunes.

. la question de l'héritage, et celle de la transmission ; la question de l'étranger et celle de l'intégration ; le rapport militantisme / professionnalité ; le rôle des filles et celui des garçons, la place des aînés et celle des plus jeunes ; l'outil culturel et l'engagement politique, etc.

Le tout à partir d'un groupe d'une vingtaine de personnes, sur une vingtaine d'années. Nous avons aujourd'hui l'essentiel du "matériau" nécessaire à ce travail :

. les archives de Vitécri : pour beaucoup, elles ont été éparpillées ou perdues, mais nous avons pu rassembler les 3 premiers films qui ont été réalisés par les gens de Vitécri, ainsi que quelques reportages et revues de presse sur le festival "Ca bouge au nord" ; les rapports d'activité et projets de ces trois dernières années ; quelques textes écrits par les filles au début des années 80 et publiés dans des revues militantes ou syndicales ainsi que quelques scénari ou bouts de scénari jamais réalisés ; quelques notes de comptes rendus de réunions ; quelques uns des nombreux films qui ont été réalisés avec des élèves de collègues.

. des documents institutionnels ou universitaires sur le quartier, l'urbanisation, les politiques de la ville.

. plusieurs entretiens approfondis avec chacun des membres actifs de Vitécrici : Maïté Débats, Marie Françoise Vabre, Evelyne Mabilat (qui furent les membres du premier bureau de Vitécrici), Michel et Marie Jo Carrière qui prirent le relais comme "adultes" de l'association entre 84 et 88, et tous les jeunes de Vitécrici : Magyd Cherfi, Monir Bendib, Rachid Chetouani, Dada Bouhabdallah, Sylvie Vizcaïno (les fondateurs), Zina Cherfi, Myriam Bendib, Nadia Amokrane, Zoulie Cherfi (les filles de la première époque), Salah Amokrane, Claude Faber, Tayeb Cherfi (arrivés au moment des marches des Beurs et toujours très actifs).

. Les albums de ZEBDA, groupe de musique (dont Magyd, Moustapha et Hakim de Vitécrici sont les chanteurs).

Pour réaliser un travail d'analyse de l'ensemble des points qui me semblent (à ce jour) donner du sens à cette histoire, il manquerait quelques entretiens avec les acteurs des politiques locales, du DSU et de l'action sociale dans les quartiers nord.

. Françoise de Veyrinas n'est pas suffisamment disponible actuellement pour m'accorder un entretien approfondi ; cependant - et en attendant de la rencontrer - j'ai pu obtenir un entretien qu'elle a accordé à des chercheurs au cours duquel elle évoque la place des associations et sa conception du développement social et urbain de manière moins conventionnelle que dans les interviews et textes officiels.

. En ce qui concerne les acteurs du DSU dans les quartiers nord, ils ont tenu me semble-t-il un rôle très secondaire, ne bénéficiant pas d'une autonomie d'action et de décision qui aurait pu influencer décisivement sur le destin de Vitécrici, même s'ils ont semble t-il été à l'origine de bien des difficultés. Cette critique mériterait certainement une argumentation plus précise.

. Quant aux acteurs de l'action sociale et socioculturelle, leur place apparaît en partie dans les entretiens réalisés, à deux niveaux : le premier lorsque les gens de Vitécrici évoquent les relations avec les partenaires institutionnels (relation personnelles et professionnelles) ; le second parce que certains des membres de Vitécrici étaient professionnels de l'action sociale (Maïté fut éducatrice du Club de Prévention des Izards, Marie-Françoise était responsable de l'action culturelle et de la promotion des associations, Michel était éducateur avant de devenir cinéaste), ou le sont aujourd'hui, dans les quartiers nord (Nadia est éducatrice spécialisée au Club de prévention, Dada est éducateur du Centre Communal de Prévention de la Délinquance, Monir est animateur en milieu scolaire) ; cependant, il serait nécessaire de

retrouver et s'entretenir avec les institutionnels qui, dans leur engagement volontaire (et souvent au delà de leur stricte mission) se sont positionnés comme de réels partenaires, et ont facilité la réalisation des actions de Vitécrici : Béatrice Granchamp de la DRAC, Madeleine de l'école d'éducateurs de Saint Simon, Sylvie Besnet du FAS, André Videau du Ministère de la Culture.

Le cadre étant posé, voici brièvement le récit de notre démarche, la manière dont nous avons conçu, construit, et dont nous nous sommes appropriés le projet, les choix et les événements qui ont fait évoluer nos ambitions pour ce travail.

Les jeunes de Vitécrici se connaissent tous depuis l'enfance, soit de la cité, soit de l'école. Les "adultes" se connaissaient aussi de relations amicales et professionnelles avant de se lancer dans l'aventure Vitécrici. Pour ma part, j'ai entendu parler de Vitécrici dès mon arrivée à Toulouse en 1991 au titre du festival "Ca bouge au nord", du groupe ZEBDA, et de l'animation socioculturelle, sans pour autant que je m'y sois particulièrement intéressée. Reprenant des études universitaires en 94 et travaillant sur le dispositif d'animation, j'ai alors rencontré et interviewé Magyd et Salah et j'ai continué à m'intéresser à leurs activités.

En novembre 1995, ayant eu connaissance de la Bourse Michel Anselme, j'ai proposé à Claude Faber et Magyd Cherfi, administrateurs de l'association Vitécrici, de soumettre un projet au jury. Chose faite, notre projet a été rédigé et retenu. A cette époque, l'association localisée dans un appartement en rez de chaussée de la cité des Izards proposait des activités liées à un projet annuel (voir annexe). Parmi ces activités, il en est une "historique" : la vidéo, qui fut dès les années 70 l'objet autour duquel s'est constitué le groupe.

Il nous avait semblé judicieux - sur la proposition de Antoinette alors animatrice salariée de l'association - de finaliser le projet Michel Anselme par un film vidéo mêlant images d'archives, paroles d'acteurs de l'association et scénario d'adolescents participant à l'activité.

En même temps, si nous avons répondu à ce projet, c'est aussi parce que les gens de Vitécrici s'essoufflaient : certains avaient récemment quitté l'association avec plus ou moins de rancœur ; d'autres voulaient se lancer dans des projets ne faisant pas l'unanimité ; tous se questionnaient quant à la place, la légitimité et l'utilité du militantisme associatif tel que pratiqué dans Vitécrici, et de l'action socioculturelle. Un temps de réflexion était indispensable, l'outil tel que proposé dans notre projet en était une des opportunités.

Enfin, ce sont aussi les termes mêmes de la proposition de Bourse Michel Anselme qui avaient retenus toute notre attention : " faire connaître les initiatives citoyennes", "soutenir un travail de réflexion de l'association sur sa pratique, son impact", "mettre à distance leur action pour mieux l'analyser".

Les réflexions, les intentions, les ambitions ont considérablement changé :

Certaines de manière presque "normale", parce que les gens de Vitécricri n'en sont pas à se satisfaire des glorieux acquis de leurs réussites individuelles et collectives, ni du regard bienveillant que j'ai porté sur leur histoire.

D'autres parce que nous avons pris au sérieux ce projet :

. "Faire connaître les initiatives citoyennes" : il nous a semblé que l'outil vidéo, dans la limite des moyens qui nous étaient octroyés, ne suffirait pas à parler d'initiatives citoyennes, ou de manière anecdotique, voire restrictive. Nombre de reportages à ce propos sont disponibles, largement diffusés dans diverses émissions télévisées, sur les jeunes "entrepreneurs" dans les quartiers, les associations, les groupes militants. Vitécricri ne fait pas exception à la mode, de nombreux reportages ont été réalisés et diffusés à leur sujet, et le sont encore (récemment encore, une équipe de la chaîne ARTE est venue réaliser un nouveau reportage qui devrait être diffusé prochainement). Par ailleurs, il nous semble qu'il ne suffit pas de dire "initiatives dans les cités" pour que cela se conjugue avec "citoyen". Il nous fallait donc entrer dans une démarche fine abordant la complexité de l'histoire de Vitécricri et de chacun dans l'association, pour comprendre ce qu'est une initiative citoyenne, et ce qui, des parcours individuels et des démarches collectives, participe de cela.

Et au delà de cette compréhension interne, se posait la question de la diffusion : le livre nous semble être l'outil le plus adéquat car il permet dans le détail, à la fois le récit, la description, l'interprétation, l'analyse et le renvoi à d'autres sources.

Ce rapport n'est donc qu'une étape intermédiaire de ce qui deviendra dans quelques mois - nous espérons en avoir la capacité - un livre.

. "Soutenir un travail de réflexion de l'association sur sa pratique, son impact" : cela s'exprime dans le choix de la méthode, et celui des thèmes de réflexion. Très brièvement (confer le rapport intermédiaire), la méthode consiste à mettre en miroir les récits, les discours et les réflexions de chacune des personnes de Vitécricri, tout en gardant le souci du respect des

individus et de la restitution : les entretiens sont faits individuellement, retranscrits sans modification des propos, relus et corrigés par leurs auteurs. La totalité des entretiens est ensuite envoyée à chacun des récitants. Entre temps, je repère les points à approfondir, les thèmes qui me semblent donner du sens à l'histoire. Nous nous revoyons ensuite pour d'autres entretiens.

Quant aux thèmes que nous avons retenus, ils privilégient la "réflexion de l'association sur sa pratique, son impact". Dans ce rapport, il n'apparaîtra donc pas (ou seulement lorsque c'est nécessaire à la compréhension des propos) d'analyse généralisante sur les politiques de la ville, l'immigration, l'urbanisme, l'ethnicité, les rapports sociaux de sexes, etc.

. "Mettre à distance leur action pour mieux l'analyser" : Magyd et ceux qui l'accompagnent ont décidé au mois de mai de cesser l'ensemble des activités de l'association, afin de se donner un temps de réflexion débarrassé de tout parasitage lié à l'urgence des actions et projets en cours. Ce n'était pas un choix facile, ni à faire, ni à assumer après 17 ans de présence plus ou moins active dans les quartiers nord de Toulouse. Il a fallu fermer le local, renvoyer les partenaires et les "usagers" à leurs pénates, libérer le terrain de l'action socioculturelle dans le quartier, licencier le personnel. C'était un pari risqué, celui d'avoir la capacité à rebondir. C'est en même temps - et ce n'est pas un hasard - que nous avons choisi de changer la méthode de travail et la finalité du projet.

Nous mesurons toutefois à quel point ce projet est ambitieux (peut-être d'ailleurs ne le mesurons-nous pas assez). Il nous a pris beaucoup de temps et nous en prendra encore, et ça n'est pas toujours simple de combiner nos activités personnelles et professionnelles, avec la disponibilité nécessaire ; il nécessite des moyens matériels (on se débrouille comme on peut) et financiers : pour cela (confer budget prévisionnel), les 14.000 francs prévus en rémunération de l'accompagnatrice sont dépensés en remboursements de frais (cassettes, disquettes, retranscription des entretiens, photocopies, déplacements, etc.), le reste est conservé en vue de l'édition du livre pour laquelle nous imaginons avoir à rechercher des financements supplémentaires.

PRESENTATION

L'urbanisation des quartiers nord

Le quartier des Izards est longtemps demeuré à la traîne de l'urbanisation générale de l'agglomération toulousaine. Longtemps, ce qui n'était alors qu'un vaste terrain vague, fut l'objet de toutes les craintes et toutes les misères. De mémoire d'ancêtres, on raconte que l'actuel emplacement de la cité jouxtait le domaine des brigands de Lalande (aujourd'hui zone industrielle), et celui des lépreux ; et qu'ici-même se dressèrent les barricades des "rouges" autour desquelles s'affrontèrent la cavalerie des forces de l'ordre et les syndicalistes. La seule certitude, c'est qu'avant même que ne se construisent les premières habitations, le site était marqué par l'insécurité.

Les premiers logements, ce furent en tout une trentaine de petites maisons édifiées en 1930. Ces logements, construits par la municipalité furent attribués à des familles issues des bidonvilles toulousains. En 1950, la Cité Blanche est construite, composée de 25 bâtiments de 4 logements à un étage avec un petit jardin privé pour chacun sur le modèle des cités ouvrières.

L'Abbé Pierre entre en scène en 1956, avec la force des mots et des actes qu'on lui a connu dans l'hiver 54 à Paris. Puisque "lorsqu'une construction est illégalement entreprise, la police a autorité d'arrêter le chantier tant que la bâtisse n'a pas de toit, mais qu'il faut une décision du tribunal dès qu'il y a un toit", et vu l'urgence de reloger les familles gitanes du camp de Ginestou sinistré par les inondations, on commence par la construction des toits. Le droit plie, et en quelques semaines ce sont 28 logements individuels avec jardin qui sont érigés. Cette cité d'urgence est "officiellement" appelée Cité Van Dick. C'est ensuite au tour de la municipalité de construire, en 1958, une cité de transit dite Cité Raphaël composée de 220 pavillons.

A partir des années 60, ces petits coins de paradis avec vue sur pelouse et basse-cour se trouvent peu à peu jouxtés de logements sociaux collectifs : la cité des Izards, construite en

trois tranches. Les Izards I., dite "des rapatriés" en 1963 avec 286 logements ; les Izards II. dite "tours Micoulaud" en 1975 avec 2 tours de 7 étages soit 92 logements ; les Izards III. dite "la toute électrique" (chauffage oblige) en 1976.

On bâti, on rénove, on rase, on réhabilite, on construit, on agrémente... et plus personne ne s'y retrouve entre ce qui reste des cités, et les permis de construire qui se "perdent" dans les archives départementales.

La cité d'urgence de l'Abbé Pierre sera détruite en 1975, la cité Raphaël rénovée en 1978, la réhabilitation des tours Micoulaud est réduite à un coup de pinceau en 1979.

Quant aux équipements, ils se réduisent au strict minimum : une école maternelle construite en 1959, puis dans les années 70, un club de prévention, une permanence DDASS, une église catholique, 2 terrains de sports mais qui sont interdits à l'utilisation en dehors de l'activité des clubs associatifs de football et de rugby. Plus tard, on construira une école primaire, un LEP, et à partir de 1989, l'ensemble des services et équipements liés aux dispositifs du DSU se mettront en place : l'antenne DSU, le CCPD, une PAIO... Sans oublier, évidemment, les trois ou quatre carrés de pelouse ornés de massifs épars et l'unique toboggan en béton.

Ce qui s'est fait à Vitécri

1975-1979 : Maïté Débats rencontre des jeunes de la cité des Izards et leurs familles. Dans le cadre de sa mission éducative au club de prévention (bien qu'en désaccord avec le projet de l'institution), Maïté élabore un projet visant à permettre aux jeunes qu'elle côtoie dans la cité des rencontres nouvelles au cours de camps de castrage du maïs, vacances à la campagne, etc., et à leur donner la parole, avec comme support des outils culturels : la vidéo, et l'écriture. Quelques copains l'accompagnent dans ce projet : Evelyne Mabilat, Marie Françoise Vabre, Michel et Marie Jo Carrière.

1979-1982 : réalisation du premier film, « Autant en emporte la gloire ». Quatre jeunes partis de rien (Magyd, Monir, Dada et Rachid) vont devenir des stars du show-biz et crever le plafond. Pour cela, il feront preuve de leur talent (une série de clips en play-back et costumes discos), et de quelques méthodes musclées pour persuader le producteur.

Le film est présenté par les jeunes acteurs et réalisateurs auprès des institutionnels, et dans les écoles d'éducateurs. C'est l'occasion de présentations, de commentaires, d'échanges, de rencontres et de discussions entre ces jeunes des cités, des décideurs, des élèves éducateurs.

Les garçons laissant peu de place aux filles dans l'activité cinéma, celles-ci montent avec Maïté un atelier d'écriture. Elles lisent les unes pour les autres, écrivent des textes dont certains seront publiés dans des revues militantes.

1982 : le club de prévention des Izards où travaille Maïté réfute son travail, et refuse de cautionner un second film. Béatrice Granchamp de la DRAC propose une subvention pour mener à bien le projet, et suggère à Maïté de monter une association pour ce faire. Maïté sollicite Evelyne Mabilat et Marie Françoise Vabre qui seront au conseil d'administration fondateur de l'association Vitécri (parce qu'au terme d'une longue soirée de "prise de tête", il s'agissait de trouver un nom vite écrit). Maïté démissionne du club de prévention.

Le second film est mis en chantier : « Prend tes cliques et t'es classe ». Un jeune de la campagne vient habiter dans la cité. Il ressemble à un « paysan », il est la honte des copains de la cité. On lui conseille d'aller voir le prof de frime qui va lui apprendre à être classe : savoir s'habiller, danser, se battre, voler. Pour ce second film, il y a toujours Magyd, Monir et

Rachid (Dada est au service militaire), Salah, et Tayeb, Moustapha, Hakim (les petits frères). Quelques filles font leur apparition dans le montage final, pour la scène de la boum.

Ce film sera aussi présenté par les jeunes dans des écoles d'éducateurs.

Vitécri commence à se faire une notoriété auprès des travailleurs sociaux et des élus locaux. Des projets sont soumis au FAS, au Ministère de la Culture, à la Mairie de Toulouse ; des aides financières sont accordées, suffisamment pour envisager la création de postes. Magyd et Sylvie se partagent le premier poste salarié et s'investissent dans les actions prévues : du soutien scolaire, des ateliers de vidéo avec des élèves du collège, quelques sorties et camps. Et toujours, pour le groupe, le cinéma et l'écriture.

1983-86 : Première marche des Beurs. quelques uns montent en bus à Paris. L'année suivante, pour Convergence, Rachid traverse la France en mobylette. Les autres le rejoignent à Paris pour la grande manifestation. Ils sont 50 dans le bus, c'est le copain de Maïté qui fait le chauffeur. Il y a Zina, Nadia, Magyd, Salah, Monir, Dada, Tayeb, Moustapha, Hakim, etc. Beaucoup de filles n'iront pas, à cause des parents. Ces marches marquent le début d'une histoire de Vitécri pleinement assumée par les jeunes, c'est leur histoire. La troisième marche, ils choisiront de ne pas y participer.

Le groupe initial s'ouvre à d'autres jeunes et s'étoffe au fur et à mesure des rencontres : c'est en particulier l'arrivée de Claude et de Rémi.

Les filles montent un atelier de couture et confectionnent le « look Beur »

Le troisième film est réalisé, « Salah, Malik, Beurs ». Malik (Magyd) est le leader d'un groupe de rock de la cité, il cherche des salles pour se produire (c'est la naissance du groupe ZEBDA, dans lequel Zina, Myriam et Louisa sont choristes). Salah (Dada), un copain de la cité, fugue de chez ses parents et va se réfugier chez sa soeur étudiante qui vit seule en ville après avoir elle aussi quitté la famille. Malik et ses copains font un casse dans une station service. Quelques temps plus tard, Malik est arrêté par la police, les copains soupçonnent (à tort) Salah de l'avoir vendu. Ils le retrouvent en ville et lui cassent la figure. Malik est relâché, Salah revient dans la cité et on s'explique.

Le film est présenté dans le cadre d'un festival à Marseille, et reçoit un premier prix. Le même jour a lieu le premier défilé de mode en public au Centre Culturel Bonnefoy de Toulouse : tout le monde défile avec les vêtements qu'ont confectionné Zina et Zoulie, le groupe Zebda joue

sur scène pour le défilé. Michel organise les journées de la mode à Toulouse auxquelles participent des jeunes créateurs, des professionnels, et les jeunes de Vitécri.

Vitécri est alors sollicité pour faire des défilés de mode à Montpellier, à Marseille, à Bordeaux. Zina est contactée par Antenne 2 pour une émission avec le couturier Jean Paul Gaultier, Zebda commence à faire quelques concerts, un premier disque 3 titres a été édité pendant la réalisation du film. Un atelier de théâtre est monté avec Mamoud et Mohamed.

Dans la cité, les actions continuent auprès des jeunes et des collégiens. L'association s'installe dans un appartement dont elle fait son local, au rez de chaussée d'un des immeubles de la cité. Les projets et les actions se multiplient, certains y feront des passages salariés sur les actions dans les collèges : Rachid, Salah, Zoulie.

Peu à peu, les adultes laissent la place. Maité, Marie Françoise et Evelyne vers 1985, Michel et Marie Jo vers 1987.

1988 : Magyd et Sylvie démissionnent, Azou gère quelques affaires courantes, le local est prêté à une association du quartier. Zebda aussi cesse ses activités musicales.

1990 : Lili (la compagne de Salah) qui est animatrice, propose de mettre en place à Vitécri des activités d'animation pour les enfants. Zebda a repris en 89 les routes de la scène. Ce faisant, ils participent à des festivals en banlieue parisienne et stéphanoise.

Magyd et Salah choisissent de se réapproprier l'outil culturel et de monter un festival au coeur des quartiers nord, à l'image des festivals auxquels ils ont participé autour de Paris. En septembre 1990, c'est la première édition de « Ca bouge au Nord », sur la pelouse du stade des Izards. Il y a là quelques groupes locaux qui se produisent, des rencontres et des débats à volonté. Le groupe initial s'est reformé pour l'organisation du festival, et s'accompagne de nombreux jeunes bénévoles des cités pour la réalisation de la soirée.

1991-94 : Salah est salarié de Vitécri et s'occupe de la gestion de l'association, et de l'organisation du festival. Autour de lui s'active toute l'année une poignée de bénévoles : Magyd, Claude, Nadia, Dada, Moustapha, Céline, etc. Lili est également salariée, et s'occupe de l'animation auprès des enfants et jeunes du quartier : loisirs, soutien scolaire, ateliers, etc. Avec elle, travaille une équipe d'animateurs salariés ou vacataires, mais qui ne font pas ou peu partie du groupe militant.

Les activités d'animation suivent leur cours, un peu à l'écart du groupe qui s'active sur le festival.

Ce dernier prend vite de l'ampleur. En 1992, l'équipe de la Caravane des Banlieues avec la Mano Négra que Zebda a rencontré au festival de Bondy propose de passer par Toulouse et d'apporter au festival son soutien logistique. La mairie de Toulouse refuse de prêter le stade des Izards. Le festival se déroulera en partie au coeur des cités des Izards, Negreneys, Fronton et Bourbaki, et sur le stade de Sesquières pour la partie musicale.

En 1993, tout se passe à Sesquières pendant 4 jours : des journées pour enfants, des chapiteaux débats, des expositions artistiques, des concerts. Le festival est devenu une énorme machine accueillant des milliers de spectateurs et de participants, géré par 250 bénévoles des quartiers nord. Mais c'est aussi un formidable outil d'expression et un lieu de rencontre.

1994 sera l'année de la dernière édition. Les risques pris par l'association sont disproportionnés au regard du peu de soutiens (financiers mais aussi politiques) qui leurs sont accordés. Et le festival n'est qu'un temps. Le reste de l'année, il faut gérer le quotidien, et assumer l'institutionnalisation de l'association. Les personnes s'épuisent, les désaccords sont trop profonds entre les gens de Vitécri mais aussi face aux institutions et aux élus. Lili a quitté Vitécri, Antoinette est embauchée, Salah reste une année encore.

1995 : Salah quitte Vitécri et reprend des études universitaires. Antoinette anime des ateliers d'écriture, de théâtre et de rap. Magyd et Claude assurent bénévolement le suivi de l'association.

1996 : Magyd et le conseil d'administration de Vitécri décident de cesser les activités de l'association. En parallèle, Claude, Magyd, Tayeb, Moustapha, Hakim et Salah s'engagent dans d'autres actions militantes avec quelques autres dans un groupe qu'ils appellent pour l'instant le "collectif ça bouge au nord".

Les protagonistes

Les jeunes d'avant la création de l'association :

Lorsque Maïté et Michel, alors éducateurs du club de prévention, sortent les premières caméras prêtées par Marie Françoise, une multitude de jeunes de la cité répondent à l'appel. Pourtant, très vite, et parce qu'il se s'agit pas avec eux de consommer de l'activité, beaucoup disparaîtront de l'entourage de ceux qui feront Vitécrici.

Magyd : *"Au départ, c'est juste de la discussion : on se retrouve avec des gens, des travailleurs sociaux dans des locaux et on parle. Il nous fallait comprendre que la démarche de faire un film, par exemple, ça nécessitait du temps, des étapes, des rendez-vous réguliers... Rien que ça, tu épures tout le monde et les plus têtes brûlées explosent au premier rendez-vous."*

Il reste un noyau actif, qui fera le premier film : Magyd, Monir, Dada et Rachid ; un groupe de filles autour des ateliers d'écriture : Myriam, Zina, Sylvie. Les garçons et les filles se retrouveront pour des vacances qu'organise Maïté. Ceux là ont été les fondateurs de Vitécrici, y ont été longtemps encore.

Magyd Cherfi : Ses parents ont émigré de Kabylie dans les années 60 et se sont installés dans un premier temps au camp de Ginestou, avant d'être logés à la cité d'urgence des Izards. Magyd grandit dans l'univers cosmopolite de la rue Raphaël, entre les jeux et les bagarres sur le terrain vague, l'école, où l'on rencontre les enfants des autres coins du quartier, puis les activités de loisir du club de prévention, et déjà l'écriture de textes et de poèmes.

Il fait partie du groupe "fondateur" de Vitécrici, autour des activités de réalisation et de présentation du premier film : "Autant en emporte la gloire" avec Rachid, Dada, et Monir. Il est à l'époque lycéen, puis fera un bout de première année de fac.

En 82, lorsque l'association Vitécrici reçoit ses premières subventions conséquentes, Magyd en est, avec Rachid, Salah et Sylvie, l'un des premiers animateurs salariés. Ils montent alors des activités de soutien scolaire, de loisirs, de cinéma, avec les jeunes du quartier et des collègues. Magyd est "permanent" de Vitécrici jusqu'en 87, date à laquelle le groupe décide de cesser ses

activités. Entre temps, deux autres films ont été tournés : "Prends tes cliques et t'es classe", et "Salah, Malik, Beurs". Le scénario de ce dernier film met en scène un groupe de rock, ce sont les débuts de ZEBDA dont Magyd est le chanteur, et l'auteur des textes. Un premier disque 3 titres est édité.

En 1990, après un passage à vide, Salah, Lili et Magyd remontent l'association Vitécricri, avec des activités d'animation et le festival "Ca bouge au Nord". Parallèlement, Zebda redémarre avec des concerts, puis un deuxième album.

Magyd est alors président de Vitécricri. Le festival réalise sa dernière édition en septembre 94, et en mai 96, il décide de cesser l'ensemble des activités de Vitécricri pour se consacrer à de nouveaux projets : le "collectif ça bouge au nord", avec Claude, Salah, Tayeb, Moustapha, Hakim et quelques autres.

Magyd et Zoulie se marient en 1985, ils ont un petit garçon de 2 ans : Hakim.

Aujourd'hui, Magyd habite à Bourbaki avec sa famille, est auteur et chanteur du groupe Zebda qui signe son troisième album et prépare le quatrième, et un des leaders du "collectif ça bouge au nord".

Dada Bouhabdallah : Ses parents ont émigré d'Algérie, il a grandi dans la cité. Une scolarité chaotique le mènera très tôt au travail. Il fait parti du groupe fondateur, est un acteur-clef dans 2 films : « Autant en emporte la gloire » et « Salah, Malik, Beurs ». Il rate le tournage de « Prends tes cliques et t'es classe » car il fait alors son service militaire en Algérie. Il n'y est pourtant pas oublié : au dessus du bureau du professeur de frime qui apprend aux jeunes de la cité à danser, s'habiller et se battre, trône le portrait « de son meilleur élève » : une photo de Dada.

Dada ne sera jamais salarié de Vitécricri, mais en est un membre très actif depuis les débuts et en particulier pour l'organisation et la réalisation du festival « Ca bouge au nord », après la dernière édition du festival en 94, il quitte l'association.

Il a fait entre temps une formation d'éducateur et travaille au Centre Communal de Prévention de la Délinquance des quartiers nord.

Il vit avec Nadia dans les quartiers nord.

Monir Bendib : Ses parents ont émigré d'Algérie dans les années 60, Monir a grandi aux Izards. Une scolarité vite abandonnée, en alternance avec les activités de Vitécricri dont il est l'un des fondateurs. Il participe aux films, aux actions et aux discussions au sein de

l'association sans en être ni salarié, ni administrateur car il travaille, et a une famille. Lorsque se monte l'association Bourba qui vit dans la cité de Bourbaki, il fait partie du groupe moteur. Il y travaille, passe un BEATEP (brevet d'état d'animateur), puis est engagé comme animateur en milieu scolaire.

Il vit à Bourbaki, est marié et a 3 enfants.

Rachid Chetouani : Ses grands parents ont émigré d'Algérie, le grand père est agriculteur à Saint Gaudens, environ 60 km de Toulouse. Sa mère est née en France, a fait sa scolarité dans une école de bonnes soeurs. Son père est arrivé d'Algérie dans les années 60, la famille s'est installée aux Izards lorsque Rachid était enfant. A l'école et dans la rue, il rencontre ceux qui deviendront ses copains et sera dans le premier groupe de Vitécrici. Rachid va au lycée et se passionne pour la vidéo qu'il pratique avec ceux de Vitécrici, en particulier la partie technique. Il tentera sans grand succès plusieurs écoles d'audiovisuel, travaille de temps en temps dans ce domaine pour des boîtes d'audiovisuel. On dit qu'il est le « rêveur » de la bande, c'est un voyageur imprévisible. C'est lui qui, représentant de Vitécrici, traversera la France en mobylette pour Convergence. Aux dernières nouvelles, il serait quelque part entre la Guyane et Cuba, encore un de ces fameux voyages.

Zina Cherfi : Soeur cadette de Magyd. Elle fait partie du premier groupe de filles de l'atelier d'écriture avec Maïté. Elle prendra réellement part aux activités de Vitécrici, notamment autour de l'atelier de mode dont elle est la principale couturière, et sera l'une des trois choristes de ZEBDA au moment des défilés. Elle fait plusieurs formations de modéliste, travaillera dans un atelier de confection, puis chez Marité et François GIRBAUB. Elle s'éloigne alors un peu de Vitécrici, mais y reviendra comme bénévole au moment des festivals. Entre temps, elle cesse ses activités professionnelles pour s'occuper de ses enfants.

Myriam Bendib : Soeur cadette de Monir. Comme Zina, elle fait partie des fondateurs de l'association autour des activités d'écriture, puis des défilés de mode ainsi que quelques activités d'animation avec Sylvie. Elle passe le bac, puis une licence de droit. Après quoi, elle suivra une formation d'éducatrice spécialisée. En 88, elle quitte Toulouse et travaille comme éducatrice spécialisée.

Sylvie Vizcaïno : Elle est la toute première fille du groupe fondateur, notamment parce que sa famille la laissait davantage sortir que les filles maghrébines, ce qui lui permet de participer davantage. Lorsqu'un premier poste de permanent est créé à Vitécric en 82, elle l'occupera à mi temps avec Magyd. Elle s'intéresse particulièrement à l'animation auprès des enfants et des jeunes du quartier, et montera avec Magyd les premiers ateliers vidéo dans les collèges. Elle fait ensuite une formation DEFA (diplôme d'état aux fonctions d'animateur). En 88, lorsque l'association se met en sommeil, Sylvie quitte Toulouse et part s'installer dans l'Aveyron où elle travaille comme animatrice.

Et aussi, Malika la soeur de Rachid qui participait aux ateliers d'écriture, ainsi que Louisa.

Les adultes

Maité Debats : Après une formation d'éducatrice spécialisée, elle vient exercer au Club de Prévention des Izards ; c'est son premier poste.

Aux Izards, elle rencontre Magyd, Monir, Dada, qui ont à peine 13 ou 14 ans, tisse des relations avec leurs familles. Ainsi démarrent entre 1977 et 1980, dans le cadre du club de prévention, les premières actions : des camps de castrage du maïs, du cinéma très prisé par les garçons, un atelier d'écriture avec les filles. Avec elle, les jeunes découvrent des "mondes" qui leur sont inconnus : elle les emmène à la campagne, dans sa famille ; ils rencontrent ses amis, découvrent le militantisme féministe et syndical ; par son intermédiaire, ils présentent leur premier film dans les écoles d'éducateurs toulousaines et auprès de professionnels de l'action sociale ou culturelle ; elle les emmène au cinéma, leur prête des livres...

En 1981, le club de prévention refuse de valider un nouveau projet de film : Maité crée alors, sur les recommandations de Béatrice Granchamp de la DRAC, et avec quelques amis, l'association Vitécric ; et démissionne du club.

Au chômage, elle en profite pour s'investir dans Vitécric, et monte une autre association : L'Apiaf.

En 83, elle pense à passer le relais, mais il lui semble nécessaire que les jeunes soient accompagnés : elle sollicite Michel Carrière qui connaît bien les jeunes et s'investit dans Vitécrici.

Maïté s'éloigne peu à peu des activités de l'association, tout en restant très proche des jeunes. Aujourd'hui, elle travaille à l'Apiaf, fait partie de l'équipe Simone, équipe de recherche et d'enseignement universitaires sur les politiques sociales et rapports sociaux de sexe.

Marie Françoise Vabre : A la fin des années 70, Marie Françoise était animatrice au Centre Culturel Croix Baragnon de la ville de Toulouse, en charge de gérer le budget servant à offrir des prestations culturelles aux différentes associations et organismes, et à favoriser la création culturelles. C'est ainsi qu'elle rencontre Maïté qui lui fait part de son projet culturel avec les jeunes des Izards. Marie Françoise est présente lors du premier tournage, et aide à sa réalisation en prêtant du matériel, et parfois des locaux. Lorsque Maïté la sollicite pour créer l'association Vitécrici, Marie Françoise est partante pour ce projet collectif. Elle restera quelques années au bureau et participera aux nombreuses discussions au sein de l'association, qu'elle quitte en 85-86 lorsqu'elle pense qu'il est temps de passer le relais.

Elle est toujours animatrice culturelle, et déléguée syndicale.

Evelyne Mabilat : Educatrice de formation, Evelyne est une amie de Maïté. C'est ainsi qu'elle rencontre les jeunes des Izards, et qu'elle participe de loin aux activités que Maïté met en place sur les quartiers nord. Elle crée Vitécrici avec Maïté et Marie Françoise, et participera bénévolement aux premières années de l'association jusqu'en 85-86 où elle laisse la place aux jeunes. Elle travaille aujourd'hui avec Maïté à l'Apiaf.

Michel Carrière : Pendant sa formation d'éducateur spécialisé, Michel fait un stage au club de prévention des Izards. C'est ainsi qu'il rencontre le groupe qui formera plus tard Vitécrici. Il est présent pendant les premières années, et se montrera très actif à partir de 84, autour notamment du tournage de "Salah, Malik, Beurs", des défilés de mode et des débuts de Zebda. Entre temps, il exerce comme éducateur spécialisé à l'association Oc Drogue où les jeunes passent le voir de temps en temps, puis fait une formation de cinéma. Il s'investira particulièrement dans la partie vidéo de Vitécrici, et dans la gestion administrative et financière de l'association à laquelle il initiera les jeunes. En 88, il monte son association de vidéo avec Marie jo et prend de la distance avec Vitécrici, tout en revenant filmer au moment des festivals.

Marie jo Carrière : Au cours de ses études universitaires, puis d'éducatrice, Marie jo s'intéresse à la population Gitane, très représentée dans les quartiers nord. C'est ainsi qu'elle y vient en stage et rencontre les jeunes de Vitécrici. Aux cotés de Michel, elle participe aux activités de l'association. Elle s'occupe aujourd'hui, avec Michel, de leur association de vidéo et cinéma.

A partir de la création de Vitécrici

Les mêmes, plus :

Nadia Amokrane : Nadia grandit aux Izards, puis à Bourbaki où ses parents s'installent. Elle vit sans histoires entre lycée, maison et fiançailles au pays jusqu'au jour où Magyd convainc sa mère de la laisser partir à Paris pour la Marche des Beurs en 84. C'est à partir de cet événement qu'elle va envisager différemment le cours de sa vie. Elle s'investit dans Vitécrici, participe aux tournages et aux défilés de mode, fait du soutien scolaire avec Vitécrici à partir de 86, de l'animation au centre de loisirs des Izards en 87-88. A Bourbaki, elle crée l'association Bourba Qui Vit en décembre 88 et s'y investit bénévolement tout en faisant par ailleurs des petits boulots. En 91, l'équipe du club de prévention des Izards se disloque, et un nouveau projet est envisagé avec le conseil d'administration. Nadia participe à la réflexion, et sera éducatrice au club. C'est à ce moment que Vitécrici met en place le festival, sur lequel Nadia tient un rôle important au titre de sa mission éducative sur les quartiers nord.

Nadia a fait la formation d'éducatrice spécialisée, elle travaille toujours au club de prévention. Elle vit dans les quartiers nord avec Dada et leur petite fille.

Zoulie Cherfi : Zoulie a grandi au Maroc, et arrive avec sa famille aux Izards en 1978. Elle côtoie certains jeunes du quartier au lycée, mais ne fera vraiment connaissance avec eux que plus tard, lorsqu'elle rencontre Magyd. Elle participe aux défilés de mode dont elle crée certains vêtements, et aux activités de l'association avec notamment en 88, un atelier vidéo au collège de Bellefontaine qu'elle anime avec Salah et Rachid. Elle participera aux festivals

comme vidéaste et fera quelques reportages sur l'association. Par ailleurs, elle a fait une formation vidéo et travaille ponctuellement pour la télévision.

Magyd et Zoulie se sont mariés en 85 et vivent à Bourbaki.

Salah Amokrane : Salah fait partie du groupe d'amis du quartier. Ses parents ayant déménagé à Bourbaki, il ne sera présent qu'épisodiquement dans les débuts de Vitécricri, passant de temps en temps voir les copains aux Izards. En 82, à la fac, il retrouve Magyd et s'investit dans l'association. Il participe activement aux marches et à l'ensemble des activités vidéo, défilés, et ateliers dans les collèges. Parallèlement, il travaille à la SCNF. Licencié en 90, il décide de profiter de son temps libre pour s'investir de nouveau dans Vitécricri : avec Magyd, ils créeront le festival. En 91, Salah devient permanent de l'association qu'il gèrera au quotidien jusqu'en 95, assurant notamment l'organisation du festival. En 95, il démissionne et décide de reprendre des études.

Il est aujourd'hui à l'université où il suit des études d'urbanisme, et s'investit dans le "collectif ça bouge au nord".

Claude Faber : C'est un copain de lycée de Magyd, mais il ne connaîtra Vitécricri qu'en 85, lorsque Michel Carrière lui propose un TUC dans l'association. Il s'occupera alors de toutes les relations de presse, et animera des ateliers auprès des jeunes collégiens avec entre autres la rédaction d'un journal : "Tust". Lorsqu'en 90 Magyd et Salah décident de lancer le festival, Claude fera partie de l'équipe de bénévoles. Durant les éditions de "Ca bouge au nord", il gèrera les relations de presse, et le quotidien de Vitécricri en tant qu'administrateur.

Il est par ailleurs journaliste, et participe au "collectif ça bouge au nord".

Tayeb Cherfi : Petit frère de Magyd, il séchera les cours du collège pour le suivre dans les aventures de Vitécricri, de la première marche des Beurs jusqu'à ce jour. Il participe à toutes les activités, les tournages, les animations, le festival où il est "chef des merguez".

Après une scolarité chaotique, il entre en formation d'éducateur, qu'il abandonne ; fait quelques petits boulots puis commence un DEFA, qu'il abandonne aussi. De nouveau petits boulots, pour enfin commencer des études universitaires.

Tayeb est en maîtrise d'histoire, et participe au "collectif ça bouge au nord".

Moustapha Amokrane : Il est le petit frère de Nadia et Salah, de l'âge de Tayeb. Comme lui, il viendra à Vitécrici pour les tournages de « Prends tes cliques et t'es classe », puis de « Salah, Malik, Beurs » et se découvrira une passion de militant pendant la marche des Beurs. Breaker fou de la cité avec son frère Hakim, il sera de tous les défilés de mode. En 88, lors de la reprise de Zebda, Magyd lui propose ainsi qu'à Hakim de rejoindre le groupe comme chanteur et danseur. Quelques mois plus tard, il plante ses activités d'animateur socioculturel pour se lancer à temps plein dans Zebda. Il est aujourd'hui l'un des principaux leaders du « collectif ça bouge au nord ».

Et aussi **Lili Garcès** qui fut animatrice à Vitécrici et monta les activités pour enfants à partir de 1990 ; **Mohamed Bounouara** qui monta l'atelier de théâtre vers 1983 ; **Hakim Amokrane**; **Mamoud Cherfi** ; **Azou Bendib** ; **Céline Chenel** ; **Rémi Sanchez** ; **Joël Gérard** ; (et tant d'autres) ayant joué - et pour certains jouant encore - un rôle important dans Vitécrici, mais que je n'ai pas rencontrés.

HISTOIRE DE VITECRI

Moments, actions et lieux fondateurs :

Ce sont les "premières fois", du moins celles dont on se souvient. Elles diffèrent selon les personnes, les situations dans lesquelles se sont faites les rencontres, les motivations - parfois indicibles - pour les quelles on est venu là, faire ou chercher quelque chose ou quelqu'un.

Il y a pourtant des points de concordance, des choses que tous racontent sans y avoir été invités, selon des versions plus ou moins magnifiées, mais qui laissent présager qu'il s'est passé là, à ce moment là, avec ces gens là, quelque chose de fondateur.

77-78, le cinéma :

Maité : *"C'est au travers du club de prévention qu'on a commencé à faire de la vidéo. Un atelier ordinaire, avec cette population, ça n'aurait pas marché. Quelqu'un comme Magyd était bien socialisé, mais il y en avait d'autres, c'était pas le style. Mais la vidéo, ça les a tout de suite accroché. Je sentais qu'il fallait que je laisse faire. Ils ont eu tout de suite envie de parler de leur situation « d'immigrés de la deuxième génération » et de leurs révoltes. Alors je les ai filmés en train d'imiter un débat télévisé sur ce thème : l'un s'était déguisé en vieux Maghrébin dont il imitait l'accent, l'autre en animateur de télé."*

Magyd : *"C'est là que démarre la toute première histoire de film, on avait 14 ans. Je crois que ça venait de nous cette proposition de faire un film avec une caméra ciné 8mm. Je commence à écrire un mini scénario, Dada se voyait déjà à Hollywood. On se retrouve à 60 ou 70 minots des quartiers nord, un truc ingérable, autour de cette première histoire de cinéma. Un raz de marée. Je ne me rappelle plus si c'est la vision d'une caméra qui nous a fait enclancher là dessus, mais ce qui est clair, c'est qu'on voulait faire "la fièvre du samedi soir", le même style d'histoire : l'italien des bas quartiers qui va gagner son concours et devenir une star ; et c'est toujours la même histoire qui reviendra, celui d'en bas qui monte et*

qui devient number one. Et nous, on est d'en bas et on va leur montrer qu'on est très forts. C'est ce schéma très américain qui marche très fort aujourd'hui pour le rap.

Donc, à la première réunion, il y a plus de 60 jeunes, et petit à petit, ça va s'épurer parce qu'on ne discute pas et ce sont les plus tenaces qui vont rester : tu es là pour la réunion, tu participes, tu n'es pas là, tant pis. On est avec Carbonne (un éducateur du club de prévention), il nous emmène la caméra et pour le premier tournage, on va chez Dada, on se fait un petit décor. Il est torse nu, et il singe. Et à ce premier tournage, ça explose : "mais qu'est ce que c'est que ces conneries ?", Fernand Carbonne, éducateur, : "on est là pour montrer que vous êtes des gens bien". Mais nous, on est là pour montrer qu'on est des stars. Donc l'idée ne lui plaît pas du tout, il arrête tout et nous interdit la caméra.

Là, il y a Rachid avec une vision très intello du cinéma : Godart et tout le tralala. Dada, Monir et moi, on ne connaît que le cinéma d'action américain : Bruce Lee.

Mais c'est pourtant l'idée du cinéma qui soude quelque chose entre nous. A 14 ans, je suis déjà le poète, j'écris tout le temps, je suis dans le romantisme le plus fou, à fond dans la littérature. Et cette première histoire va nous souder parce qu'on va tout faire pour émerger dans la lumière."

Zina : *"On faisait des reprises, des clips vidéo. Je me souviens très bien d'un clip de France Gall sur la chanson "il jouait du piano debout", et moi je jouais France Gall. C'était très drôle. Ca se passait au préfabriqué route de Launaguet je crois. Il y avait un mec au piano, je crois que c'était Jean Marc.*

Quand on partait, on prenait toujours la vidéo avec nous, les garçons filmaient tout le temps. C'est très vieux : j'ai 31 ans, ça fait plus de 17 ans."

En particulier, les vacances à Baraillet :

Au téléphone, Maïté me dit qu'encore aujourd'hui, ils racontent une histoire rocambolesque sur leur premier film, à Baraillet. Il y avait du matériel vidéo pour faire des interviews ; pendant que Maïté était partie faire des courses, les jeunes en profitent pour prendre le matériel dont ils n'ont pas le droit de se servir seuls et font un clip sur la chanson de Renaud "C'est mon dernier bal"

- Et c'est vrai, cette histoire ?

Bien sur que non, mais j'aime bien qu'ils la racontent comme ça. Pour eux, c'est une façon de mettre en scène leur côté voyous. Tu me diras s'ils te la racontent...

Monir : " *Tout a commencé parce que Maïté, dans le cadre du club de prévention, avait un projet vidéo. On était partis en vacances à Baraillet, une maison du côté de Sainte Croix Volvestre. Maïté avait emmené le matériel vidéo, nous avait montré un peu comment ça marchait. Après, elle était partie faire des courses, et pendant ce temps, on a pris le matos et on s'est filmés faisant un play back. Quand elle est revenue avec les filles, on leur a dit qu'on avait une surprise pour elles. Et les filles avaient fait de même de leur côté. Chacun s'était filmé à l'insu des autres, et c'est ce qui nous a donné envie de faire du cinéma.*"

Myriam : " *Il y avait eu aussi Baraillet, on y avait passé un Noël, peut être en 78. Il y avait Magyd, Mounir, Dada, Zina, on était nombreux. Les garçons avaient fait un super truc, un petit film en play-back sur Renaud, "c'est mon dernier bal". A ce moment là on faisait des jeux d'écriture aussi. Il y avait des amis de Maïté qui étaient là et on s'amusait à faire des cadavres exquis...ou bien on écrivait un mot ou un petit texte, puis on les mélangeait et chacun devait deviner à qui appartenait ce texte. Tu vois déjà, on avait commencé l'écriture."*

Magyd : " *On part avec du matériel vidéo pour les vacances de Noël, chez une copine à Maïté, dans une maison de campagne. Donc, c'était du matériel cher et fragile, et on ne pouvait pas trop s'en servir tous seuls. Mais Maïté s'absente pour faire des courses, alors on met un disque et on tourne un clip en imitation play-back. C'est sur un disque de Renaud : "c'est mon dernier bal", une histoire de voyou, c'est parfait. Et là, c'est l'explosion : tout le monde rit, on se voit en artistes, et ça permet à chacun de faire le beau à sa manière. Je me souviendrai toujours d'un gars qui était une teigne, Krim, en plein ravissement en train d'imiter le clavier pendant que ma sœur Zina chantait sur France Gall. Et le clip ressemble à quelque chose d'abouti tout de suite, un produit fini. Je crois me souvenir que Maïté et ses copines ont été mortes de rire."*

Sylvie : " *Pour moi, tout a commencé avec le voyage à Paris. Je n'avais pas connu Baraillet, où ils avaient fait ce premier clip, en hiver 78 puisque le stage à Paris s'est fait en février 79. Baraillet, c'était fabuleux : quand on les voyait chanter sur Renaud et taper sur des poubelles, c'était trop !"*

A la même époque, l'écriture :

Maïté : " *C'était une période passionnante, parce que les jeunes commençaient à vraiment prendre part dans l'association. On avait beaucoup de débats, ils prenaient des initiatives sur le quartier, Dada avait réussi à faire des boums sur le quartier (maintenant il est très fâché avec VITECRI, mais à l'époque il était très positif), il y avait "Banlieue Boogie", un journal du centre d'animation dans lequel ils écrivaient des textes, une vraie dynamique de quartier qui favorisait la cohésion du groupe.*"

Zina : " *Il y a eu l'atelier d'écriture avec Maïté. Là c'était super. A l'époque, j'adorais lire, écrire. Pour cet atelier, on était un groupe de filles un peu plus important. Il y avait Louisa, Ouria, deux ou trois gitanes du quartier des Trois Cocus. On était une dizaine, que des filles.*"

Claire : Qu'est ce qui vous avait donné envie de monter cet atelier ?

Zina : je crois que c'est Maïté. Ce qui nous avait donné envie, enfin ce qui avait donné envie à Maïté c'est qu'on était des filles qui avaient beaucoup de choses à raconter, beaucoup de choses à dire, toujours. Je me souviens, je tenais un journal, j'aimais bien écrire des poèmes, des trucs comme ça. Et les autres filles, c'était pareil. Je crois que ça se faisait deux fois par semaine, après l'école."

Myriam : " *Maïté nous a fait découvrir des choses et nous, on était prêtes à découvrir ces choses là. On avait des prédispositions. On était intéressées par l'écriture, la lecture, les voyages, donc elle nous donnait l'occasion de le faire. On était curieuses, c'est comme ça que je le ressens. Pour les autres, je pense que c'est pareil parce que je me souviens qu'avec Zina et Louisa, on se retrouvait à la Prairie des Filtres, on prenait un livre qu'on avait emprunté à Maïté et on se faisait la lecture, comme ça. Chacune aimait lire, échanger.*"

Le goût de la lecture, je pense qu'on l'avait avant, mais Maïté nous a peut être dirigé, elle nous a donné des idées au niveau des lectures. Je me souviens notamment d'un bouquin qu'elle nous avait prêté qui s'appelait "le bel été" de Pavese, ça c'est une référence. Ça commence par : "c'était tous les jours fête". On voit une jeune fille, qui doit avoir 16 ans, qui

pleure parce que c'est l'heure d'aller dormir et pour elle, dormir c'est du temps volé à la rigolade. Je pense que ça correspondait à nous à cette époque là. C'est d'ailleurs pour ça que Maïté nous avait passé ce livre je pense. Ce bouquin d'ailleurs, je lui avais réemprunté quand j'avais fait une colonie en 90, et le soir je lisais ça à des gamines de 13, 14 ans. Elles avaient bien aimé. "

En 1986, Maïté écrit un scénario pour les filles, titré "l'agenda". Le film ne sera finalement pas tourné, mais on peut lire dans le scénario :

Un cri leur parvient du salon.

C'est Leila qui, du haut d'une chaise où elle est perchée pour accéder aux derniers rayons de la bibliothèque, déclame le passage d'un livre :

"A cette époque là, c'était toujours fête. Il suffisait de sortir et de traverser la rue pour devenir comme folles, et tout était si beau, spécialement la nuit, que, lorsqu'on rentrait, mortes de fatigue, on espérait encore que quelque chose allait se passer, qu'un incendie allait éclater, qu'un enfant allait naître dans la maison ou Même que le jour allait venir soudain et que tout le monde sortirait dans la rue et que l'on pourrait marcher, marcher jusqu'aux champs."

La fin du scénario reprend un autre extrait du livre de Pavese :

On entend la voix de Leila qui récite, à la manière d'une berceuse :

"Et Tina, elle s'était arrêtée et s'était mise à pleurer parce que dormir était idiot et que c'était du temps volé à la rigolade."

83-84, les marches, le mouvement Beur :

Tayeb : *"je crois que j'ai appris à des millions de personnes ce que voulait dire le mot "Beur" lorsque je suis passé dans le journal de Christine OKRENT, parce que France 3 m'avait filmé lors d'une manif place du Capitole, et avait fourni le reportage à antenne 2. Le mot Beur, c'est « arabe », « rebeu » en verlan. Pour moi, ça voulait dire un mélange de culture. Je passe le seuil de chez mes parents et à ce moment là, je suis en Kabylie avec les odeurs, le climat, la langue. Après, une fois sorti de là, ça ne fonctionne plus, je ne suis plus le fils de ma mère : je sors et je vais en boîte quelquefois, je vais voir les concerts, j'écoute de la musique américaine, française. J'ai ces deux cultures. Et mouvement Beur, c'est allier ces deux*

cultures et vivre dans la société française avec ce mélange. A l'époque - même si j'ai un peu évolué par rapport à ça - c'était : je suis français mais différent, acceptez mes différences. J'étais convaincu que la différence enrichissait, j'avais vachement à apprendre d'un français de souche et lui avait à apprendre de moi.

J'ai eu du bol ce jour là parce qu'en fait, j'avais demandé à Salah deux jours avant, "mais qu'est-ce que ça veut dire mot Beur ?". Il m'avait expliqué et je n'ai pas été surpris lorsque le journaliste m'a posé la question. Si il m'avait posé la question deux jours avant, j'étais marron. Je tiens à remercier Salah 15 ans après."

Myriam : *" Il y avait un rassemblement place du Capitole, avec toute la bande. J'étais avec Sylvie et pour la manif, on était partis vers Bagatelle (une cité à l'ouest de Toulouse, dans le quartier du Mirail). On avait fait la moitié de la marche et on était revenues parce qu'on devait rentrer à la maison. Après il y a eu la grande marche sur Paris, Convergence. Je n'avais pas pu y aller à cause de mes parents, j'étais très déçue parce que pour moi c'était important mais j'avais eu les retours de Zina qui avait pu y aller grâce à ses frères, elle nous (les filles) représentait."*

Rachid : *" En 84, il y a eu CONVERGENCE. J'ai fait tout le parcours Ouest en mobylette, avec une dizaine de jeunes de Pau, Tarbes... Ca a vraiment été une aventure fabuleuse pendant un mois. On arrivait dans une ville pour 3 ou 4 jours. Là, on était accueillis et hébergés par des gens, on participait à des débats, on racontait nos histoires aux gens, on parlait de l'égalité, du logement... C'était dans cette dynamique de la marche des Beurs de 82: ça a permis de redynamiser le mouvement.*

En même temps, c'était crevant parce qu'on n'avait pas trop l'habitude de bouger comme ça. Et puis, il y a aussi eu des moments difficiles, des disputes entre nous... Mais l'essentiel, c'était de partir, de rencontrer des gens, de parler de la question de l'immigration. Pour moi, ça a été une prise de conscience sociale et politique, une éducation politique."

Salah : *" La première marche, la marche des Beurs, on y a participé de loin. On en parlait mais on n'était pas trop dans le coup. Moi, je n'y suis pas allé.*

L'année suivante, on était en plein dedans et Rachid a fait Convergence en mobylette. On a décidé que ce serait lui qui partirait en mobylette, ça nous semblait évident. Il y avait un groupe qui partait de Toulouse, et les organisateurs avaient voulu faire un système un peu

bidon où, de chaque ville, partait une communauté. Ils avaient décidé que ce seraient les Portugais qui partiraient de Toulouse, et comme on ne trouvait pas de Portugais qui bougeaient dans les quartiers de Toulouse, ils nous ont envoyé des Portugais de Paris en avion, on leur a trouvé des mobylettes, et Rachid est parti avec les Portugais. Nous, de temps en temps, on le rejoignait sur une étape, puis à Paris. Pour aller à Paris, on a organisé un bus avec plein de jeunes du quartier des Izards, pas que des jeunes de Vitécri. Pour se payer le bus, on avait organisé un soirée où on avait diffusé "les blues brothers", puis on avait dansé. On avait fait rentrer des sous comme ça parce que tous les jeunes du quartier, même les plus fondus, étaient venus, avaient payé l'entrée, il n'y avait pas eu la moindre histoire, pas d'embrouilles.

L'année suivante, la marche pour l'égalité, on ne l'a pas faite. Parce que le mouvement avait été écrasé par SOS Racisme. Pour Convergence, lorsqu'on est arrivés à Paris, on s'est rendu compte que c'était tenu par SOS ; à Toulouse, c'était les étudiants qui tenaient SOS, complètement hégémonique, avec des batailles entre associations avec Mimoun et toute cette racaille qui ont fait éclater le réseau sur Toulouse. On a été très déçus de tout ça et on s'est un peu repliés sur nous-mêmes."

Monir : *« Quand il y a eu la première marche, j'étais en Algérie au service militaire. Après, pour Convergence, c'est Rachid -un grand personnage de Vitos- qui est monté en mobylette. Il y avait un collectif associatif, avec des réunions, des discours, des mecs de tout Toulouse, et ça partait dans tous les sens, c'était pénible. Et à ce moment, il y a plein d'associations qui se sont montrées juste pour gratter du fric, et qui ont disparues aussitôt après. Mais il y a eu un bus, et on est monté sur Paris. Ca a été important parce qu'il y avait un malaise dans les cités. Et s'il n'y avait pas eu les rodéos et le feu aux Minguettes, on serait probablement tombés dans un phénomène de ghetto à l'américaine. Mais avec ces phénomènes comme aux Minguettes, les gens ont pris conscience qu'on n'était pas tout seuls, un peu comme les noirs aux Etats Unis : les marches des Beurs, ça ressemble aux marches pacifiques des Etats Unis autour de Martin Luther King. Encore aujourd'hui, comme avec le mouvement des éleveurs ces derniers mois, marcher sur Paris c'est un symbole. Après, on a laissé tomber à cause de SOS Racisme : une personne physique choisi de prendre parti pour qui elle veut, mais en tant que personne morale, on ne doit pas y mettre une étiquette. Or SOS Racisme affichait son étiquette, ce qui empêchait certains d'y adhérer : il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils peuvent apporter à un mouvement, il ne faut pas les prendre pour des cartes. »*

Tayeb : " On loue un bus 48 places, 50 copains à l'intérieur et on y va. Le chauffeur, c'est le copain de Maïté qui nous arrange le plan. Tu chantes, tu causes, il faut jamais oublier la dimension affective et ludique de Vitécri. C'est fondamental, si tu enlèves l'amitié, la camaraderie, le rire, la chanson, Vitécri n'existe pas. J'y suis allé parce qu'il y avait les copains, pour la 1ère fois je partais à Paris.

Paris, la grande ville, je trouvais Paris beau, immense, 1ère expérience de manif. Tu ne sais pas qu'à Paris, il pèle deux fois plus qu'à Toulouse. Au début de la journée ça va, il fait beau et puis la manif dure jusqu'à 6, 7 heures du soir et pendant deux heures, tu te gèles. Tu as vraiment une impression de communion avec tous ces gens. Tu te dis, "je ne suis pas tout seul, il y a 300 000 bonhommes avec moi". Tu y crois. Finalement la France ce n'est pas que le front, c'est plein de gens qui bougent. Tu te fais piéger, tu prends les bandeaux et finalement, tu te les coltines pendant deux heures, et tu rencontres Renaud. Vraiment un très grand souvenir.

Le mouvement Beur, je l'ai vraiment bien vécu parce que c'est grâce à cela qu'on a pu se réunir, se retrouver tous. C'était une relation très amicale, très affective et en même temps, ça avait un sens, c'était pas n'importe quoi. Vitécri n'était pas une association de quartier classique avec ses activités. Là il y avait un vrai débat, un mouvement. Ça m'amenait à voir d'autres personnes, à découvrir le milieu associatif, le milieu militant et puis partir à Paris. A 16 ans, je pars pour la 1ère fois à Paris, je me retrouve avec 300 000 personnes et l'impression de servir à quelque chose. Je pense que ça a vraiment soudé notre relation et c'est pour ça que même si Vitécri a disparu, a cessé ou s'arrête maintenant, quinze années sont passées et pourtant on est toujours ensemble et ce sont un peu toujours les mêmes. Je pense que le mouvement Beur a révélé chez nous une vraie dynamique dans laquelle on s'est inscrit longtemps et dans laquelle on est encore. Le mouvement Beur, pour moi, c'est vraiment un mouvement coloré."

Nadia : " En décembre 84, Magyd vient à la maison en disant, "voilà on va à Paris, parce qu'on fait une manif pour que les jeunes maghrébins, les jeunes petits arabes, les Beurs comme on les appelle, puissent revendiquer leurs droits et dire qu'on est différent mais qu'on a envie aussi de taper du poing". Ma mère partait en Algérie, c'était la première fois que je devais faire quelque chose à l'extérieur de la maison et Magyd était venu négocier le truc en tant que représentant de la structure qui organisait la marche des Beurs. Je le revois en bout

de table, la discussion autour de ce voyage et moi qui attendait que le père et la mère disent oui. Ma mère partait au bled le lendemain, je crois ; c'était la première fois aussi que Vitécric allait chercher d'autres personnes sur d'autres quartiers que les Izards. Donc, premier pied dans Vitécric à travers Convergence 84, car ma mère a dit oui.

Convergence 84, pour moi, c'était ce slogan : "la France, c'est comme une mobylette : pour avancer, il lui faut du mélange", ça m'avait vachement percuté, interpellé. Ça a été un déclic et je me disais "c'est vrai, je fais partie de ce mélange là, donc il faut que j'aie le dire". Pour moi, c'était "tu pars à Paris, tu vas le dire et tu reviens". A aucun moment, je me suis dit, "il va y avoir une continuité". Il n'y avait rien de prémédité. J'étais fiancée en Algérie, de toute façon, j'allais me marier l'année suivante, mon destin quoi. Sauf que je vais à Convergence 84 et je vis pendant 24 heures quelque chose qui tient de l'au-delà.

C'est-à-dire que pendant 24 heures, je vis avec des gens que je connais depuis longtemps mais que je n'avais jamais revu, je découvre des choses dans ces gens là : à travers Myriam, à travers Zina, des copines aussi de Bourbaki qui étaient venues, des filles qui étaient du quartier, des espagnoles que je côtoyais régulièrement. Il y avait Maïté, on était là.

Il y avait tous les gens que je connaissais un peu, que j'avais retrouvé dans un autre contexte, et je me suis rendue compte que tout le monde s'ouvrait et que je m'ouvrais aussi. Je me souviens de Marc, de Mimi... On a fait ce défilé et avec Mimi, Zina, Suzanna et Sylvia, on était rentrées dans la Samaritaine pour faire un petit détour et on s'était perdues. On ne savait plus par où sortir. Et quand on est sorties, il y avait Karim, le frère de Rachid, il y avait Marc, je crois que c'est le plus beau jour de ma vie... j'étais heureuse de les revoir tellement j'avais eu peur de ne pas pouvoir sortir de ce truc et de retrouver la foule ; pour moi, ça a été quelque chose d'exceptionnel.

Et au retour à Toulouse, vraiment, ça avait changé quelque chose de ma vie. Je me disais, "tu n'es pas seule, il y a des gens qui vivent les mêmes choses que toi". Il fallait que je gratte, que j'aie voir un peu plus loin. Du coup, plus question de me marier évidemment. Je devais me marier et partir vivre en Algérie. Je me disais "je l'aime, c'est l'homme de ma vie, il faut que j'aie me marier avec lui ; et puis, non, c'est hors de question. Tu as 18 ans, l'école la maison, la maison l'école. Tu as de bons résultats, tu ne fais rien de mal. Ta vie est monotone mais c'est pas ça la vie, c'est pas toi ça". La question a été posée dans ma tronche. Je me disais "tu n'es pas cette fille là, au fond de toi il y a d'autres choses que tu as étouffé pendant 18 ans maintenant, il faut que ça sorte".

Michel : " *Le mouvement Beur, c'était important parce que c'était une manière de transcrire en termes politiques le travail qu'on essayait d'impulser sur le quartier. La crainte, c'était de marginaliser ce mouvement en l'enfermant dans un truc communautaire et pour moi c'était pas la bonne solution. Mais en même temps c'était important qu'ils trouvent un moyen d'expression, de s'affirmer, d'autonomie vis-à-vis de nous parce que du coup on était hors jeu, si ce n'est comme soutien mais c'était pas directement notre affaire, c'était leur affaire.*"

Les vies de Vitécri

Trois époques, trois vies à Vitécri.

La première, c'est celle de la mise en place d'un projet culturel autour des supports que sont la vidéo, l'écriture, puis le théâtre, et auprès d'un public de jeunes des cités nord de Toulouse. C'est un projet d'adultes, de travailleurs sociaux, de militants de gauche qui trouve un écho chez certains jeunes, ceux qui feront Vitécri. C'est aussi la genèse d'un collectif, un groupe de jeunes qui se soude à partir de l'envie d'exister publiquement (au moins au départ aux yeux des adultes qui leur portent un intérêt), davantage qu'autour des activités proposées. C'est l'époque des premiers films et de leur présentation, celle des premiers textes publiés : l'émergence sur la scène publique d'un groupe de jeunes "partis de rien".

La seconde, c'est lorsque cette scène devient politique, au sens de la représentation (qui n'est pas négligeable lors des mouvements Beurs), mais aussi au sens du débat et de la performance, lorsque les gens de Vitécri s'approprient et recomposent le discours sur l'intégration, et celui sur la ville, mais aussi le savoir-faire et le savoir-dire du monde de l'animation socioculturelle, les premiers pas dans le travail social. A cette époque, ce qui se dit, se fait à Vitécri et dans le quartier devient leur affaire, avec ce double mouvement que nécessite toute maturation : celui d'une "introspection" (lorsqu'on dira de Vitécri que c'était une histoire de famille, voire un groupe ethnique ?) et celui d'un regard sur le monde, un rayonnement national dont et auquel participe Vitécri.

Enfin, la troisième vie, c'est celle du festival "ça bouge au nord". Une histoire pleinement vécue et assumée par les jeunes de Vitécri, une époque formidablement créatrice et effervescente.

Cette histoire, c'est Magyd qui l'écrit :

1978, les Izards, banlieue nord de Toulouse.

Un organisme de formation continue vient faire un petit film vidéo sur les enfants et les adolescents immigrés, afin de le proposer dans un stage de formation d'instituteurs. Des jeunes

du quartier vont prendre la parole pour ne plus jamais la lâcher. C'est l'aventure de l'association Vitécrici qui commence.

DEBUT DES ANNEES 80

Dans la région lyonnaise des jeunes brûlent des voitures mais dans toutes les régions la jeunesse des banlieues et pas qu'immigrée brûle de prendre la parole. C'est la deuxième génération qui interpelle la république française en lui disant "nous sommes aussi tes enfants". Cette jeunesse comprend que ce territoire de droit ne lui est pas acquis, ce territoire c'est la France, cette jeunesse est orpheline de son histoire. Cette histoire de France qui s'est déroulée hors métropole semble avoir été occultée par une mémoire sélective qui a peur de l'avenir. Cet avenir aujourd'hui a pris chair, il est devenu un présent qui exige d'en savoir plus.

On voit alors naître partout des milliers d'associations de jeunes qui veulent prendre en charge la scolarité des petits frères systématiquement exclus du cursus scolaire. Elles vont donc gérer le temps libre, la formation, l'éducation, en marge d'un système qui oublie les plus modestes. Elles vont créer des clubs sportifs, des troupes de théâtre, de danse, des groupes de musique, bref, tout ce qui va donner un sens à l'existence de ces habitants de la périphérie.

C'est ainsi qu'à Toulouse naît l'association VITECRI (Vidéo-théâtre-écriture), son objectif redonner la parole aux cultures dites minoritaires. On réhabilite à la fois les cultures d'origine mais surtout cette culture du quotidien qui n'est rien d'autre qu'une appropriation de la traditionnelle émergence des idées de la rue. De ces idées qui ont fait la grandeur de la France. De cette France qui innove et éclaire des destinées de l'humanité.

Cette rue on l'appelle banlieue ces Gavroches s'appellent Luigi ou Ali ou même Claude. Cette jeunesse est encadrée les premiers temps par une génération de travailleurs sociaux rompue aux réflexions sociales et à l'organisation administrative du secteur associatif, à l'idée d'échanges multiculturels et surtout la reconnaissance du vécu social. Tout cela fait germer une énergie positive. Des projets culturels voient le jour tous azimuts et revendiquent le refus du misérabilisme.

1980, à Toulouse et plus précisément dans les quartiers nord, aux Izards, nous sommes une soixantaine passionnés par une unité VHS qu'on va littéralement squatter des années durant. Une mémoire collective d'images va s'accumuler. Tout ce qui bouge et parle est filmé. Un premier montage voit le jour en 1980 c'est "Autant en emporte la gloire" une espèce de

parodie incontrôlée et narcissique de la volonté d'être les meilleurs. L'identification à l'étranger qui réussit prend des proportions quasi démentes mais génère une activité culturelle sans précédent. En même temps cette jeunesse prend conscience de ses manques de repères, elle découvre qu'elle a honte parce qu'on ne lui a renvoyé que ce seul regard, l'échec. Elle n'a pas de mémoire pour se défendre alors elle l'emprunte outre-Atlantique.

La collectivité a tué une mémoire dont une jeunesse a besoin aujourd'hui. Qu'importe, les projets continuent d'exister et la réflexion de s'approfondir.

En 1983 un long métrage de fiction vidéo voit le jour à son tour, ce film s'appelle "Prends tes cliques et t'es classe" autre parodie du beur de banlieue qui utilise les effets de la mode vestimentaire comme moyen d'intégration sociale.

1983, c'est la grande marche de l'égalité dite aussi marche des beurs. Mais à cette époque le mot beur veut souvent dire "jeunesse". La France découvre cette innombrable jeunesse qui l'effraie autant qu'elle l'a séduit.

Nous sommes plus de cent mille à Paris. Les médias, les politiques s'emparent du phénomène, on parle de mouvement beur de la mode beur du parler beur des fringues beur. Tout est mangé à la sauce beur. Fer de lance de cet engouement médiatique le groupe de rock lyonnais "Carte de séjour".

C'est la période où l'association Vitécrici participe aux premières tables rondes de l'immigration, en même temps elle élabore son propre projet pédagogique qui a comme support l'outil vidéo. Il s'agit de redonner goût à l'apprentissage scolaire à tous ces mômes de la cité pour qui école égale échec. On reparle de notion de plaisir et de désir, on reparle de soi de ses angoisses et la vie de chacun devient un centre d'intérêt pour tous les autres. C'est à l'intérieur des structures de l'éducation nationale qu'il faut agir.

1985 c'est aussi l'année de la grande Convergence. Toutes les villes de France s'associent dans l'idée d'un second tour de l'hexagone. Il nous faut expliquer aux politiques que le problème de l'intégration est un faux problème, il nous faut traiter de l'exclusion sociale tout simplement. On parle aujourd'hui de fracture sociale.

Il est temps pour la première fois de donner la parole aux habitants des quartiers en difficulté. Il est tant que les technocrates se mettent à l'écoute des associations dites de quartier. Des réseaux informels d'associations se tissent à contre courant de la verticalité administrative. Des échanges, des rencontres se font d'une ville à l'autre. On s'envoie des productions

audiovisuelles, des troupes de théâtre organisent de vrais tournées grâce à ce même support associatif. On voit se multiplier des concerts autogérés qui encouragent la créativité de la rue. Pour Vitécrici un troisième film voit le jour c'est "Salah, Malik, beurs." qui raconte l'histoire d'un groupe de rock "ZEBDA" galérant et cherchant des financements pour organiser une soirée dans la cité. Or ce groupe de rock fictif, après le succès du film qui obtiendra le prix spécial du jury du festival du film méditerranéen va devenir un vrai groupe et obtenir un vif succès en accompagnant dans un premier temps un défilé de création vestimentaire "Chouf le look".

Ainsi naîtront plus tard : Les journées nationales des jeunes créateurs de mode.

Le festival des jeunes créateurs vidéo.

Des reportages

Orly plage

Graine de papillon

Passé poil pour l'aventure...etc.

Grâce à la diffusion de ses films, Vitécrici rencontre un écho national. Au travers les MJC, les écoles, les structures médico-sociales, les festivals, un réseau de diffusion informel s'est créé. C'est aussi la création inter service migrants. Tout un réseau de communication parallèle se crée et chaque ville a sa spécialité culturelle, son festival de sons d'images et de réflexion.

Se nourrissant de leur histoire et de leur expérience associative les jeunes élargissent de fait leur investigation en matière d'appropriation de leur identité. Ils territorialisent leur acquis dans une plate-forme de réussite. Symbole de cette réussite le groupe ZEBDA qui va devenir en quelques années une des références de la scène rock française. Par la même il devient le fer de lance du mouvement associatif des années 90.

CA BOUGE AU NORD

- Un festival

- Une préfiguration de café-musique

En 1991 et bien des années avant, il s'agissait de concerts dans la cité pour égayer le gris des HLM. C'est en 1992, que VITECRI accueille près du lac de Sesquières "La caravane des banlieues". En même temps l'idée d'imposer un festival au Nord de la ville voit le jour.

Dans la tête des bénévoles de l'association, il faut créer un milieu, un espace de création permanent. Le festival "Ca bouge au Nord" sera la préfiguration de ce nouveau lieu désormais

indispensable. Très vite et grâce aux relations du groupe ZEBDA, ils sont des centaines d'artistes (à leur tête le parrain du festival : Jean-Louis Foulquier) à répondre présents. La cause à défendre semble incontournable, positive. Il faut choisir entre la fracture et l'action. Des musiciens, des techniciens, des anonymes, tous bénévoles participent au montage des scènes. Parmi eux les jeunes des quartiers se glissent et s'accaparent d'une histoire qu'ils disent être la leur. Qu'importe, le festival agit et c'est un sens de la responsabilité sans précédent qui s'impose à nous de la part de tous. Le pari est gagné, l'espace de non-exclusion vient de naître. Chaque jour et chaque année qu'à duré le festival, l'affluence va croissant. Ils sont des milliers dans la France entière à réclamer CA BOUGE AU NORD !

Le pari est réussi car ce festival crée des liens entre tous les acteurs (tissu artistique, tissu associatif, tissu économique). Tout cela par la pratique d'une coordination entre 200 associations de culture et de terrain, par le développement d'actions communes en liaison avec l'idée de citoyenneté.

Au départ conçu comme un café-musique ouvert aux ondes de demain, ce festival a pris une ampleur qui nécessite aujourd'hui le soutien des collectivités locales dans leur ensemble. L'autre réussite de ce festival c'est le partenariat qu'il a suscité : associations coordonnées, groupes de jeunes, habitants de quartiers, tous conscients de la nécessité de se prendre en charge.

Nous avons créé un instrument de rencontre et de dialogue, donné un nouveau souffle aux associations afin de faire naître et reconnaître les initiatives menées pour l'amélioration de la vie dans les quartiers.

Durant les années festival, sous le grand chapiteau, les associations de quartier, les urbanistes, les peintres-sculpteurs, les photographes, les comédiens et musiciens locaux ont pu mettre en valeur leurs réalisations et leurs projets. Des ateliers ont permis à chacun de s'initier à différentes pratiques. Nous avons créé notamment un atelier-journal, des expos ont été consacrées à la découverte des cultures d'origine.

Refaisons la même chose avec une assise de briques et d'idées : L'ARENE DES FAUBOUGS!

A chaque festival, fidèles à notre réputation vidéaste, nous avons mobilisé une équipe vidéo qui a réalisé à chaque fois, des reportages sur le festival mais aussi sur la vie des quartiers.

A chaque festival, nous avons développé des ateliers de réflexion, souvent des thèmes autour de la jeunesse et de son avenir. Le festival donne ainsi l'occasion pour ses habitants et les associations de prendre la parole et d'interpeller les responsables institutionnels, économiques et sociaux dans le but de créer des passerelles entre ceux qui conçoivent la ville et ceux qui la vivent.

Durant près de dix jours, des concerts ont eu lieu en plein air et sous chapiteaux. Ces concerts ont réuni des groupes locaux et internationaux. Ils ont joué du rock, du raï, de la musique africaine et tzigane, du rap. Ces groupes ont ainsi pu se produire dans des conditions professionnelles.

Mais au-delà de cette réussite, la charge matérielle fut réellement épuisante. Seule la logistique d'un espace approprié, à la production de spectacles, pourrait permettre une durabilité de ce rendez-vous d'automne et de la jeunesse.

CE QU'ILS EN DISENT

Marie françoise : *"Leur parole gagnerait à être écrite et diffusée parce que l'histoire tourne et seule leur parole peut dire si on a eu raison de s'interroger -nous, les adultes qui les avons accompagnés- sur le sens de l'action culturelle. Cette expérience peut être utile et provoquer des réflexions auprès des travailleurs sociaux et des animateurs qui ont à faire face aux mêmes difficultés sur le terrain."*

Réussites personnelles et engagement militant :

"Vitécrici c'est parti de rien, de deux quartiers de merde où tu n'es pas aidé"

Et pourtant ; à ne regarder que la surface, on a affaire à une quinzaine de jeunes qui émergent de leur génération pour faire des carrières et poursuivre des parcours apparemment exemplaires. Fils d'immigrés algériens, plutôt mauvais à l'école, plutôt voyous ou s'en donnant l'apparence. A 15 ans, ils rêvent de devenir des stars, à l'américaine : des gonzesses, des baffes, du funk, des films de Bruce Lee. A 30 ans, ils sont devenus des stars : Magyd, Moustapha et Hakim sont des artistes connus et reconnus ; Salah, Tayeb, Mamoud, Nourredine font des études supérieures ; Nadia, Myriam, Dada sont éducateurs spécialisés ; Monir, Sylvie sont animateurs ; Zina a fait de la couture chez Girbaud ; Zoulie est vidéaste ; Claude est journaliste ; Rachid parcourt le monde. Pas un ne semble être resté sur le carreau.

L'histoire de Vitécrici, c'est l'histoire de rencontres dont Maïté sera longtemps le repère central

Magyd : *« Petit à petit, Maïté vient chez nous, dans nos familles parce qu'elle est rassurante auprès de nos parents, et de nous mêmes aussi. Par exemple, lorsqu'il y avait des filles sexy qui étaient éducatrices, il y avait des chocs avec nous et nos familles. Maïté, elle n'était pas du tout sexy : très baba cool, bagnole pourrie... et nous avons exactement besoin qu'elle ne nous tire pas vers le physique. Et dès que dans nos têtes ça a été rompu, tout a changé.*

Et on est tout le temps avec elle. Dès que l'école n'est plus là, c'est Maïté. Et elle va très loin : elle est là le jour, le soir, le dimanche. Et puis, on va chez elle, et c'est la première fois que quelqu'un d'ailleurs que de la rue Raphaël nous ouvre sa porte. Alors on lui vole des

cassettes, on va dans le frigo et on lui vole des bouts de fromage, pas grand chose mais toujours sur la mauvaise pente. Et à force qu'elle ne dise jamais rien, on finit par ne plus rien voler.

La maison de Maïté, c'est le lieu fondateur, c'est un paradis. Quand je rentre dans cette maison, je suis un mec bien. Je suis pas seulement un mec normal : je suis mieux que d'autres parce que je vais chez Maïté. Et chez Maïté, il y a tout un milieu, des gens qui sont forcément gentils, forcément ouverts. Et pour nous, toutes ces sensations sont graves et on explose tous dans nos têtes. Et même les plus durs comme les Méssaoudi ont envie d'aimer Maïté, même si c'est difficile pour eux de s'acoquiner avec une éducatrice. Elle ne fait pas d'histoire, pas de cinéma, les choses sont toujours simples, sans mesquinerie. Je suppose que ce sont les convictions qui veulent ça puisque les autres, et nous d'abord, n'ont pas été capables de faire cela. Elle le fait parce que ça nourrit son intellect, son plaisir, c'est un boulot qui déborde sur l'amitié. »

Sylvie : *« Maïté, ça a été mon modèle, j'ai tout découvert avec elle : le féminisme surtout, et puis faire attention à soi, être à l'écoute des autres. Elle nous faisait beaucoup travailler sur l'écrit, elle nous passait des bouquins qui sortaient de mon ordinaire. Elle nous a appris à comprendre le politique. Et elle nous valorisait beaucoup : elle reprenait ce que je disais et ça me montrait qu'elle m'écoutait, j'étais très sensible à ses attentions. Comme elle nous emmenait partout, je découvrais d'autres gens, mais aussi tout simplement la France. A chaque fois, elle révélait quelque chose qui me touchait, elle a été très importante pour moi. »*

Passé l'émotion de la rencontre, il faut donner un support au projet :

Magyd : *« Nous, on ne sait pas comment ça se passe à ce moment, on ne se préoccupe pas de la mise en place de l'association. Maïté se retrouve avec ce que l'on appelle des adultes, et ils montent officiellement la structure. J'ai su des années plus tard qui était le président et comment s'était passée cette création. De toute façon, on s'en fout totalement, et encore aujourd'hui on n'a pas intégré cette histoire de statuts. Donc Vitécricri, c'était une bande de 4-5 adultes et une quinzaine de jeunes. Très tôt se forme cette bande de 15, et on restera ces 15 là autour de Maïté : 4 ou 5 filles qui font de l'écriture et qui basculeront ensuite dans la création vestimentaire, et des garçons avec le cinéma et autres. Et surtout beaucoup de réunions, des*

milliers de réunions où on parle, on brasse du vent. Quand il n'y avait pas les films où les sorties, il y avait une multitudes de réunions, dramatiques pour la plupart.

Quant à l'association et ses statuts, on ne l'a jamais vraiment compris ni lu ; à part ceux qui les ont créés. Chez tous : Mohamed, Salah, Hakim, Moustapha, Tayeb, Rachid, il y avait juste l'idée qu'on avait quelque chose à faire. Mais ce ne sont pas ces statuts qui ont fait le groupe, c'est l'esprit qui en émergeait, et Maïté a su traduire ces statuts dans le réel. »

Maïté : *" L'association a servi de tremplin d'insertion pour pas mal de jeunes. Que ce soit pour Dada, qui a fait ensuite une école d'éducateur, Sylvie une école d'animateurs, ou pour Tayeb, le frère de Magyd qui était très très actif dans l'association. Lui, on trouvait que c'était un garçon intelligent, gentil... Du coup, on lui offrait tout sur un plateau. Il avait fait un BEP, mais les travailleurs sociaux lui ont dit qu'il fallait qu'il soit éducateur. Du coup, ils l'ont balancé sur des stages, sur une école d'éduc... Et lui, finalement, ce n'était pas son choix. Ce qui fait qu'il a ramé pendant plein d'années, il a abandonné l'école d'éduc des CEMEA, puis il a fait de la vente... Et maintenant, après avoir passé l'ESEU, il fait une fac d'histoire. Pour Tayeb, VITECRI était très très important, mais c'était très difficile parce qu'il était le frère de Magyd et ce n'était pas évident.*

Zina, la soeur de Magyd, après le défilé de mode qu'ils ont fait pour le film "Salah, Malik, Beurs" (où il y avait aussi Nadia Amokrane), sur la musique de ZEBDA, ça lui a beaucoup plu ce truc de mode. Du coup, elle a fait un stage de couturière, et elle a été modéliste. Elle a eu un très bon boulot, du côté de Carmaux, et elle était excellente.

Du coup, les médias n'en avaient que pour nous, FR3 avait été filmé Zina qui devait préparer un vêtement pour Jean Paul Gaultier, qui l'a rencontré... Un truc délirant, Baudis prêtait la salle des illustres pour les émissions, De Veyrinas les emmenait avec elle en voyage pour des rencontres sur les jeunes et la réussite, elle était très pro-VITECRI, elle leur donnait tout ce qu'ils voulaient... Ca a bien changé depuis..., la directrice du CES pareil... Et bizarrement, ils n'avaient pas la grosse tête. Pour eux, c'était ludique. Ca les faisait rire. Et puis, à l'époque, ils étaient tellement fiers d'être VITECRI, toute cette réussite n'était investie que sur le collectif. Magyd disait qu'il avait l'impression lorsqu'ils marchaient dans le quartier, que le nom de Vitécrici était écrit en grand sur leurs T-shirt. Vitécrici, c'était pour eux comme un nouveau nom de famille, ils étaient très fiers de s'affilier à ce nom : Vitécrici. J'étais étonnée de voir à quel point, se donner un nom, peut avoir de l'importance. 10 ans plus tard, j'étais émue

de voir des gens porter des T-shirts « Ca bouge au nord ». C'est vraiment un rêve qui s'est réalisé.

Il y avait aussi Moustapha et Hakim Amokrane (chanteurs de ZEBDA), il faut les voir dans "Salah, Malik, Beurs", ils sont tout petits. Ils n'avaient même pas 15 ans à l'époque. Moustapha était très bon danseur déjà. Il était aussi dans le film "Prends tes cliques" où il jouait celui qui apprend à danser avec le prof de frime qui leur apprenait à draguer, à danser, et à se battre.

Et il y avait Nadia Amokrane. Salah son frère, on le voyait, mais il ne participait pas encore vraiment, il est devenu animateur plus tard. Il n'a jamais été vraiment mobilisé sur les trucs culturels. Alors que Monir, ou Dada, étaient vraiment intéressés par le truc d'acteurs. Rachid était très intéressé par le son, d'ailleurs il s'est après formé à l'audio visuel. Les filles avaient plus investi sur l'écriture, Sylvie faisait de l'initiation à l'image dans les écoles, et Magyd écrivait."

Magyd : *" On était mauvais à l'école, on avait, génétiquement, la cancritude dans la tête. Donc, ma mère fait venir un prof d'anglais, un prof de math, un prof de français, Soeur Marie-Untel, le Père Cela et des travailleurs sociaux... Tout l'univers d'adultes, français, un peu cathos, un peu gauchos, un peu bons sentiments... Ils venaient à la maison.*

J'avais conscience, tout jeune, que je coûtait une fortune à mon père. Et je ne garantissais pas les résultats, cela me perturbait beaucoup. Les maths ne voulaient pas rentrer, j'ai réussi à 8 ou 9 maximum. Tous les 2 soirs par semaine, ça leur coûtait quarante francs. C'était plus de quatre heures de travail pour mon père, une journée de travail peut être à l'époque. Et pourtant, on était nuls. Peut mieux faire, c'était terrible. On était conscient que nos parents auraient aimé qu'on ramène un 18 en math, qu'ils soient fiers. Mais ça n'était pas possible.

Donc, les gens venaient nous donner des cours. Mais les gens qui venaient ici avaient plus qu'une compétence mathématique. Ils avaient le désir de donner quelque chose, d'apporter une convivialité, un discours, une amitié, une connaissance.

Soeur Annie nous a appris l'histoire algérienne, par les historiens français. C'était quand même nos amis les gaulois, mais c'était notre histoire. Elle a essayé de nous faire retrouver notre patrimoine, notre mémoire. Elle nous a donné ce qu'on était là-bas, et ce qu'on est ici. Ca donne envie de sortir un peu d'ici, on a moins peur.

Donc, il y a eu de tout : des prêtres, des soeurs, des étudiants, catholiques, des travailleurs sociaux, gauchistes et quelques rares instituteurs ou professeurs qui avaient une vocation judéo-chrétienne : aider le petit noir de la cité. Ils rendaient toute sorte de services.

Il y avait une femme qui s'appelait Soeur Annie, c'était une femme balaïze. Peur de personne, un courage phénoménal. Elle traversait la cité avec sa 2CV, se faisait respecter par tout le monde, avec son franc parler. Avec un peu de maternalisme religieux, mais, avec un peu de recul, je pense que ça n'était pas dogmatique. Il ne s'agissait pas de faire de nous des chrétiens. C'était complètement positif. Elles avaient un rôle social : donner des cours, faire des piqûres, intervenir dans des problèmes conjugaux, de santé, de fric... Elles nous ont fait beaucoup de bien. Mais tout le monde n'en a pas voulu, car tout le monde n'avait pas le souci d'aller voir Soeur Annie pour prendre des cours. On était 15, 20. Et on n'a pas tous réussi, scolairement. Moi, le français, je le dois à Soeur Annie : conjugaison, grammaire, syntaxe...

Donc, pendant l'école primaire, j'étais très gentil, mais mauvais élève. Au lycée, pareil. Mauvais.

Là, je suis tombé sur un mec qui s'appelait Paul Mourand. C'était un pied-noir. Il me trouvait très gentil, il a décidé de me coller toute l'année pour rehausser mon niveau de maths et de français. Au début, ça a été un drame. Je ne comprenais pas cette injustice parce que je savais que j'avais pas été méchant, mais juste bête, lourdaud. Et puis, mercredi après mercredi, on est devenu copains, c'était mon ami. Il me refilait plein de boulot.

Je faisais le concours d'exercices de français au nombre. Tous les mercredis. Au début de l'année, je faisais juste quelques exercices; à la fin, j'en faisais quarante, en essayant de ne faire aucune faute. Le tableau des conjugaisons : présent, passé simple, plus que parfait..., c'est devenu un jeu.

En cinquième, on a voulu me balancer en LEP. Ma mère est arrivée et a fait un scandale. Humiliée par les profs, elle pleurait, elle tombait à genoux. "Je n'accepterai jamais que mon fils aille travailler...". Par la force des choses, je suis resté en quatrième. Puis, en quatrième, LEP de nouveau. Elle est revenue avec les soeurs, les éduc, le toubib... : "Il faut qu'il passe en troisième !". Par la force des choses, je suis passé en troisième. Et en troisième, ça s'est pas mal passé en fait. J'ai pu passer en seconde.

Après, le lycée Toulouse Lautrec : c'était changer d'univers. La découverte d'un autre monde. Au collège, on avait des élèves qui venaient de St Jory, de Castelnau : un petit mélange qui ne nous faisait pas de mal. Ça permettait de se faire d'autres copains. Encore que moi, j'étais en sixième, cinquième et quatrième 2, c'est à dire avec de bons élèves. Des gens bons, mais

assez cools, assez ouverts. Les 1, c'était que des taches, des fils de profs. Mais la plupart étaient dans les 4,5,6, ce qu'on appelait les transition. Là, c'était le ghetto. Si tu rentrais là dedans, t'étais mort. Je connais des types qui ont été tués : Ils sont rentrés dans des LEP, connement.

Le lycée, ça a été la découverte de tout. Je sors de Mike Brant, de Johnny Halliday, de Michel Sardou, de Gérard Lenormand, de toute la ringardise qui hurlait dans les postes, à fond, rue Raphaël. Il n'y avait pas le moindre chanteur contestataire. Un univers franchouillard, ou Arabe. Et, au lycée, j'entends parler de Lavilliers, de Higelin, de Téléphone, et un tas de groupes de rock : Clash, Rolling Stones, Statu Quo... J'étais un ignare complet. Je me suis tout fait prêter, les disques. Je bouffais les infos.

Comme il y avait un tas de voleurs ici, je leur faisais des listes, je voulais tous les albums. Ils allaient voler les disques et me les revendaient trois fois moins chers. J'étais un excellent client. Aujourd'hui, j'ai des disques partout. Ca m'a permis d'apprendre toute une culture qu'on pourrait qualifier de contestataire. De plus en plus. C'est la chose la plus forte qui se soit passée pour moi, au lycée..."

Monir : *" Après "Salah, Malik, Beurs", j'ai été out un bon moment. J'habitais en ville, je voyais Magyd de temps en temps, mais comme des copains. De temps en temps je faisais des choses avec Vitécri, mais peu. Après, je suis venu habiter à Bourbaki et j'ai connu l'association Bourba Qui Vit, j'ai commencé à travailler avec eux. Il y avait un lien entre Bourba qui vit et Vitécri : Sylvie avait aidé à monter l'association, il y avait aussi des gens qui étaient au bureau. J'ai fait un CES, puis un CRE, puis j'ai été salarié. Ensuite, le gouvernement a sucré les aides aux associations, et il a fallu faire un choix : on m'a licencié et, comme je faisais des interventions en milieu scolaire, j'ai été voir Paix (adjoint au maire de Toulouse) et je suis rentré à la mairie : je travaille dans les écoles, je seconde les instits dans les classes maternelles. J'ai un BEATEP, j'aime bien le rapport avec les mômes. Je vais essayer de passer au service social ou culturel. "*

Myriam : *" Je ne sais plus qui m'a dit, "tu n'as qu'à faire un TUC à Vitécri". J'avais rien dit mais dans ma tête, mon projet n'était pas de travailler à Vitécri, c'était de participer, d'être là quand il fallait. Dans les associations, tu as toujours besoin des petites volontés. Mais à mon avis, si je n'avais pas été là, Vitécri aurait marché quand même. J'étais pas un maillon indispensable. Les maillons indispensables, tu les as rencontrés : Sylvie, Magyd, Maïté,*

Mounir et compagnie. Moi j'étais à la fac et je n'étais pas branchée animation. Juste une année, on a monté un atelier écriture au sein de Vitécri, puis avec Sylvie en 88, on a fait un camp en Espagne avec des ados de la cité dans le but, entre autre, de les amener à écrire pour monter un atelier écriture à la rentrée. On avait trouvé le point de départ, c'était un carnet de bord. Elles écrivaient tous les jours dessus. Au début tu racontes ta journée, après tu racontes des sentiments, des émotions, tu écris. L'atelier avait fonctionné mais en dent de scie parce qu'il n'y avait pas beaucoup de jeunes qui venaient et puis je n'avais que quelques notions, donc j'ai fait cet atelier avec ce que j'avais. En parallèle, je travaillais aussi, je faisais des remplacements dans un foyer, un internat de rééducation des jeunes placés là par le juge des enfants ou la DASS, et quand je travaillais le week-end j'écrivais avec les gamins. Quand la télé était éteinte et qu'on écrivait, c'était une victoire car, souvent, les jeunes filles étaient plantées devant la télé.

Donc Vitécri, c'était plutôt Magyd et Sylvie, ils menaient chacun leurs animations. A mes yeux, ils étaient les piliers de l'association, au niveau des activités, c'est eux qui la faisaient tourner, aussi bien Sylvie que Magyd.

Ensuite, j'ai raté ma licence de droit et j'ai passé trois concours. Le concours d'éducateur, je l'ai passé parce que j'avais discuté avec un de mes frères qui est éducateur et qui m'a parlé de ce concours, mais c'était pas un truc que j'avais envie de faire. J'aurai voulu continuer dans le droit. Bon, j'ai fait cette formation en 86-88 et je ne le regrette pas parce que c'est bien tombé.

Après, j'ai dû me détacher progressivement de Vitécri parce que j'ai rencontré d'autres personnes, j'ai fait d'autres choses. Je les voyais quand même mais... Sylvie est partie dans l'Aveyron en 90, elle a dû arrêter en 89. Moi, je suis partie aussi à cette époque là. Je n'étais pas complètement impliquée, je suis partie facilement."

Zina : *" Ma mère cousait beaucoup. Quand j'ai passé mon BEP de secrétariat ma mère était déçue : elle me disait toujours, "c'est pas un métier pour les femmes ça, le métier de la femme c'est couturière". Après elle était contente parce que j'ai bossé là-dedans. Donc à cet atelier couture, on se retrouvait entre filles. Maïté nous avait acheté du crépon noir et blanc et on s'était toutes fait des jupes toutes simples. Mais je crois qu'en fait pour Maïté le truc c'était qu'on se retrouve, qu'on se retrouve ensemble et qu'on parle. Elle voulait nous faire beaucoup parler. Comme on parle beaucoup déjà à la base, il n'y avait pas de mal. On avait donc commencé par le truc basique, la jupe simple avec l'élastique. On ramenait les machines à*

coudre de la maison. Chacune avait sa petite machine ménagère. On a commencé à créer des vêtements plus sympas.

Claire : et avoir envie des les porter.

Zina : ah oui, surtout ça. En plus à l'époque on n'avait pas beaucoup d'argent. C'est pas ma mère qui allait m'acheter...et encore, moi je crois que j'étais l'une des mieux habillées finalement.

La première fois qu'on a présenté ce défilé avec le groupe de rock, c'était à Toulouse Multiples. Ca a beaucoup plu. Je suis sûre maintenant que c'était même pas les fringues qui plaisaient, c'était le spectacle. On nous a demandé, je crois le week-end d'après ou 15 jours après, de représenter ce spectacle. Ca marchait bien, on ne gagnait pas d'argent mais on était content, ça nous faisait sortir. On a commencé à présenter ce spectacle dans des petits villages, dans des villes. On a été à Nîmes, à Montpellier. J'avais 18 ans.

A ce moment là, il y avait un type qui s'appelle monsieur VILOTTE -qui avait été invité certainement puisque je l'avais rencontré là- qui était le responsable du CRP à Toulouse. Et c'était au CRP que se faisait cette formation de responsable d'atelier dans l'habillement que j'ai suivie pendant un an. C'était intéressant cette formation. Il y avait des cours pratiques, des cours théoriques.

A un moment donné c'est devenu sérieux parce qu'Antenne 2 m'a contacté. Je crois que c'était aussi à partir de ces journées de la mode. L'émission c'était "Aujourd'hui la Vie" sur Antenne 2 l'après midi. Ils recherchaient un jeune créateur de n'importe où, je ne sais pas pourquoi ils sont tombés sur moi. Je pense que la mission locale avait été contactée et avait renvoyé sur Vitécric et Vitécric a renvoyé sur moi automatiquement. Ca c'est Michel Carrière qui te le dira, et Claude Faber puisque c'est avec eux qu'on est monté à Paris.. Et donc j'étais monté à Paris, faire une émission avec Jean Paul GAULTIER, avec une copine à moi, Marie. Elle était grande, mince ; elle portait la robe... A l'époque mon Dieu si je n'avais pas eu des parents aussi sévères, si ça se trouve je serai à Paris, chez GAULTIER.

Claire : GAULTIER t'a proposé de bosser avec lui ?

Zina : non, non, mais à l'époque, si j'avais été un peu plus démerde comme aujourd'hui, si j'avais pas eu mes parents derrière... Ils avaient fait un petit reportage sur moi, ils avaient

interviewé mes parents. Ils m'avaient interviewé, à l'époque je travaillais dans un atelier de retouche, ils m'avaient filmé dans les magasins. Tu vois un petit reportage de 5, 6 minutes. Après, on avait fait un pseudo défilé de mode dans la salle des Illustres à la Mairie. Et pendant l'émission, le truc c'était Zina habillée par JP GAULTIER et JP GAULTIER habillé par Zina. Alors moi je lui avais fait une fringue et lui il m'avait passé une fringue de lui. J'ai été dans ses ateliers. Il m'avait fait visiter ses ateliers, on a mangé ensemble à midi. Après j'avais reçu plein de lettres, de coups de téléphone de jeunes qui me disaient comment tu as fait pour réussir. Quand tu le vois comme ça ,tu te dis "oui ça y est, elle est arrivée en haut" alors que j'avais rien fait, j'étais rien du tout. Si j'avais pu à l'époque, je serai restée à Paris, j'aurai continué là-dedans. Je pense qu'avec Jean Paul GAULTIER il y aurait peut-être eu quelque chose à faire. Mais je suis rentrée de suite à Toulouse et j'ai repris mon père et ma mère.

Après ça je pense que j'ai continué toute seule à faire des défilés de mode. Je me suis détachée de Vitécrici. Puis j'ai continué. J'achetais le tissu, j'avais ma troupe de mannequins ; enfin si on peut dire, toujours pareils, plein de copines. Et là c'était moi, qui cherchais des gens, j'étais bien rentrée dans mon trip de couture. Vraiment j'ai fait ça avec passion pendant 10 ans.

J'ai fait, au tout début, cette première formation de responsable d'atelier. En parallèle, j'ai continué les défilés de mode avec Zebda. Après, j'ai arrêté avec Zebda, j'ai continué toujours un petit peu avec Vitécrici. Après, je me suis détachée de Vitécrici. Je voulais absolument bosser professionnellement. Après, j'ai fait ma formation de modéliste au GIH. Il y avait un concours d'entrée. C'était un niveau BTS, c'était bien, très bien. D'ailleurs c'est grâce à ça que j'ai pu bosser après. A partir de 1988 à peu près, j'ai bossé à Carmeaux dans une chemiserie, puis dans un atelier de blouses de travail, et j'ai fini chez Marité et François Girbaud pendant trois ans. C'était vraiment le top. Tu vois j'ai passé dix ans, j'ai mis tout le paquet et puis quand j'ai rencontré mon mec, j'ai tout arrêté...."

Moustapha : *"J'ai été en LEP, un truc idiot en administration, mais bon, ça m'a au moins permis de rencontrer d'autres gens qui venaient d'autres milieux, surtout en section secrétariat administration ; et puis d'être dans une section mixte, avec des filles. J'ai pas fini, parce que quand même l'école, c'était pas mon truc.*

Et puis je voulais être animateur. Je me suis branché avec le responsable du centre d'animation des Izards et je me suis fait embaucher comme TUC. Je savais bien que ça les arrangeait de m'embaucher avec un statut précaire comme TUC, mais je m'y retrouvais parce

que je faisais de l'animation. En fait, j'ai rien branlé : pendant un an et demi, j'ai vraiment rien foutu, j'ai glandé comme un fou. Au bout d'un moment je me suis dit que c'était pas sérieux, que tant que je resterais dans le quartier, je me la jouerai trop facile. Alors j'ai fait les petites annonces, et j'ai trouvé un poste d'animateur à la cité Amouroux, j'y suis resté 3 ans ; j'ai commencé le DEFA.

Là dessus, en 88 quand Magyd a remonté ZEBDA, il est venu nous trouver avec mon frère Hakim et nous a proposé de nous lancer avec eux dans cette aventure. Avec Hakim, on chantait et surtout on dansait tout le temps, partout. On avait fait tous les défilés de mode avec Zina, même lorsqu'elle a continué en dehors de Vitécricri ; on était de tous les défilés.

Claire : mais vous n'y connaissiez rien en musique...

Moustapha : c'est vrai, quand on a démarré ZEBDA, personne n'y connaissait rien, à part Joël qui était déjà musicien et sur qui on s'est beaucoup reposé, et Magyd qui écrivait des textes depuis toujours. Mais bon, ça ne suffisait pas. Je me souviens de notre première répétition : j'avais jamais vu une batterie ou une basse de près. On a travaillé, on a appris ensembles.

Alors pendant quelques mois, on a commencé à tourner un peu, on avait notre public. Et puis ça nous a vraiment, pris, et au bout de quelques mois, on a tous arrêté les boulots qu'on avait à côté et on s'est consacré à fond à ZEBDA. Moi j'ai démissionné, depuis je fais de la musique."

Tayeb : *j'ai fait des stages bidon d'insertion où encore une fois, Vitécricri m'a servi. Je me suis retrouvé avec des gens de tous niveaux dans ces stages. Moi, j'avais acquis des choses par Vitécricri et je sortais un peu du lot. Donc, un jour un mec m'a dit "il y a un stage de préformation pour être éduc qui est en route, il reste deux mois. Si tu prouves que tu es bon, tu passes le concours et tu pars en formation". J'avais 17 ans, j'ai dit OK. Je me retrouve avec une dizaine de mecs dans cette pré-formation qui nécessitait un vocabulaire, les moyens de réfléchir et j'arrivais quand même avec du savoir. Je suis arrivé deux mois avant la fin du stage alors que les autres stagiaires étaient là depuis un an, je passe le concours à 17 ans et demi. Je rentre à 18 ans en formation d'éducateur à Bruguière, j'étais le plus jeune. Je me retrouve avec des gens de 25 à 40 ans. Au départ, la formation je l'ai faite parce que c'était une opportunité. Au fur et à mesure, j'ai remarqué que ça me plaisait beaucoup moins que ce*

que j'avais imaginé en voyant Maïté travailler, parce que éducateur, c'est aussi s'occuper d'autres mômes, c'est travailler dans un milieu professionnel d'adultes, avec ses conflits. Très vite, j'ai compris que c'était pas mon truc. J'ai laissé tombé parce que je n'étais pas prêt et finalement, je ne savais pas ce que je voulais faire. L'histoire de la formation d'éduc, c'était vraiment un accident. "

J'avais laissé tomber l'école d'éduc et je pensais être animateur. Ca m'a toujours attiré l'animation, et je me dis « le DEFA, c'est bien plus ouvert, et au moins tu pourras bouffer ». Je passe le concours, je le réussis et je rentre en formation. Je tombe sur les mêmes plans qu'à l'école d'éduc, exactement pareil. Je laisse tomber et je pars travailler sur les marchés.

Je ne me sens pas animateur et Vitécri, ils font du socio-cu, ça devient une association parmi d'autres. A un moment donné, c'est plus mon histoire.

Claire : tu as repris la fac après

Tayeb : oui. J'ai bossé 6 mois chez Total, j'ai bricolé. « A merdouiller comme ça tu ne vas aller nulle part », c'est ce que je me suis dit. « Donc, tu vas essayer d'avoir des diplômes ». J'étais convaincu que j'avais les moyens. J'ai passé l'ESEU et cette année, je vais rentrer en maîtrise d'histoire. En travaillant, j'ai eu mes UV, surtout les deux premières années où j'ai travaillé énormément. J'avais des lacunes et il fallait que je les comble. En histoire géo, c'est important de comprendre ce qui se passe autour de toi. Avoir un point de vue historique, ça suppose de prendre toute la dimension de l'événement, la dimension humaine, sociale, et Vitécri a développé mon sens critique. Je voudrais passer l'agreg d'histoire. Je veux être prof en fac. Je m'y suis pris tard parce que j'ai repris la fac à 25 ans."

Modèles de réussite ? Sans aucun doute, mais pas nécessairement par rapport leur position socioprofessionnelle. Car à bien y regarder, leur réussite n'est à indexer sur les modèles ni des "parvenus", ni des "affranchis" : ils ne gagnent pas d'argent, ou si peu, et ça ne se voit pas ; ils n'ont pas réussi par l'école, parce que même ceux d'entre eux qui suivent des études ou ont obtenu des diplômes l'ont fait en grillant des étapes, en se prévalant d'équivalences, ou en "perdant du temps". Ils sont dans des statuts précaires : rien ne peut être plus éphémère que la vie d'artiste parce que chaque album de Zebda qui sort n'est en fait que le début d'une longue et difficile quête du public, de l'argent et des "majors" qui permettront à l'album suivant

d'exister et donc à Zebda d'exister encore un peu ; rien n'est plus indélicat qu'une position de travailleur social tenu à légitimer sans cesse son droit à agir dans les quartiers.

Peut être que s'ils ont réussi, c'est justement parce qu'ils le disent et que personne ne le conteste, et parce que leurs histoires nous font rêver. Leurs réussites sont symboliques : elles sont à l'image même de ce qu'ils ont toujours voulu : *"ne pas finir avec une truelle entre les mains"* alors même que leur premières révoltes s'adressaient contre les *"éducateurs qui passaient la journée à bavarder en buvant le café"* ; elles nous permettent de croire à l'émancipation des opprimés, à l'action militante.

Pour les gens de Vitécri, la mobilité sociale s'indexe peu sur l'économique ou l'espace puisque la plupart d'entre eux habitent les quartiers nord et s'étonnent toujours de la dite nécessité d'avoir à quitter les cités pour s'en sortir. Ce qu'il faut quitter, disent ils, ce n'est ni le quartier, ni la pauvreté ; c'est la parano : dépasser l'idée selon laquelle, quand on vient des cités d'habitat social et de surcroît quand on est d'origine étrangère, et maghrébine, on est moins que d'autres même si c'est une réalité qui s'exprime chaque jour à l'école ou à l'entrée des boîtes de nuit.

Evelyne : *" Ils avaient des conflits, ils n'étaient pas toujours aux rendez vous, ils ne faisaient pas toujours ce qu'ils devaient faire, mais -en tous cas pour ma part- je n'ai jamais désespéré d'eux. Parce qu'ils avaient une telle richesse, une telle volonté d'agir dans le quartier, que je trouvais ça formidable, on sentait qu'ils ne se forçaient pas. Et je pense que c'était profondément politique même s'ils n'en avaient pas conscience ou qu'ils ne le disaient pas comme cela : ils avaient une position de citoyen dans leur proximité. Ce que je trouve merveilleux dans ce groupe, c'est cette envie de faire quelque chose, de ne pas vivre seulement pour eux, malgré les conflits et les problèmes. Et tout le temps, lorsqu'il y avait un concert, un défilé de mode, les parents étaient là ainsi que les jeunes du quartier, même les tout petits, c'était extraordinaire. Pourtant, ils auraient pu se détacher du quartier ; d'ailleurs on pense souvent qu'il faut se détacher du quartier pour satisfaire son ambition personnelle. Ils avaient des ambitions, mais ils restaient liés au quartier."*

Rachid : *" On faisait des boums sur le quartier, mais des trucs très organisés, dans des salles qu'on nous prêtait le mercredi ou le samedi après midi. Tout le monde venait, même des mecs des autres coins de Toulouse, et nous on allait aussi chez eux."*

Notre modèle, c'était le sport, le funk, clean. Par exemple on ne touchait pas du tout à la drogue, même pas fumer, ni boire. On voulait vraiment être très très cleans. Pour nous, les mecs qui fumaient, c'était des babas cools, des mecs aux cheveux longs."

Moustapha : *"Le pire qu'il puisse t'arriver quand tu viens des Izards, c'est de prendre au sérieux ce qui se passe autour de toi. Un exemple : l'entrée des boîtes de nuit. Dans ton quartier, le seul truc qui t'intéresse à 15 ans, c'est le funk, la sape, les filles. Si tu écoutes de la musique toute la journée, tu n'as qu'une envie : aller danser le samedi soir en boîte. Et à l'entrée, tu te fais triquer. Pourtant, tu es habillé comme une star, même vachement mieux que d'autres, tu fais gaffe à être vachement poli, tu plaisantes un peu avec le videur... mais rien à faire, t'as pas la tête. Combien de fois on a passé la nuit à faire le tour des boîtes et on est rentré au petit matin aux Izards sans avoir fait un pas de danse. A partir de ce moment, il n'y a que deux solutions : la haine ou les échappatoires. C'est à dire, soit tu te met à détester le monde entier, tous ce qui ne t'est pas familier, de ta cité, qui emploie le même vocabulaire que toi, qui s'habille comme toi, etc. et là tu es obligé de jouer les durs, d'être le plus fort, de te battre, de voler ; soit tu trouves d'autres lieux où tu peux t'éclater malgré tout, loin des discriminations.*

Vitécri a été pour moi cet échappatoire. J'ai cessé d'aller pleurer à l'entrée des boîtes et je me suis mis à danser devant les caméras vidéo de Vitécri, et les films ont été montrés partout. A ce moment, forcément, ta parano s'estompe peu à peu. Et même les punks que tu regardais comme des extra terrestres, tu commences à comprendre qu'ils sont peut être pas si fous que ça"

Maité : *" On avait fait un projet vidéo, et on est partis en 79 faire un stage à l'INEP (Institut National d'Education Populaire) avec une bourse jeunesse et sports, au terme duquel ils devaient nous prêter du matériel. Il y avait Magyd, Dada, Rachid, Sylvie, et Monir, et moi.*

D'ailleurs, arrivés à Paris, on a beaucoup ri : ils n'avaient jamais pris le métro et Dada, pour faire le malin, avait sauté entre les rails du métro. Une trouille ! Et les autres étaient morts de rire. Et au stage, l'horreur. Ils s'étaient disputés avec l'animateur de l'INEP parce qu'il critiquait ce qu'ils avaient fait. Bref, ça s'était très mal passé, les jeunes n'avaient pas voulu démordre de leurs positions, et du coup, l'INEP n'a pas validé notre projet et on n'a pas eu le matériel qu'ils auraient dû mettre à notre disposition pour la réalisation du film.

Du coup, ils se sentaient une fois de plus frustrés, sanctionnés. On a donc commencé le premier film sur un défi : il fallait prouver à ce mec de Paris qu'on serait capables. De toute façon, ils trouvaient que toutes les productions sur les maghrébins montraient les immigrés misérables, pauvres et tristes. Et eux, leur but c'était de prouver qu'on est pas des « mange-merde ». Je te promet qu'ils avaient du répondant. Et puis, les Izards, c'était dur à l'époque. Et ça avait très mauvaise réputation."

Mais sortir de la parano, c'est aussi s'affranchir de l'idée qu'on peut être plus que les autres, comme ce fut le cas avec l'idée de double culture représentée par le lobby Beur, des élites issues de l'immigration portées par les mouvements Beurs et SOS Racisme.

Zoulie : *" J'ai eu beaucoup de mal à rentrer dans le clan par rapport aux filles. Vraiment, j'en ai souffert...Je crois que ça a été un des plus mauvais souvenirs. Parce qu'on ne me connaissait pas, je n'étais pas une enfant de Maïté, j'étais à la cité des Izards mais j'étais dans les bâtiments, je n'étais pas rue Raphaël comme elles. Je les voyais à l'école, je les croisais mais je ne les connaissais pas. Donc pendant 4 ans, elles se sont dit, " elle fait la bêcheuse et aujourd'hui, elle connaît Magyd, ça y est elle arrive, elle se croit tout permis" et je l'ai très mal vécu. Ma soeur me motivant de son côté, Magyd de l'autre, j'ai réussi quand même à mettre 3, 4 fringues debout et à pouvoir les présenter pendant le défilé. Mais sinon pendant toute la période de la mode, ça a été une période noire au niveau rapports entre filles. Ça a été vraiment le calvaire, surtout avec la soeur de Magyd : Zina, Myriam, Louisa. Toutes les petites beurrettes. Aujourd'hui je l'analyse autrement, je me dis "c'est un peu normal, je ne faisais pas partie de la cité, de la leur, Maïté ne m'a pas connu tôt pour pouvoir faire des camps de maïs avec elles, faire des sorties, pour qu'on se connaisse en étant autonomes dans le sens où les filles se serrent les coudes pour sortir ensemble, faire les 400 coups ensemble". Moi un jour j'arrive, j'ai déjà mon mec, je m'installe. Je pense que ça, elles n'ont jamais pu l'encaisser. Et puis le fait que je n'étais pas Beur. Elles ne m'ont jamais considéré comme une fille Beur. Il y avait les Beurs, les Arabes et les Français. J'avais une culture arabe, je venais d'arriver, je ne parlais pratiquement que l'arabe. Dans ma manière de fonctionner, je savais tellement où j'en étais au niveau de mes racines que ça leur faisait peur. Une telle arabité, aussi aiguë, aussi franche, ça les faisait flipper. Elles qui étaient dans le doute. On est le cul entre l'occident et les parents qui viennent d'Algérie. Ils étaient à peu près tous dans la même histoire ces jeunes là, les filles. En plus, le fait que ce soient des nanas, elles se sentaient*

encore plus opprimées. Moi j'arrive, pas opprimée du tout, ça marchait bien à l'école, j'étais la femme de Magyd, et en plus de ça, j'étais l'Arabe. C'est comme ça que je l'ai senti. Le mouvement Beur quand il a commencé, c'était surtout "oublions qu'on est Arabes". Une fille qui avait mon âge et qui parlait aussi bien l'arabe, qui savait où elle en était, quelles sont ses valeurs, ça foutait trop la trouille.

Il y avait une personne avec qui le feeling passait bien, avec une seule personne, c'était Mohamed Bounouara. Parce que j'avais l'impression d'avoir retrouvé un peu mes origines chez lui et lui pareil. On arrivait à s'entendre tous les deux parce qu'on se sentait comme des compatriotes. On n'était pas les Beurs. Mohamed avait accès à la théorie, à la réflexion. Moi pas du tout à l'époque mais quand même, on se retrouvait sur ce point là, c'est-à-dire qu'on était des Arabes. Ma plus grande douleur, c'est d'avoir été considérée comme une Arabe, une carte de séjour et pas autrement.

Au niveau affectif, ça allait très bien. Mes parents avaient une culture telle que vraiment ils ne se sont jamais posés de questions. Nous, on arrivait derrière, c'était la suite logique. J'étais très bien dans mes pompes. Je n'avais pas du tout de malaise. J'avais le malaise face au Français mais pas face à l'Arabe. Et là, j'avais en face des Arabes qui me disaient "tu es trop Arabe".

A l'époque, le début des années Mitterrand, c'était "les Beurs ont la parole, il faut absolument qu'ils fassent leur place. Maintenant ou jamais". Donc, tu vois, tu avais intérêt à te dépêcher pour être Beur. Moi je ne pouvais pas me l'inventer. Etre Beur, ça ne voulait rien dire pour moi. Moi je m'appelais Zoulikha JABRI. Mon père s'appelait Abdallah, ma mère s'appelait Mouma. Et j'avais en face François, Claude, Michel, Maïté. Et à côté, j'avais Zina, Louisa, Myriam. Pour moi, c'était des Arabes aussi. "

Magyd : *" On s'y est cru, on y a cru, on a cru qu'on était une nouvelle élite culturelle et qu'on allait casser tous les tabous culturels. Rien du tout ! On n'a rien cassé du tout !*

Quand on revient de Paris, on est les créateurs Beurs : écrivains Beurs, Chanteurs Beurs, Carte de séjour nous explose, une bande dessinée Beur, ça nous déchire. Nous voilà, le grand jour est arrivé, on est l'avenir, le lobby Beur, le grand mouvement Beur qui va changer la France, avec un président Beur, etc. Mais dans les têtes pensantes du mouvement, il n'y a pas un Beur -comme ici où ceux qui font fonctionner la machine Beur sont des militants ex-Mao- on n'est là que dans le décor. Nous, on veut faire de la musique, du cinéma et des vêtements,

mais les autres pensent à une révolution politique. On passe d'un ego individualisé très hollywoodien à un ego au retentissement national.

Ici, en 86, le festival Toulouse multiple. Une histoire maîtrisée par la municipalité, avec plein de gros sous. Les associations de quartier, en fait les Beurs, sont sensés recevoir des sous pour mettre en place des oeuvres culturelles. Evidemment, distribution de sous aux copains : je me souviens par exemple d'une association qui s'appelait Transcultures de Bagatelle, montée par des étudiants marocains fraîchement débarqués, intellos vrais. Ils s'intègrent tout de suite dans une mouvance Beur à la française, et nous, on pige de suite que ça déconne : il y a les Beurs et les Arabes. Transcultures débarque avec une apologie orientale élaborée, mais les Beurs, ceux qui étaient nés en France, avaient notre état d'esprit rock n' roll : des bandits, des baffes qui claquent de partout, des braquages, "Salah, Malik, Beurs", des filles, de la mode, Zebda.

Zoulie : et eux, ils nous apportaient Tahar Ben Jelloun (Zoulie et Magyd éclatent de rire). Alors eux, c'étaient des intellos, alors que dans les quartiers, il y avait 2 ou 3 intellos...

Magyd : Mais les gens on tellement envie de cette dynamique Beur qu'on va foncer dedans, et s'y compromettre : parce qu'il n'y aura pas d'issue à cela, être Beur, ça ne peut pas être une finalité. D'avoir été Beurs, ça nous a fait faire les plus belles choses parce que c'était un moteur, et ça nous a aussi tué parce qu'on s'y est jetés avec un manque de lucidité fou. Salah, au PC, il lui suffisait d'être Beur ; on fait du théâtre et parce qu'on est Beurs, c'est mieux que les autres théâtres, pareil pour les films. Et tout cela nous empêche de bâtir des bases idéologiques, parce qu'on reste dévorés par la honte de notre identité. Ce n'est que maintenant que je peux formuler cela, 10 ans pour piger. Et je reproche beaucoup à Salah et Rachid, autant qu'à moi même -puisque'on était les 3 vrais intellos de ce groupe- d'avoir cédé à cette fascination Beur.

Zoulie : mais d'être Beur, ça a aussi permis à beaucoup de gens de toucher une caméra par exemple. Rachid, c'est aussi parce qu'il était Beur qu'on lui a confié une caméra.

Magyd : Michel a aussi beaucoup contribué malgré lui à nous faire tomber dans ce piège "on vous doit ça, et vous avez le devoir de"... J'étais le seul dans le groupe à le suivre parce qu'il

balise, il me met en sécurité. Les autres ne le suivent pas. Peu à peu, j'ai décroché de Michel, mais sans que les autres ne s'en aperçoivent.

Zoulie : alors que Maïté était beaucoup plus nuancée. Elle n'est pas du tout tombée là dedans. Elle recherchait quelque chose chez chacun d'entre nous, individuellement.

Magyd : et elle n'avait aucune culpabilité, alors que Michel était à la fois fasciné et coupable. Il a cherché à faire œuvre sociale avec nous, sans y arriver."

Salah : *" C'était nous, les Beurs. On acceptait bien cette appellation, et c'était en plein dans les questions qu'on se posait, ça ressemblait aux films qu'on a fait. A ce moment, on a commencé à clairement assumer ce truc de la double appartenance : l'assumer, la revendiquer et aussi accepter. Pour beaucoup d'entre nous, c'est un moment où s'est mise en place l'idée qu'on n'est pas Algériens. Jusque là, il y avait encore le mythe du retour, au début des années 80.*

Claire : Et vous croyiez que vous retourneriez ?

Oui, moi j'y ai cru jusqu'à l'âge de 16-17 ans. Mes parents disaient qu'on retournerait. On avait encore pas mal de réflexes communautaires : on était Beurs, Algériens, peu d'entre nous avaient les papiers Français mais des cartes de séjour ; et en plus, ça nous faisait plaisir d'être comme les noirs aux Etats Unis. Entre nous, on se disait que les français n'avaient pas le rythme, qu'ils ne savaient pas s'habiller, qu'ils n'avaient pas la classe, etc. "Prends tes cliques et t'es classe", c'est exactement cette discussion. On avait des copains français, mais on se disait que c'était un peu des paysans, ils n'avaient pas le feeling, et notre différence, elle était du coup en plus, pas en moins. On se disait qu'on avait la chance d'avoir deux cultures, d'avoir hérité de cela. Alors que avant les Marches, et Vitécri, on était des immigrés. Il y en avait qui faisaient le ramadan, qui mangeaient pas de porc. Aujourd'hui, il y en a qui ne mangent pas de porc, mais moi j'en mange et je n'ai pas de problème avec ceux qui n'en mangent pas. Dans une même famille, il y en a qui ne mangent pas de porc, et ceux qui en mangent. A l'époque, il fallait le dire et le justifier de manger du porc ; idem pour les questions d'indépendance. Et nos parents aussi se sont dit à ce moment : "nos enfants sont Français. On ne retournera pas, peut être même pas à la retraite". Mes parents, ils étaient au

courant de ce qui se passait avec ces mouvements, et ils trouvaient ça bien ; ils trouvaient très bien qu'on se manifeste. Ils ont compris ce qui se passait en France, et ils ont surtout compris que nous, leurs enfants, on avait changé. Et c'est vrai qu'on était un peu différents de nos copains de la cité qui n'étaient pas à Vitécri : on était plus ouverts aux autres, on commençait tous plus ou moins à prendre un logement et quitter la famille, sans forcément pour se marier. On refusait davantage la violence, on n'était pas voleurs, on allait à l'école ou on travaillait. On serrait moins nos soeurs, on les amenait avec nous et c'était une sacré différence même si c'était difficile à accepter que nos soeurs sortent et soient avec des mecs. Mais bon, on se forçait un peu les uns les autres à accepter l'émancipation de nos soeurs. En fait, on était moins proches de la culture de nos parents que nos copains qui restaient dans la cité, qui parlaient arabe ou kabyle entre eux, alors que nous ne parlions que français entre nous, et même avec nos parents. Vitécri nous a permis de nous positionner et d'évoluer. Et à ce moment des marches, on a vraiment commencé à dire non au retour. Il n'était pas question de refuser le pays, on peut y aller en vacances ; mais c'était dire : "maintenant, on est Français. On s'intéresse à l'Algérie, mais on ne vivra pas là bas." Après, une fois qu'on a réglé cette question de ne pas être Algérien, il fallait savoir ce qu'on était. Et tous les débuts de Vitécri, c'était pour régler cette question."

La différence peut être, n'est pas tant dans la réalité ou pas d'une génération d'enfants des cités stigmatisées du mal être ambiant, que dans la manière dont les militants, les sociologues et les travailleurs sociaux se sont saisis de « la question ethnique ». Il semblerait en effet que la dite question ait fait davantage l'objet de préoccupations chez les travailleurs sociaux que chez les dits « ethniques », en tous cas à Vitécri. A l'époque où les dispositifs militants parlaient de droit à la différence, Nadia revendiquait le droit à l'indifférence.

Nadia : *« On a fait la marche des Beurs et quand on est revenu, on s'est dit "on est tout sauf des Beurs". A aucun moment de ma vie, je ne me suis posée la question de savoir si j'étais intégrée ou pas. Je me souviens de mon père qui m'avait fait cette réflexion : "ça veut dire quoi, intégré, Nadia ?", il y a très longtemps de ça. J'essayais de trouver une définition à ce mot pour qu'il puisse comprendre. Il me dit "mais moi je suis intégré ?". Je lui ai dit "à mon avis oui mais, par rapport aux autres, je ne sais pas ce qu'ils peuvent en penser". Et il me dit, "puisque je travaille, puisque j'ai bien élevé mes enfants, puisque mes enfants ont réussi, puisque je paie mon loyer, puisque je paie mes impôts, puisque je n'ai jamais eu de problème*

avec qui que ce soit, je suis intégré alors ?" Je lui ai dit " oui, tu n'as pas de question à te poser". Depuis ce jour là, je ne me suis plus jamais posé la question et j'ai jamais essayé de me la poser. Déjà les Beurs ça me prenait la tête mais alors quand j'ai entendu parlé des beurettes, ça a été trop, parce que c'était quoi ? C'était des jeunes dont les parents sont d'origine étrangère, en l'occurrence algérienne, donc des enfants issus de l'immigration ? Oui, je suis une enfant issue de l'immigration, deuxième génération. Nous qui sommes nés ici, qui avons toujours vécu ici, qui vivons normalement, on nous dit, " en fait avant tu étais à côté de la plaque, mais tu ne le savais pas jusqu'à maintenant". Alors on nous fait nous poser des questions sur notre façon de vivre, on nous dit qu'il faut qu'on vive comme tout le monde dans la société ; mais on vit déjà comme tout le monde. Alors on cherche quoi ? Moi j'ai pas envie de chercher pour rien parce que je ne vais rien trouver, je le sais que je ne vais rien trouver. »

Paradoxe donc, entre les trajectoires socioprofessionnelles qui se donnent à voir comme des modèles, et le fait qu'elles aient été réalisées en marge des dispositifs supposés favoriser les réussites individuelles : les gens de Vitécri disent souvent que tout ce qui leur a été servi sur un plateau pour s'en sortir (les postes d'animateur, le lobby beur, les formations, les soutiens politiques...) leur a fait plutôt perdre du temps, et surtout les a éloignés de leur convictions. Ce n'est pourtant pas faute, pour les gouvernements de gauche, d'avoir tenté de favoriser les conditions d'accès à la réussite : dans une circulaire du 23 mars 1983, le premier ministre, Pierre MAUROY sollicitait les préfets en ces termes : "Vous veillerez à favoriser toutes les initiatives susceptibles de permettre à des jeunes issus des quartiers de devenir les futurs animateurs des projets retenus.", et par la circulaire 83-29 du 23 septembre 1983, le ministère des affaires sociales, et le ministère de la jeunesse et des sports, se fixèrent comme objectif de "permettre aux leaders des quartiers d'accéder à des formations, une qualification et un emploi proches de leurs centres d'intérêt et de leur motivation". Il n'en fallait pas davantage pour que les formations BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) et DEFA (Diplôme d'Etat aux Fonctions d'Animateurs) fassent le plein de jeunes des cités, envoyés là par les éducateurs, militants de l'éducation populaire qui oeuvraient alors dans les quartiers. Lorsque, dans une circulaire aux préfets de septembre 1990, Michel ROCARD propose à ces derniers de "solliciter les élites issues de l'immigration pour mener les projets en cours" (référence faite aux dispositifs ville lancés par Michel DELEBARRE, ministre d'état à la ville), la mission ne s'avère pas bien difficile. Les "élites" en question sont déjà en place dans le milieu associatif,

et n'attendent que le feu vert des autorités politiques pour solliciter des crédits pour leurs structures.

Pourtant, en 1987, après avoir été pendant 6 ans les petits chéris des médias, des politiques locaux, des travailleurs sociaux et des militants, et des financeurs, les jeunes de Vitécri ferment les portes de l'association, rendent les subventions, et se questionnent sur ce qu'ils ont bien pu faire de toutes ces années. A l'époque, ZEBDA n'a fait qu'un passage éclair sur les scènes toulousaines pour accompagner les défilés de mode, tous font soit de l'animation avec des statuts précaires de TUC ou SIVP, soit des petits boulots, soit accumulent les formations jamais finies. Ils se sont pris pour des vedettes de cinéma, mais leurs films n'ont été montrés qu'à des éducateurs compatissants ou des militants déjà conquis ; ils ont cru être un contre pouvoir mais au premier mot de travers Magyd se fera jeter du bureau de Françoise de Veyrinas avec pertes et fracas ; ils se sont investis dans le social avec conviction pour finalement se laisser prendre au piège de la justification financière vis à vis des décideurs, et à celui de la légitimité vis à vis des travailleurs sociaux du quartier et des jeunes qui fréquentaient l'association. Ils n'ont même pas fait carrière.

C'est la période douloureuse des paradoxe entre le statut et la légitimité de ceux qui travaillent à Vitécri ; entre les ambitions personnelles et les convictions citoyennes :

Magyd : *« Je commence à être salarié en 83-84, jusqu'en 87. Et là, c'est un grave virage de Vitécri. A ce moment là, je ne sais pas si c'est l'arrivée de la gauche qui veut cela, mais il y a une pluie de fric qui tombe de partout, notamment du FAS. On nous dit : "il y a plein de millions à prendre, vous n'en voulez pas ?". Maïté est dans son dilemme. Moi, je suis à la fac et ça ne me motive pas du tout. Maïté me parle de cet argent, et je lui dis qu'il faut qu'elle le prenne.*

Alors on accepte cette manne financière qui tombe du ciel, comme pour le premier film où 30.000 francs nous étaient venus de la DRAC. On fait alors un gros coup de pub, et tout le milieu éducatif, les écoles, se disent qu'il y a là un groupe fantastique.

Je crois que je partage le poste avec Rachid, ou Sylvie, je ne sais plus. Et là, la grande question du salarié se pose : pour faire quoi, quelle déontologie, quel objectif, que suis-je sensé faire ? On se met à jouer les animateurs, surtout pour justifier du fric, et on dérape dans tous les sens. Par exemple, on devient un centre d'animation : on récupère des gosses, on monte des camps, on improvise totalement. On est dans l'euphorie, on refait le quartier

avec des trucs qui nous dépassent complètement. C'est "Ca bouge au nord", 10 ans plus tôt. Evidemment, on n'y arrive pas, et ce sont de tous petits concerts de rock dans le quartier. Comme les mômes n'aiment pas du tout le rock, les groupes se font flinguer.

Et il y a des gens qui ne sont pas salariés comme Sylvie, et qui font autant de boulot que nous sans être payés. Et cela pose tous les problèmes de déontologie : un conseil d'administration est sensé déterminer l'action alors que là, nous déterminons tout. Lorsqu'on dit "il y a réunion", on se retrouve à une quinzaine d'adultes et de jeunes qui décident de ce qu'on va faire. Mais personne, ni les uns ni les autres, ne veut encaisser cette relation employeurs-employés. Et tous les problèmes d'administration, de gestion, de rapport aux élus, de comptabilité se posent à nous. On se retrouve devant des élus et on comprend rien à ce qu'ils nous disent ; je me revoie en train d'agresser De Veyrinas, etc. On passe des années à bricoler. Rachid n'a pas du tout envie de jouer les salariés, et moi, j'ai un énorme problème de conscience qui va durer pendant les 4 ou 5 ans où je serai salarié : justifier l'argent que je gagne et me définir une motivation politique qui n'arrivera jamais. Vis à vis des jeunes, des copains et du quartier, je suis tiraillé entre l'affection que j'ai pour eux et mon statut d'animateur ; et j'ai un problème technique au niveau de la compétence d'animateur. Tout ce dont j'ai envie, c'est d'écrire des scénarios et faire des films avec les jeunes du quartier. Ça veut dire que ce boulot d'animateur, ça ne me plaît pas. Et puis chez nous, le boulot, c'est le manoeuvre avec la pelle et la pioche dans le bâtiment ; ceux qui sont en costume sont des Français privilégiés. Et dans nos têtes, on ressemble à ces mecs qu'on a condamnés, avec un salaire, à rester assis sans une truelle entre les mains. Pour cela, on est coupables.

Claire : Mais tu as toujours rêvé de ne pas avoir une truelle entre les mains...

Exactement. On a tous rêvé de ne pas avoir une truelle entre les mains. Mais quand tu es dans le quartier, et que les gens savent que tu es payé pour discuter avec les autres en tenant un stylo, tu es un enfoiré, le chien qui est passé de l'autre côté de la barrière. On me l'a vraiment reproché : pour ceux de l'intérieur, le problème émergeait aussi parce qu'ils n'avaient pas, eux non plus, envie d'aller à la fac. Dans notre culture, on est un homme quand on travaille, et quand on travaille, il doit y avoir une notion de souffrance, même si, comme tu le dis, j'ai tout fait pour être où je suis aujourd'hui, c'est à dire vivre avec un minimum de souffrance.

Il y a eu par exemple des prises de tête folles avec Michel Carrière sur de la comptabilité par exemple. Rachid, en particulier, niait totalement l'existence de ce truc qui s'appelait

l'administration. Et Salah estimait qu'on n'avait pas à rendre des comptes alors que moi, j'étais beaucoup plus coincé avec mon problème de morale ; d'ailleurs Salah dit qu'il n'y a pas de musulman plus chrétien que moi. J'ai toujours posé sur la table ma culpabilité du devoir et de la contrainte, un peu héritée de Michel, sur la gestion de l'association. Dada n'en avait rien à foutre de tout cela, et Monir ne voulait que le plaisir.

Claire : Alors pourquoi tu n'as pas laissé ta place ?

Parce qu'en même temps, pour tous, j'étais le mieux placé. J'avais une notoriété, et on me reconnaissait la légitimité de faire cela.

Sylvie n'a pas ce problème, elle est plus cartésienne : pour elle, c'est un problème d'organisation. Et elle, pour s'en sortir, elle est disponible à 100 %. Dès qu'elle est en rapport avec un individu, elle bosse : que ce soit avec les gens du quartier ou à l'extérieur, on en revient toujours au boulot. Alors, un fossé se creuse entre elle et moi. Moi, j'ai un outil qui est créatif, et dans l'animation c'était de l'or béni, c'est aussi pour cela que j'avais cette reconnaissance parce qu'on me reconnaissait ce truc rare qu'est la créativité : je faisais naître du rêve avec le théâtre, la musique, le cinéma...

Sylvie, elle fait le sale boulot : l'animatrice. Je l'ai fait un peu aussi pour justifier du salaire, mais je refusais de la suivre à ce point où l'animation était toute sa vie. A ce prix là, elle pouvait rester salariée. »

Sylvie : *« Ensuite, je crois qu'il y a eu un vide. Dada s'est positionné comme le dissident de Vitécrici et ça a cassé des choses : il se construisait contre Vitécrici, contre tout ce qui se faisait à Vitécrici ; il a toujours été dedans et dehors, ça l'arrangeait. Magyd a voulu tout arrêter. Peut être que c'est à cette époque que Maïté est partie. C'était aussi très difficile de rentrer dans ce groupe, c'était un peu un clan. Difficile pour les filles aussi : si tu n'étais pas un canon tu te faisais bouffer, mais si tu étais un canon c'était pareil ; les filles Maghrébines devaient toujours faire gaffe avec les grands frères et la famille... Et plein de gens ont essayé de rentrer dans Vitécrici et se sont cassés la gueule, notamment pour les films. Parfois, je me disais « heureusement que je m'appelle Vizcaino, parce que si je m'étais appelée Durant, je serai passée encore plus inaperçu ». Il y avait en plus les séparations entre Kabyles -comme les Cherfi et les Amokrane- ou pas : Magyd nous a chanté Idir pendant des années et il y avait*

ceux qui aimaient Idir et les autres. Par contre, ils étaient tous passionnés par la culture américaine, le disco, Travolta, etc.

Je suis partie parce que c'était trop compliqué entre ma vie privée, le quartier où j'avais toujours habité, le travail où je m'impliquais totalement ce qui fait que j'avais toujours les jeunes à la maison... En plus, vis à vis des jeunes du quartier, on était devenu une institution. Alors j'ai quitté Toulouse, mais j'ai toujours eu des nouvelles. Je suis ensuite venue à Ca Bouge au Nord, mais c'est ensuite Zebda qui a pris le relais : j'ai davantage suivi Zebda que Vitécrici. Je crois d'ailleurs que Zebda et le festival ont beaucoup contribué à faire sortir les quartiers nord de Toulouse de l'anonymat. A Toulouse, on n'a toujours parlé que du Mirail, et les quartiers nord sont toujours passés pour un petit village. On a aussi aidé des associations comme Elsa Payana, Stop Galère ou Spirale à se créer.

Je crois que si je n'avais pas eu Vitécrici, j'aurais vraiment fini en beauf bête et méchante. Ça m'a révélé, ça m'a sorti de mon quotidien poisseux, c'est aussi là que j'ai vécu l'amour de ma vie.

Maité m'a fait connaître plein de choses, et j'ai pris ma place dans la cité par Vitécrici. Sans Vitécrici, je n'aurais jamais rencontré des élus, je n'aurais pas fait la différence entre une mairie et un Conseil général même si à Vitécrici il y avait davantage d'idées que de discours politiques. Dans les réunions on se positionnait tout le temps, notamment lorsqu'il y a eu une reconnaissance de Vitécrici. Par mes activités à Vitécrici, j'ai découvert la vidéo, la pédagogie, l'animation, j'ai fait le DEFA alors que j'aurais pu rester vendeuse de surgelés. Aujourd'hui, dans mon travail d'animatrice, je suis plus proche de Vitécrici qui faisait du soutien aux projets de jeunes, que de l'animation globale que faisait le club de prévention. »

Lorsqu'en 87 ils décident de tout arrêter, ils ont alors acquis ce qui leur permettra de réussir : la capacité à donner du sens et de la valeur à ce qu'ils font et ce qu'ils sont en le construisant publiquement. Les premières années de Vitécrici, celles d'un projet culturel où les jeunes sont accompagnés par des adultes, éducateurs, militants, sont les années d'apprentissage. Ni l'association, ni les activités de vidéo, de théâtre, d'écriture, de couture, de soutien scolaire ou d'animation qui s'y déroulent, ne sont des finalités. Ce sont un ensemble d'éléments qui participent d'un même processus dont la visée est la mobilité sociale et l'apprentissage du discours militant.

Les activités sont de simples supports d'une part d'attraction : il s'agit de mobiliser des jeunes à la fois sur des actions, à la fois sur l'esprit collectif ; d'autre part de pérennisation d'un projet militant. C'est ainsi que les films qui ont été réalisés à Vitécri ont été systématiquement diffusés dans le réseau des adultes de l'association : écoles d'éducateurs, FAS, DRAC, Jeunesse et sports, syndicats, etc. ; que les textes ont été publiés dans des revues militantes comme Jeunes sans Frontières ou syndicales ; que les défilés de mode étaient l'occasion d'inviter des employeurs et des représentants des instituts de formation et des missions locales.

Zoulie : « *Et puis, chacun a pris sa route. Tout le monde s'est dit, "il y a ma vie, mon boulot mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'on soit formé". Aujourd'hui, il n'y a pas de gens formés de la part de Vitécri. Une petite formation au niveau de la barjote pour certains mais c'est tout, il n'y a pas de gens formés, ni en compta, ni au niveau de la vidéo. Vitécri, ça a été surtout un tremplin. Moi, c'est à Vitécri que m'est venue l'idée de faire de la vidéo. Zina, c'est les défilés de mode. Magyd, s'il a fait de la musique, c'est aussi parce que Vitécri a entretenu un peu ce délire, ce rêve là. Vitécri est vivant en chacun de nous aujourd'hui. C'est pas une histoire qu'on peut comme ça balayer.*

Surtout parce qu'on s'est beaucoup, beaucoup aimés même ceux qui se sont haïs, tu as les frères et soeurs qui se tapent dessus mais dans le fond, tu sais que c'est ton frère, c'est ta soeur, c'est une histoire de famille. C'était une famille, c'est aussi pour ça qu'on a eu beaucoup de mal à faire rentrer les gens de l'extérieur. »

Michel : " *Se réapproprier la parole pour soi-même ça n'a pas de sens, c'est se la réapproprier pour pouvoir la communiquer à d'autres qui a du sens, c'est pour ça que les films en soi n'ont pas de sens. Pour moi ce n'est qu'un outil, c'est un moyen mais pas l'objectif final. (...)*

Ma démarche dans Vitécri c'était avant tout de faire naître des utopies et d'ouvrir des possibles, et après rebondir. Chaque fois on pose un axe et cet axe génère un certain nombre de phénomènes. C'est comme ça que ça s'est fait, au départ il y avait le défilé de mode, un groupe de musique et des filles qui voulaient faire des fringues et c'était peut-être intéressant que les deux travaillent ensemble : d'abord ça pérennisait le groupe de musique avec un prétexte quelconque et en même temps ça donnait l'occasion aux filles et aux garçons de faire ensemble quelque chose, chacun avec une place à part entière. Des rebondissements successifs, je pense que c'est ça la stratégie."

La publicisation systématique de l'ensemble des activités réalisées au sein de l'association participait de deux objectifs : d'une part permettre la rencontre entre les jeunes qui se vivaient à la marge d'une société qu'ils croyaient d'opulence ; d'autre part les aider à se familiariser avec la pratique et le discours militants. C'est ce que les adultes de la première époque appellent la médiation : l'outil culturel comme support de l'engagement politique au sens de l'action publique dans la cité. Ce jeu autour du mot culture est probablement l'une des questions centrales de notre travail (et nous y reviendrons) : à Vitécri, les gens ont fait du politique, au nom du culturel. Et pourtant, au moment où l'objet de l'association même prend l'apparence du politique (mise en place du soutien scolaire, ateliers dans les collèges, animation, etc.), les jeunes se défendent de tenir une position institutionnelle.

Tayeb : " *Au départ, Vitécri est conçue comme une association de type culturel : faire de la vidéo, du théâtre, de l'écriture, de la mode, de la musique. Ensuite on s'est trouvés face à la réalité, une demande et l'urgence. Alors tu commences à faire de l'animation, du soutien scolaire et tu t'inscris dans une dynamique d'animation socio-cu traditionnelle. Là, j'ai un doute, d'autant que je considère que c'est à l'Etat de prendre en charge ces problèmes. En même temps, Vitécri répond à l'urgence. Ca correspond à l'association Bourba Qui Vit dont j'étais président. Mais ce n'était pas du tout la philosophie de Vitécri au départ. »*

Evelyne : « *Peu à peu, le projet vidéo s'est monté avec les jeunes et on avait fait quelques réunions où Maïté avait invité des gens qui pouvaient être intéressés ou sensibilisés par ce projet, et je ne me souviens pas qui il y avait au premier conseil d'administration mais je crois qu'il y avait des jeunes. En tous cas, même s'ils n'étaient pas au CA, je suis sûre que les décisions ont été prises avec eux car ils n'étaient ni soumis, ni dociles. J'avais été à ces réunions, sans intention de m'impliquer ; mais d'une part j'étais très intéressée par le principe d'une association où les jeunes sont partie prenante, acteurs (même si le mot est trop banalisé), d'autre part il y avait peu de lieux où les jeunes à l'époque pouvaient faire de la vidéo. Et je pensais que c'était un privilège que de donner la possibilité à des jeunes de jouer, tenir une caméra, écrire, avoir du matériel pour faire du cinéma, etc.*

Avoir des livres quand on est petit, tenir une caméra, c'est un luxe un peu bourgeois : tout le monde n'a pas cela dans son enfance ou son adolescence. Je crois qu'il y a des outils de la création qui sont un luxe financièrement, et aussi un luxe culturel. Et je trouve cela

extraordinaire ; je voudrais que, dans les quartier, il y ait les plus belles bibliothèques et pas seulement au centre ville, qu'on donne les privilèges qui peuvent emmener un plus. Et même si je ne connais pas la situation familiale et sociale de ces jeunes, je pense qu'ils n'étaient pas dans une grande pauvreté : donc ça n'a rien à voir avec la misère et je suis persuadée qu'il y avait chez eux des atouts culturels. Par exemple, je pense que le Coran a quelque chose à voir avec la culture, la religion permettant à certains de transcender les choses et avoir des atouts culturels. Autre exemple : chez moi je n'ai pas eu de livres jusqu'à l'âge de 11 ans. Donc ça n'est pas une histoire d'argent, mais j'étais touchée par le fait qu'ils aient accès à des privilèges culturels. Dans l'action auprès des jeunes, il y a deux écoles : soit on propose des choses de proximité, pas chères, en disant que ce n'est pas la peine de proposer à des jeunes des choses auxquelles ils n'auront pas accès plus tard ; soit on choisi l'accès aux privilèges culturels. Par exemple, j'ai une amie qui est animatrice pour la ville de Toulouse et qui aurait aimé amener les jeunes à Paris. Moi, je crois que tous les jeunes devraient aller à Paris, même si c'est cher, et même s'ils n'iront jamais plus tard. »

Maité : " *Je crois beaucoup à la médiation culturelle, par le film, le théâtre, etc. Je n'envisageais pas du tout VITECRI comme un simple groupe militant, politique, même si j'avais une attitude militante dans ma façon de m'impliquer. Alors que Marie Françoise, qui est militante syndicale, voyait ça comme un groupe politique.*

Pour moi, la médiation a été très importante. Et je crois que, si VITECRI a eu des problèmes après, c'est parce que personne n'a été garant de cette médiation. Pour moi, c'était l'audio visuel, mais ça aurait pu être pour eux la musique. Je reste encore persuadée que ça vaudrait la peine de faire un travail profondément culturel, mais avec des gens pour qui le rapport à la culture n'est pas si évident. Je pense que ce champ est complètement à réinvestir. Le récit, cette idée de raconter ce qui se passe, de le métamorphoser par le récit, pour la citoyenneté, ça a une importance, une fonction, sans être fonctionnel. Juste au niveau du sens que l'on donne à ce que vivent les gens."

Marie Françoise : « *J'étais animatrice au centre culturel de Toulouse, rue Croix Baragnon, et ma fonction était de gérer un budget servant à offrir des prestations culturelles aux différentes associations : MJC, associations culturelles et d'éducation populaire, comités d'entreprises, etc. J'étais donc en lien avec des responsables et des militants associatifs qui, soit comme animateurs, soit comme travailleurs sociaux, essayaient d'être à l'écoute des*

jeunes et de faire des propositions. Mais au delà de l'offre de prestations culturelles, ma préoccupation était aussi de développer le côté expression et création. Vers 1975-76 j'avais la latitude d'imaginer ou de faire fructifier des initiatives dans ce domaine. Je travaillais en collaboration avec Colette Gérard qui s'occupait de la programmation cinéma de la « salle rouge », et Bernard Pellefigue qui gérait un atelier audiovisuel. C'est à ce moment que j'ai rencontré Maïté qui était éducatrice au club de prévention du quartier des Izards, et qui m'a fait part de son souhait d'aider les jeunes à renouer avec ce qui avait été source de leur échec, souvent au niveau scolaire, qu'était l'écrit, et voir s'il serait possible de se réapproprier le langage par l'image, donc par l'audiovisuel. On a donc participé au tournage, puis au montage du second film, et cela transitait par le centre culturel. Au départ, il y a donc ces institutions -centre culturel et Jeunesse et Sports, via l'INEP qui soutenait des projets de films- qui sont intervenues chacune à leur place.

Cette rencontre a été possible parce que, dans le cadre de notre champ professionnel, nous avions une latitude d'initiative qui n'est pas du même ordre aujourd'hui, hélas. Dans ces années après 68, le socioculturel était un lieu d'effervescence, et il y avait dans ce domaine une sorte de contre pouvoir, avec une marge d'initiative individuelle possible dans le cadre professionnel. Jusqu'en 1981, le FIC (fond d'intervention culturelle) permettait une politique de soutien à la création, puis en 81, on a davantage favorisé le fait de donner les moyens aux jeunes en développant la vie associative, il y a donc eu des subventions dont celles de la DRAC qui étaient données à condition que l'association soit parrainée, qu'il y ait des gens qui soient caution des jeunes pour garantir l'utilisation des fonds.

Maïté, qui avait énormément tissé et construit peu à peu les relations nécessaires pour que les jeunes aient des moyens, m'a demandé si j'accepterai d'être dans cette association qu'il fallait à tout prix créer. J'ai accepté pour permettre que ces choses puissent être réalisées par les jeunes, j'ai été trésorière en titre. Mon investissement au départ n'allait pas plus loin que donner un nom pour permettre à ces choses d'être possibles dans le quartier. Et puis, je m'y suis impliquée un peu plus que cela parce qu'il y avait avec ces jeunes tout l'apprentissage de la vie citoyenne et de la démocratie, autour de la question de l'utilisation de l'argent de Vitécri, des prises de décision, des choix, des responsabilités, notre but étant de permettre aux jeunes d'être autonomes. Je souhaitais avoir cette place : être un adulte qui peut aider à l'émergence d'un projet, puis à la prise en charge de ce projet par un groupe de jeunes

faisant l'apprentissage du collectif, en arrivant à se réaliser individuellement dans ce collectif. »

Michel : *« j'étais en stage sur les Izards, un stage de formation d'éducateur spécialisé, Maïté venait de prendre un poste dans ce club de prévention, on a travaillé ensemble sur la durée du stage, 4 mois. Et on a été en relation avec des gamins : Magyd, Monir et tous les autres. Il se trouve qu'il y avait des divergences profondes à l'intérieur du club de prévention sur "qu'est-ce que c'était que la prévention spécialisée ? Quelle est la position d'un éducateur ? Comment gérer les rapports sociaux ?". Il y avait deux écoles : un éducateur spécialisé, qui avait fait psycho, avait décidé qu'il allait prendre les gamins en psychothérapie individuelle dans le local, et à côté de ça organiser des sorties de ski et autres loisirs auxquels les jeunes pourraient profiter et qui de notre point de vue ne servaient qu'à s'accrocher une clientèle. Educateur de rue c'était être avec les gens, les aider et essayer de travailler sur leurs conditions de vie, sur leurs problèmes de vie quotidienne, sur des réflexions ensemble, sur le fait que c'était à eux de se prendre en charge, quitte à ce qu'on contribue à ça par notre présence et les moyens que l'état mettait à notre disposition ; mais que c'était certainement pas un travail individuel de prise en charge psychothérapique qui pouvait solutionner les problèmes sociaux qui se posaient, qui étaient bien plus larges que les problèmes individuels et qui étaient liés à une politique globale, à un mauvais fonctionnement, au fait que ces populations ont été mises à l'écart de la cité.*

C'était des gens qui n'avaient pas accès à la parole, souvent d'autres parlaient à leur place et se faisaient les traducteurs auprès de la collectivité. Nous on pensait que notre boulot c'était de les aider, de les accompagner dans le fait qu'ils s'approprient leur propre parole et qu'ils puissent eux-mêmes transmettre leur histoire et faire en sorte que la société prenne en compte leur propre histoire et leurs propres propositions de transformations sociales. Il y avait aux Etats-Unis avec Solenski des expériences en famille, des expériences d'antipsychiatrie, de prise en charge communautaire. J'ai fait mon mémoire d'éducateur autour de cette démarche là. Et puis j'ai quitté le club de prévention puisque j'étais en stage, les Izards, mais en même temps je n'ai pas rompu les ponts avec les jeunes de Vitécry, ni avec Maïté, ni avec Marie-Françoise, Evelyne qui était en formation avec moi, puisqu'on était dans une même dynamique politique ou de démarche sociale. »

Marie Jo : *« l'important c'était de rendre dynamiques des actions qui étaient faites avec certains jeunes et trouver des opportunités pour que ces jeunes arrivent à s'exprimer d'une façon ou d'une autre. Ce qu'on mettait en avant c'était la parole des minorités, des immigrés. Tant que cette parole n'était pas suffisamment mûre pour qu'ils la prennent, ce n'était pas à nous de la prendre à leur place. Donc on s'est jamais positionné politiquement pour ou contre la mairie même si les uns et les autres étaient connus comme militants dans d'autres secteurs de tel bord. »*

Claude : *"Au début, je voyais Vitécri comme un point de repère qui n'était pas simplement géographique. Il y avait un point de repère aux yeux de tous ces jeunes que je côtoyais. Je voyais bien que c'était un élément, que c'était à la fois un prétexte de rencontre, un prétexte pour envisager ou projeter certaines choses, que c'était un outil indispensable par exemple pour les filles qui voulaient se faire connaître. A l'époque je n'envisageais pas que Zebda prenne cette tournure là. C'était pour moi, un point de repère, ça avait un sens plus social que politique. Le lieu, en plus, n'existait pas. Il y avait l'appart des Carrière simplement. Vitécri existait, voilà.(...)"*

Claire : *quelles sont les motivations qui font que tu as investi cette histoire ?*

Claude : *D'abord c'est vraiment une histoire de famille, je suis un peu l'exception par rapport au noyau dur parce que je ne suis pas arabe, je ne fais pas partie de la famille et je ne suis pas de la cité mais il y a un lien affectif entre nous que je crois réel, entre Salah, Moustapha, Magyd, moi. Je sais qu'on est très proche, ça c'est pas négligeable dans l'histoire de Vitécri. Beaucoup de choses dans Vitécri se sont faites ou ne se sont pas faites, se sont dites ou ne se sont pas dites parce qu'il y a ce truc là. Vraiment, il y a un état d'esprit, on s'appelle souvent, même quand on a rien à faire, pendant les vacances, il y a toujours des messages sur le répondeur, on s'inquiète pour l'un pour l'autre.*

Après il y a le fait que quand j'étais gosse, je suis passé à la jeunesse communiste, surtout à l'UNCAL, après j'ai fait deux ans au PS, puis je me suis toujours barré parce que je ne m'y retrouvais pas, parce que j'aime pas l'appareil politique, j'aime pas le jeu politique, je me sens beaucoup plus proche de "visions" anarchistes dans le sens où il y a un refus de l'appareil politique. Et avec Salah, on se retrouvait beaucoup sur le plan politique, sur notre envie de voir les choses, notre façon d'envisager les choses.

Enfin, j'avais le sentiment d'être un minimum utile dans la vie de la cité, dans la vie de la ville, dans la vie urbaine, j'ai compris que j'étais mieux dans Vitécri, qu'il y avait plus de chance que les choses se fassent dans Vitécri qu'ailleurs. Vitécri pour moi, c'était la voie, c'était la bonne voie pour travailler et essayer de faire quelque chose. Donc, il y a eu plein de choses qui concouraient : l'amitié, les coïncidences intellectuelles ou politiques avec les uns et les autres, l'activité en elle-même aussi faisaient que tout ça ne pouvait que me donner envie d'y rester. C'est un investissement qui n'était pas décidé mais quasiment naturel, c'était pas comme une adhésion en me disant, « demain, je prends la carte d'Amnesty International et je vais militer ». C'est venu, c'est comme ça, j'ai même pas souvenir du jour où ça a basculé.

Claire : et tu parlais de l'intérêt pour la vie de la cité, c'est quoi qui t'intéressait ?

Claude : ce qui m'intéresse c'est comprendre pourquoi et comment la cité se développe, les déséquilibres que j'ai toujours repérés dans le développement de la cité, entre les individus, les développements urbains. Pourquoi tel quartier a ça et pourquoi tel autre ne l'a pas, pourquoi se fait-il que là on a construit et que là on n'a pas construit, pourquoi telle communauté ou telle autre communauté est arrivée ici, pourquoi elle n'est pas arrivée là, comment ça s'est passé ? Essayer de comprendre pourquoi il y a eu Bagatelle, les Izards, pourquoi la place du Capitole à cet endroit là."

Pendant deux ans, Vitécri est mise entre parenthèses. Chacun va faire sa vie, beaucoup travaillent, bricolent, Nadia monte l'association Bourba Qui Vit, Magyd remonte ZEBDA avec Mous et Hakim. Azou gère quelques affaires courantes, règle les factures qui traînent mais ce faisant il permet aussi que quelque chose de Vitécri existe encore ; le local est prêté à une association du quartier. On ne se sépare toutefois pas tout à fait, parce que Vitécri c'est aussi (et peut être d'abord) une histoire d'amour : des amitiés fortes, en deçà des liens de sang, qui se sont construites et mûries lentement.

A partir de 1990, l'histoire de Vitécri est pleinement assumée par les jeunes. Le festival « Ca bouge au nord » est leur aventure, la plus difficile peut être, mais surtout celle qui donne du sens à ce qui s'est passé avant pour chacun et dans le collectif, et de la valeur à leur présence et leurs engagements militants :

Marie Françoise : *"Autant nous étions toujours présents à toutes les initiatives qu'ils prenaient, autant le festival Ca bouge au nord a été leur histoire totale. Chez nous, il y avait alors quelque chose qui ressemble à ce que ressentent des parents fiers des initiatives que prennent leurs enfants, et réciproquement, même si ces choses sont au delà de la verbalisation. Je n'ai pas du tout participé au Festival, ça a été leur histoire. Mais j'y allais comme amie, et aussi parce que je gravitais autour de la mouvance des associations comme Raz le front qui lutte contre les idées fascisantes. Même si je ne les ai pas directement mis en contact, je pense avoir été pour eux un repère par rapport à cette mouvance associative. Je me souviens par exemple de Mohamed, qui était parti en Algérie et qui est revenu, avec qui j'ai passé la soirée à discuter en faisant le grand pont entre Vitécree, cette histoire de l'Algérie qui est la sienne, et le politique."*

Magyd : *« En 87, je n'en pouvais plus, et j'ai arrêté de travailler à Vitécree. Je crois que Sylvie a arrêté en même temps, ou juste avant. De toute manière, je n'aurai jamais laissé Vitos à Sylvie. On n'avait pas réellement fermé l'association parce qu'il restait un peu d'argent et qu'on pensait pouvoir en faire quelque chose un jour ou l'autre. Mais on a cessé de faire des choses ensemble. Et lorsqu'on a commencé à tourner avec ZEBDA, nous avons participé à des festivals comme celui de Bondy où l'on voyait des choses qui bougeaient dans les cités. Ça nous a donné envie de faire un festival aux quartiers nord. Déjà, longtemps avant, on avait essayé de participer à Racines, mais on s'était retrouvés avec un écran géant dans le quartier à retransmettre en direct les concerts qui se déroulaient au Mirail. C'était minable.*

Mais avant le festival, on avait repris des activités d'animation. Il y avait alors Lili, la copine de Salah qui était sans travail, et qui avait proposé de monter des activités pour les enfants du quartier. Bénévolement, elle a monté un centre de loisirs pour Vitécree, on lui avait laissé le local et elle se débrouillait. Lili a remis de la vie dans Vitécree, elle a provoqué des retrouvailles, la reconstitution d'un petit groupe ; elle a aussi stabilisé l'association : aux yeux des institutions, il y a quelque chose qui vit. On se retrouve donc autour du projet de Lili, et ça nous permet de remettre sur le tapis la question de l'action « politique ». C'est l'éternelle question de la confrontation entre deux groupes : ceux qui travaillent au quotidien, ingrat, et ceux qui pensent l'action « politique » intemporelle et sans espace. Mais comment traduire l'animation en combat politique et réciproquement ? »

Salah : « Magyd avait arrêté de travailler à Vitécri en 87 et on s'était posé la question de la dissolution de l'association. Il y avait un peu d'argent sur le compte pour un projet de film à Carrière, alors on avait décidé de laisser courir. On avait prêté le local à une association de soutien scolaire du quartier, et Azou, le frère de Monir, gérait trois affaires courantes, un peu de courrier, etc.

En 90, ça faisait 4 ans que je travaillais, et je voyais Magyd de temps en temps. A ce moment, j'ai arrêté de travailler et Magyd m'a parlé du festival "Il y a de la banlieue dans l'air" de Bondy, et de Vitécri qui dormait depuis 88. Donc, en 91, on a décidé d'utiliser le fric qui restait et on a fait un concert aux Izards. L'idée était de faire une fête et de faire redémarrer l'association. Avant, le truc fédérateur, c'était la vidéo. Entre temps, il y a eu ZEBDA, et le truc fédérateur devenait la musique. Donc, on a fait une première édition de "Ca bouge au nord" en 91, aux Izards. Il y avait 2 ou 3 association de jeunes des Izards qui s'étaient organisées en dehors de Vitécri : Stop galère, Elsa Payala... et on a essayé de faire avec eux, avec plus ou moins de bonheur même s'ils ont donné un coup de main.

A partir de ce premier festival, Vitécri a fonctionné. J'étais au chômage, et j'ai bossé pendant 6-8 mois avec Magyd, un peu Monir et Dada pour mettre en place des projets et des activités aux Izards. Il y avait la dynamique avec tout le monde autour du festival, et Magyd sur le quotidien. On a réactivé le réseau avec Caravane ou Génération Banlieue, remis en place un accueil d'enfants et un centre de loisirs, on a embauché une animatrice pour créer un centre de loisirs. Parce que moi, je ne suis pas animateur, je n'ai jamais été animateur. Quand j'ai été salarié de Vitécri, on est partis du principe que c'était pour gérer l'association et pas pour faire de l'animation. Parce qu'on avait l'expérience de Magyd et Sylvie qui étaient animateurs et qui géraient Vitécri en même temps, et on n'en avait pas un bon souvenir. Et puis, je ne savais pas animer un groupe, être avec un groupe d'enfants ou de jeunes. Je savais que je ne voulais pas faire de l'animation, parce que j'avais déjà essayé. A une époque, j'avais travaillé pendant un an pour Vitécri sur des interventions en milieu scolaire, et je n'en ai pas gardé un bon souvenir. Donc, je ne voulais pas faire des activités de loisirs avec des enfants ou des jeunes, et on était d'accord là dessus...Gérer, je ne savais pas vraiment le faire, en fait je ne savais pas faire grand chose, mais la question ne s'est pas posée. J'ai quand même fait un stage de comptabilité, et puis je me suis débrouillé. Je rencontrais les financeurs, et ça ne me posait pas de problèmes de demander aux gens comment il fallait faire les dossiers.

On a donc embauché des animateurs. Moi, le festival me prenait au moins 5 mois de l'année où j'étais totalement absorbé par la préparation du festival. Et on en était arrivé à s'organiser par secteurs : le secteurs jeunes avec une responsable, Liliane Garcès, et je n'étais référent pour l'animation que du point de vue financier. Moi, c'était la partie festival et la gestion de l'association. La programmation et l'activité des artistes se discutaient tous ensemble. A une époque, vers 93, on était 11 salariés de Vitécricri, mais pas tous à temps plein. C'était une deuxième vie de Vitécricri, on avait coupé le cordon avec Carrière, et on prenait tout en charge avec Magyd, Dada, Moustapha mon frère, les frangins à Magyd, Nadia ma soeur qui était déjà éducatrice au club de prévention, puis Claude, Rémi et Laurence de ZEBDA. Mais tout le monde participait un peu à toutes les décisions, avec un peu moins de poids pour les jeunes animateurs que l'on formait. Il y avait aussi un comptable qu'on a rencontré par hasard et qui nous a tout remis à jour, et puis Fabien, un mec de la FOL qui travaillait plus sur le festival et dont on avait obtenu de la FOL quasiment son détachement, Jean Pierre RichÈ du Club de prévention qui intervenait en réunions. »

Claude : *" Les choses sont venues progressivement, c'était pas des gens parachutés qui avaient décidé de faire quelque chose dans tel quartier. Je crois aussi que l'une des forces de ce groupe, encore aujourd'hui, c'est l'ambition ; l'ambition collective. On a toujours eu envie de faire ensemble, et la réussite (ou au moins l'expérience) sans les autres ne nous a jamais intéressée. Ceci étant, nous avons tous, individuellement, nos ambitions (politiques, artistiques, sociales...). Et cette somme d'ambitions constitue depuis toujours un réel moteur. Peut être n'en sommes nous pas conscients, peut être aussi qu'à une époque, le cadre associatif nous "interdisait" de l'avouer. Mais pourquoi le cacher ? Sans notre ambition, sans nos ambitions, nous n'y serions jamais arrivés. Et nous n'aurions jamais donné envie à d'autres. Attention ceci dit, nous n'avons pas été porteurs d'ambitions aveugles et compromettantes, nous n'avons jamais été prêts à tout accepter. C'est aussi une explication à notre longévité.*

Claire : *Quels étaient vos arguments à ce moment là pour dire : on a le droit de faire ça et ça va marcher ?*

Claude : *un premier argument, c'était le "curriculum vitae" de l'association. Vitécricri n'était pas inconnue des financeurs, ni sur le terrain, parce qu'il y avait eu des sorties, parce qu'il y*

avait eu le soutien scolaire, parce qu'il y avait eu les filles, parce qu'il y avait eu la mode, parce qu'il y avait déjà derrière 6, 7 ans d'action et rien n'avait foiré aux yeux des gens. Toutes les actions s'étaient bien déroulées comme le boulot que font d'autres associations dans d'autres quartiers. Et puis, on n'a pas attendu les autorisations et les feux verts. On a fait, point. Ca passait ou ça cassait, et c'est passé... en faisant c'est vrai, parfois, de la casse.

Claire : on aurait pu vous dire, oui mais vous n'êtes pas des professionnels, allez chercher un metteur en scène, un éducateur, un animateur socioculturel qui a son DEFA...

Claude : oui ça a toujours été sur ça qu'on nous attendait au tournant et j'ai bien conscience qu'à certains moments on nous a fait des chèques en blanc. Je sais aussi que certains attendaient qu'on prouve qu'on allait se planter, qu'on allait se casser la gueule mais en même temps, les gens qui nous ont donné le feu vert ou qui nous ont laissé faire, ils n'avaient pas le choix. Ils n'avaient pas le choix parce que c'était trop beau qu'une association avec pratiquement pas de moyens se lance dans de tels projets. Donc chaque opération a rassuré les financeurs, les partenaires, et à chaque fois on allait un petit peu loin sans vraiment le dire aux gens. C'est-à-dire qu'on a jamais imaginé, en faisant par exemple l'édition Noir Désir, qu'on allait se retrouver avec plus de 10000 personnes en une semaine à Sesquières. Sincèrement, on n'imaginait pas. On a été un peu naïf sur ce coup là.

Les partenaires n'avaient pas l'impression de s'adresser à des pros mais ce qu'ils savaient, c'est qu'on était réellement présents sur le terrain, et que l'association était aussi bien intégrée dans le quartier que dans le milieu associatif du nord.

On a toujours eu du culot par rapport à ça et ensuite ce culot nous a amené à réussir certaines choses et, après on se disait, « ouf, c'est passé » et de retenter autre chose. Ceci dit, on a toujours prouvé pas mal de compétences ; compétences qui sont reconnues encore aujourd'hui.

Et puis il y a eu les rencontres, les opportunités qui ont aidé.

En 91, la mairie ne voulait plus prêter le terrain de foot pour le festival, il fallait qu'on aille à Sesquières. Hop, la « caravane des banlieues » fait le tour de la France, connexion avec Zebda, ils nous disent « on va s'arrêter à Toulouse le jour où il y aura votre festival. Allons à Sesquières, justement, ne vous inquiétez pas on a la grande scène ». L'année suivante, la mairie nous oblige à repartir à Sesquières et on se dit, « Sesquières c'est pas mal parce qu'on est pas loin du quartier et à Sesquières, on a de grandes facilités de parking, de bruit et puis

si on l'a fait une fois avec Caravane, on peut le refaire seuls, il suffit de louer le matériel". Donc, on le refait. On se met à réfléchir sur la programmation, et il se trouve que Bertrand CANTAT, le chanteur de Noir Désir, rencontre Manu CHAO de la Mano Negra. Manu lui avait parlé de la caravane des banlieues qu'il suivait et lui dit, « tiens à Toulouse aussi il y a une étape qui est sympa, ça s'appelle "ça bouge au nord" » et Bertrand CANTAT dit, « ça m'intéresse, j'ai envie d'y passer ». Il contacte Magyd, il dit « on vient ». Nous, on pensait qu'il venait bouffer des merguez. Il dit « on joue tel soir ». Magyd leur dit, « vous jouez ? » « Oui, oui, on joue ». « Mais on n'a pas le fric ». « Non mais c'est gratuit ». Merde, on met sur l'affiche Noir Désir. Plein de choses sont faites comme ça, des montées en puissance, petit à petit, puis voilà. On s'est retrouvé avec 6500 personnes le samedi soir pour le concert de Noir Désir. Tout ça, c'est à la fois un alliage de beaucoup de culot, et beaucoup de chance. "Ca bouge au nord", ça aurait pu exploser 50000 fois, il n'a jamais eu un problème, même pas un échange de paire de claques, c'était délirant, un service d'ordre du quartier âgé de 15 à 18 ans, à peine 12 professionnels (des Bafalos) pour le service d'ordre, on a pris des risques énormes et tout est passé. En même temps, sans fausse modestie, c'était pas donné à tout le monde : on s'est bien démerdé mais la chance n'explique pas tout, on a su s'entourer de compétences et utiliser les nôtres raisonnablement."

Zoulie : *" Vitécri, c'est une jeunesse, une période de notre vie et beaucoup d'affect, même si on s'est déchiré la gueule, on était ensemble face à l'extérieur, à l'ennemi, au front national, tous ces gens qui ne voulaient pas qu'on réussisse. Tous ces gens qui ne voulaient pas nous donner des subventions. On était dans une époque anti-mairie, anti-Baudis, c'était infernal. De Veyrinas, elle nous a toujours pris pour des rouges, des communistes, même au départ quand elle essayait de voir qui on était, elle faisait une première approche très gentille mais dans le fond on savait qui elle était.*

Pour nous, l'impératif c'était de montrer qu'on pouvait faire quelque chose de bien. Qu'on était pas des sous-enfants. On était convaincus qu'on avait des idées, on avait envie de le crier très fort. On avait envie de reconnaissance autant pour les élus que pour les habitants de notre quartier, pour nos propres copains. Vitécri, c'était le moyen de faire des choses qui pouvaient nous valoriser. Faire en sorte qu'on ne soit pas que des petits Arabes qui sont mauvais à l'école..."

Quatre années autour du festival "Ca Bouge au Nord" ; une équipe, menée par Salah et Magyd autour de qui se retrouvent les initiateurs de Vitécri, et une centaine de bénévoles, jeunes et moins jeunes des quartiers nord. Ces années festival mettent en synergie des convictions et des savoir-faire acquis à Vitécri avec une dynamique associative sur les quartiers. En 90, Nadia et Dada sont éducateurs dans les quartiers nord. Dada met en place, avec les adolescents qu'il suit toute l'année notamment au travers du club de boxe qu'il anime, le service d'ordre du festival. Nadia fait le lien entre le club de prévention, Vitécri, Bourba Qui Vit et les acteurs sociaux du quartier : elle organise l'équipe de bénévoles du festival : Jean Pierre Riché, président du club de prévention et médecin est le toubib du festival ; il faut une équipe de cuisine pour nourrir pendant plusieurs jours tous les bénévoles et les artistes ce qui représente plusieurs centaines de repas par jour ; il faut des bras pour monter les scènes, les tentes, les chapiteaux, les barrières ; des animateurs pour s'occuper des enfants ; des serveurs et serveuses aux buvettes, surveiller les parkings, les entrées, accueillir les artistes, les institutionnels ; Tayeb est chef des merguez ; Zoulie filme...

Dans les back stages du festival, on est en pleine effervescence. C'est à l'image d'une histoire pleinement assumée par ceux de Vitécri : le festival est un lieu du politique. C'est l'occasion d'exprimer publiquement la volonté d'un groupe d'agir sur la cité, de changer, le temps d'une fête, le cours des destins individuels et collectifs. Autrement dit, le festival est un outil de médiation : à la fois un lieu où des gens qu'apparemment tout sépare, vont se rencontrer ; à la fois un moment de mise à distance des civilités institutionnelles. C'est aussi l'occasion, pour les gens de Vitécri, de sortir du tout petit monde de l'action sociale : le festival "Ca Bouge au Nord" n'est pas financé par la mairie de Toulouse, ni dans le cadre des procédures de développement social ; de fait, il ne se doit pas redevable d'une politique locale qui favorise plutôt l'expression des cultures minoritaires via le festival Racines dans le quartier du Mirail. L'un des éléments de la médiation possible, c'est à dire la possibilité de changer le cours des choses pour les gens qui y participent, c'est le bénévolat. Sur le festival, personne n'est payé : la reconnaissance se joue ailleurs que dans le rapport salarié.

Moustapha : " *C'est grâce à ce statut de bénévole que le festival peut devenir ton histoire. Et puis, ça pose autrement le rapport à la réussite : est ce que la réussite c'est gagner de l'argent, ou être reconnu pour ce qu'on fait ? Porter des barrières, c'est faire partie d'une équipe ou tout le monde porte des barrières à un moment vu que personne n'est payé, et où le jeune est dans une position de privilégié par rapport au spectateur. Participer au festival,*

c'est un symbole de réussite, tu es reconnu et respecté pour ce que tu fais. Avec un rôle pendant le festival, tu étais vu différemment.

De toute façon, il n'y a pas 36 manières de devenir riche si tu n'as pas envie, ou pas le courage d'être voleur. Bertrand Cantat de Noir Désir ou Manu Chao de la Mano Negra, ils ont réussi, y compris avec l'argent, mais sur le festival "Ca bouge au nord" ils étaient respectés parce qu'ils portaient les barrières. C'est ça qui devient une référence pour les gens qui ont participé au festival."

Si l'on prend au sérieux les trajectoires notabiliaires des gens de Vitécri comme des parcours de réussite, on doit analyser les conditions de leur émergence sur la scène publique. On sait que le monde de l'animation socioculturelle a été le lieu central et stratégique, de même que la scène principale d'apparition publique de la rencontre entre des gens issus des *classes moyennes* et d'autres des *classes populaires* parce que dans ces mondes, davantage qu'ailleurs, on passe à l'acte dans la réalisation du face à face et la co-présence entre les dits *défavorisés* et l'institution, lorsque le combat des uns consistait à favoriser pour les autres un accès à la dignité, et la pérennité de ce type de militantisme participe de la capacité de ces acteurs sociaux à transporter de la valeur.

La très grande majorité des associations d'animation auprès des enfants et des jeunes, et des actions menées par ces associations font le plus souvent référence aux idéaux à partir desquels militants et professionnels se mobilisent : un idéal de disciplinarité à l'aspect correctif et normatif, et un idéal d'affranchissement à l'aspect émancipateur. On sait (et bien des travaux en déclinent les effets) que ces idéaux ont travaillé les mondes professionnels de l'éducation ou de l'action sanitaire et sociale et l'animation socioculturelle, autant que les oeuvres de charité et les syndicats, où ils sont exprimés selon deux formes relationnelles :

Celle de la relation pédagogique, selon une logique éducative, souvent inégalitaire. C'est cette relation qui est au cœur de l'enseignement scolaire, ou de la technicité du travail sanitaire et social. C'est encore sur la base de cette relation pédagogique que se déploient les actions d'alphabétisation, ou celles qui ont amené des anciens cadres coloniaux (militaires ou rapatriés) à investir les mondes associatifs des banlieues et autres cités d'urgence avec la vocation humaniste de "faire avec les fils ce qu'ils avaient raté avec les pères".

Celle de la relation de délégation représentative, selon une logique politique classique. C'est celle qui autorise à "parler au nom de", celle qui prend tout son sens dans les conseils d'administration des associations, celle encore qui est au cœur de la rencontre des gens qu'a priori tout oppose, notamment dans leurs rapports de voisinage.

Par ailleurs, lorsque l'on étudie les fonctions particulières de l'action culturelle, on s'aperçoit qu'à la différence de l'action sanitaire et sociale où les fonctions et les rôles sont nommés et institutionnalisés, les postures professionnelles et militantes sont ici plus ouvertes, c'est à dire laissées à la discrétion des acteurs, et parlées sur le mode du don-de-soi, ou du "vivre ensemble". Ce qui excède le cadre de l'action sociale, c'est que ce type d'engagement de sa personne confère de la légitimité à agir, là où d'autres domaines nécessitent des codes de professionnalité, des diplômes ou du mandat. Beaucoup de ceux qui sont passés par l'animation culturelle ont accédé à la représentation (par exemple en siégeant dans les conseils d'administrations), à la performance (le festival en est une) et parfois à compétence (en passant à l'acte d'animation).

Prendre au sérieux la réussite de tous ces gens, c'est considérer Vitécricri comme le support d'une expression politique. A Vitécricri, ils n'ont appris ni à faire de l'animation, ni à maîtriser les techniques socio-éducatives ; ils se sont appropriés des convictions et ont appris à les communiquer.

Evelyne : " *Je pense qu'ils s'en sont tous bien sortis, et peut être grâce à Vitécricri. Mais il faut préciser ce que veut dire « bien sortis ». Pour moi, ils s'en sont bien sortis parce qu'ils sont toujours dans une réflexion sur ce qu'ils font, qu'ils ont toujours des positions politiques, que ce sont des citoyens à part entière. Par exemple, l'autre jour à la manif pour les sans-papiers, il y avait Moustapha, et nous avons parlé de leurs projets, de Zebda, je crois que leurs ambitions sont très politiques. Ils auraient pu être engouffrés dans le show-biz et on aurait aussi dit qu'ils s'en sortaient bien car ce seraient des stars ; mais ce qui est plus important, c'est qu'ils soient connus en étant toujours citoyens. Lorsque je vois Monir, il sait que je suis féministe, il va un peu se moquer de moi et en rajouter pour me chahuter -pareil avec Dada-, mais je sais qu'ils me reconnaissent là toujours, et qu'ils ne me méprisent pas. Et je sais qu'ils vont se poser des questions, sur leur vie de famille, leurs rapports avec leur femme, leurs enfants. Je ne sais pas précisément la vie qu'ils mènent, mais je sais qu'ils ne se contentent pas d'une petite vie rangée sans se questionner. Ils sont marqués positivement par*

cette histoire. Pareil pour Myriam, Sylvie, et certainement aussi Nadia et Zina que je n'ai pas vues depuis longtemps. Je suis persuadée que cette histoire fait trace dans leur vie ; et dans la mienne aussi. Dans ma vie professionnelle et dans ma vie politique, c'est toujours une référence. Pour moi, c'est aussi un privilège : même si je suis issue d'un milieu modeste, je n'ai jamais vécu dans un quartier comme les Izards, je n'y ai jamais travaillé, et donc, ni dans ma vie, ni dans mon travail je n'aurai pu rencontrer ces jeunes. Et là, je les ai rencontrés à la fois de façon personnelle, et à la fois de façon collective et c'est un privilège dans ma vie. De la même façon que je crois que la vidéo était un privilège pour eux."

Vie urbaine :

La question de l'identité est très présente dans les propos des gens de Vitécri. Français, ils le sont bien sûr : carte d'identité, mariages et amitiés mixtes, service militaire en France. Avec en prime le mythe de la double origine qui conférerait une sorte de plus value culturelle.

Il semble pourtant que, pour comprendre l'étrangéité, les modalités selon lesquelles on est « autre », c'est plutôt la citadinité qu'il nous faudrait penser : "une façon de s'y prendre avec les chauffeurs de taxi, les robinets, les garçons de café, les regards des filles et le temps qui passe" (Régis DEBRAY, *La puissance et les rêves*). Les dire, les actes, les modes de vie et les valeurs des gens de Vitécri sont bien plus proches d'une culture urbaine que d'une identité ethnique participant de l'héritage maghrébin. Il ne s'agit pas de nier les origines, ni même de les reléguer au rang de l'histoire, du passé. Cette question de l'héritage s'inscrit dans le présent (la lutte contre le racisme, la discrimination liée à la couleur de la peau) et aussi dans l'avenir (le choix du prénom des enfants, leur apprendre ou pas la langue des grands parents) mais ce serait une erreur que de confondre l'identité et la culture. Comme chacun d'entre nous, leur identité est faite de métissage d'origines (à Vitécri, certains sont des enfants d'immigrés d'autres pas, certains sont des fils d'ouvriers et pas d'autres...) mais eux mêmes indexent les différences sur la base du quartier, d'une manière de vivre la ville et de vivre en ville : on s'étonne de l'arrivée de Claude ou Rémi dans le groupe non pas parce qu'ils sont « blancs-blancs » mais parce qu'ils n'ont pas grandi aux Izards, et même pas dans un quartier d'habitat social ; on voit venir Maïté dans la cité comme une martienne, pas parce qu'elle est éducatrice, mais parce qu'elle a un look baba-cool à une époque où on ne jure que par le funky. Elle les emmène dans le Gers, chez sa mère et c'est un autre monde. Dans « Prends tes cliques et t'es classe », leur second film en 84, l'anti héros, celui qui, arrivant dans la cité, ne comprend rien à ce qui lui arrive et qui doit tout apprendre de la vraie vie, c'est un jeune maghrébin, qui arrive du Gers, un paysan. On soupçonne que ce « paysan » là n'a jamais manié la fourche, il est fils d'immigré, mais c'est un campagnard : il ne sait pas parler, s'habiller, danser, voler, même pas écouter la musique qu'il faut. Voilà l'*étranger*.

Ce thème, que nous avons peu traité au cours des entretiens, semble pourtant essentiel pour mieux comprendre que bien souvent le mot « ethnicité » n'a que peu à voir avec l'identité.

Maïté : *"C'était au centre de ma vie jusqu'en 85, je les voyais souvent, c'était très riche. Même à une époque, on s'écrivait avec Magyd, pour te dire. Mes relations avec eux n'étaient pas familiales, plutôt amicales. J'avais aussi le désir qu'ils adhèrent à des convictions que j'avais, par exemple sur l'oppression. J'étais aussi très sensible à cette double culture, peut être parce que avec mon histoire de fille de paysan, j'avais aussi ce sentiment de double culture, de confrontation à la modernité. Sur le culturel aussi : j'aurai beaucoup aimé faire de l'audio visuel. Je m'y suis mise tard, et je reste convaincue que pratiquer un art reste un privilège de classe."*

Rachid : *« J'ai passé une partie de mon enfance dans la ferme du grand père maternel qui était venu d'Algérie avec sa famille, avant que mes parents ne viennent s'installer à Toulouse, parce que mon père y avait du travail. Quand il est venu d'Algérie, il a été mineur à Argelès, puis à Barre de Neste. Il s'est installé avec sa famille à la cité Raphaël (cité d'urgence de l'abbé Pierre) parce qu'il y connaissait quelqu'un. Donc, je venais de la campagne, les cités, ça n'était pas mon monde.*

Chez moi, il n'y a pas de tradition parentale maghrébine. Par rapport aux autres du quartier, j'arrivais de la campagne, de la ferme, j'étais un paysan. Mes parents, ils étaient considérés comme des européens : mon père savait lire et écrire le français, ma mère a même été à l'école de bonnes soeurs. En fait, ce sont les fils de pieds noirs qui étaient à la cité Raphaël qui m'ont appris l'histoire d'Algérie. Quand j'allais chez eux, les parents me parlaient de l'Algérie. »

Nadia : *" Michel avait filmé le mariage de mon frère, il interviewe mon père et lui pose la question, "est-ce que pour vous, vos fils sont des français, des toulousains, des gascons ou des kabyles ?" Je crois qu'il n'y a que mon père qui pouvait donner une réponse aussi claire : "mes enfants sont de Toulouse, ils sont nés en France, nous on est Kabyles, on leur a transmis tout ce qui était de Kabylie. Ils sont allés en Algérie, j'y vais très très souvent et ils ont toujours vécu ici, à Toulouse. Quand ils parlent, ils n'ont pas l'accent de Marseille ou de Paris, ils ont l'accent de Toulouse. Mes enfants sont des toulousains". Mon père à tout compris et je crois qu'il avait compris bien avant nous."*

Moustapha : *« A Vitècri, d'entrée il y avait une démarche intellectuelle sur la question de l'identité et on le voit dans l'évolution des films. « Autant en emporte la gloire », c'est un*

premier jet défoulatoire du rêve américain radical, les prémices de « Prends tes cliques », en 83, c'est déjà la description du minet funky du quartier par rapport au paysan qui vient du Gers parce qu'on avait castré le maïs dans le Gers avec Maïté. A l'époque, c'est notre vision de ce qui est différent. Et là, la différence n'est pas entre l'arabe et le français, mais entre le citadin et le paysan : le quartier, c'est le monde ouvrier, qu'on soit arabe ou français, dans une vie purement urbaine. Il y a tellement de différence entre l'immigration qui s'est faite vers la ville ou la campagne, entre un immigré de Fumel et un autre des Izards.»

Tayeb : " *Mous et moi, quand on présentait les films de Vitécri, on apprenait déjà à être civilisé, se tenir, se forcer à mieux parler. Tant que j'habitais aux Izards, entre jeunes, on était peu confronté à la discussion et je parlais vraiment comme un cochon, un petit merdeux de banlieue style "con de ta mère, machin". Nos discussions, c'était un mélange de français, de gitan et d'arabe. Alors que pendant ces débats, on se forçait à utiliser les verbes qu'il fallait aux temps qu'il fallait. J'aurai pu faire ça tous les jours. Au fur et à mesure des interventions, j'avais des choses à dire, il fallait que j'explique aux gens ce qui se passait, c'est à dire rétablir certaines vérités. Je me suis senti utile.»*

Moustapha : « *Dans un quartier, l'arabe a un peu plus de difficultés que les autres pour s'en sortir, mais le problème n'est pas celui de l'intégration. Je comprend que les jeunes volent un poste de radio. L'aspect culturel de notre action, c'est d'essayer de faire ne sorte que des gens qui ne sont pas de nos milieux et qui ont envie de faire quelque chose de positif, puissent comprendre ce qui se passe sur les quartiers. En sens inverse de ce qu'on fait d'habitude : amener des gens d'ailleurs vers les quartiers pour que les gens se rendent compte du quotidien des lois Pasqua. On rencontre plein de militants de gauche, des gens qui militent contre le racisme, qui sont maladroits par rapport aux quartiers, qui sont sur un discours très éloigné du terrain. On ne peut pas parler des quartiers en disant c'est tout pourri, ou c'est tout bon ; alors on va essayer d'être un relais par rapport à ces discours. Quand tu vois tous les colloques sur les banlieues, c'est affreux, c'est trop à côté de la plaque. Les seuls référents qu'ont ces gens qui bavardent dans les colloques, c'est les chercheurs au CNRS d'origine arabe ; c'est pas les pires, mais quand même, ce qu'ils disent manque vraiment de terrain. »*

Nadia : « *Myriam, Zina, moi, aucune n'est mariée, à part Zina dernièrement pour d'autres raisons... on a tout poussé en bloc au niveau traditionnel, de notre culture d'origine. Aucune*

de nous n'est mariée, on vit toutes en concubinage, on essaie d'allier. Je fais la fête traditionnelle qui vous fait plaisir, par contre je ne me marie pas, et je fais le métier que j'ai choisi. Mes parents, éducateur, ils ne savent pas ce que c'est. »

Tayeb : *« Aujourd'hui Magyd, Dada, Monir, Salah, ce sont des pères modèles. J'aurai pas cru que ces mecs là s'occupent de leurs gosses comme ils le font. Quand tu vois le premier film, c'est bagarre, le mec déguisé en fille, ça dénote bien le machisme violent. Une réalité : les filles avec les mecs, dans ces quartiers là, c'est chaud. Dans mon quartier, tu n'avais pas intérêt à faire la bise à la soeur de ton copain. S'il y avait son père pas loin, tu étais mort, et elle, elle était enterrée. C'est aussi dans ce climat qu'on devient macho.*

Magyd : *« il y a les Beurs et les Arabes. Transcultures débarque avec une apologie orientale élaborée, mais les Beurs, ceux qui étaient nés en France, avaient notre état d'esprit rock n' roll : des bandits, des baffes qui claquent de partout, des braquages, "Salah, Malik, Beurs", des filles, de la mode, Zebda. »*

Paroles d'artistes :

Moustapha : " *Vitécri, ça a toujours été conflictuel avec l'institution. Les politiques de la ville par exemple, on n'a pas mis longtemps à comprendre que ça allait faire disparaître le contact direct avec les élus, que ça allait imposer un tas d'intermédiaires qui font que tu perds ton autonomie. Peut être tu t'en fous et tu considères que peu importe les intermédiaires du moment que tu ramasses l'argent pour poursuivre tes objectifs, mais pour nous ça n'était pas ça. D'autant plus qu'avec le festival on avait un vrai outil en toute autonomie. Ne serait-ce que l'autonomie économique puisqu'il y avait par exemple des gens comme Noir Désir qui venaient jouer gratuitement, on savait bien qu'en faisant 5 jours de festival gratuit, et juste une soirée à 60F. pour Noir Désir, on couvrait financièrement le festival. Là, les institutionnels sont tout de suite plus gentils, et c'est beaucoup grâce à Zebda. Zebda, c'est l'expression de Vitécri lorsqu'il faut prendre position politiquement en toute autonomie.*"

Comme beaucoup d'oeuvres littéraires, les paroles des chansons de Zebda (voir annexes) se présentent sous 3 formes :

- la mise en récit de leur représentation des choses,
- la fiction, position mythique qui donne du sens aux choses,
- le message, discours idéologique.

C'est à travers ces trois formes d'expression littéraire représentées dans les textes de Magyd que l'on comprend la position de Zebda dans l'imaginaire des gens de Vitécri comme de ceux qui se reconnaissent dans leurs chansons, mais aussi la manière dont Zebda est un outil de revendication privilégié à l'usage de tous ceux qui veulent bien s'en saisir. Pour le livre que nous avons en projet, les textes doivent être relus, non pas sous leur forme littéraire ou lexicale, mais dans ce qu'ils livrent des réalités et des imaginaires des parcours singuliers des gens de Vitécri, mais aussi des destins collectifs. Cependant, cette réflexion doit être menée avec les gens de Vitécri et en particulier Magyd qui en est l'auteur, et sera donc réalisé ultérieurement.

J'ai demandé à Magyd quelles chansons il choisirait pour illustrer le travail que nous menons, il a choisi sans hésiter « Ma rue », « Mon père m'a dit », « Le bruit et l'odeur » et « Le miroir ».

« **Ma rue** », c'est l'histoire de centaines d'enfants nés dans les cités d'urgence, grandis dans le mélange des genres :

texte chanson « ma rue »

Magyd : *« Je suis né à Toulouse, au camp de Ginestou, tout près d'ici. C'est un camp de gitans fait de petites constructions en bois que les gens se fabriquaient. Puis, l'Abbé Pierre a construit une cité d'urgence un peu plus loin. Des petites maisons qui n'existent plus. Ca avait été construit rapidement mais c'était des petites maisons avec un petit jardin, sans étage,*

alignées par groupes de 4 ou 5. Un jardin devant, un autre derrière. C'est là qu'on est arrivé. J'avais 3 ans. Comme beaucoup de ceux qui étaient à Ginestou. Ca s'appelait la cité Nazareth, qu'on appelait cité d'urgence. C'est rapidement devenu une sorte de ghetto complètement fermé à l'extérieur. C'est là que j'ai grandi jusqu'à l'âge de 18 ans.

Ma vie à moi, c'est là. Tout le reste, c'est une vie d'adulte, c'est pour moi beaucoup moins intéressant. Mais les années bonheur, les années jeunesse, couleur, c'était dans cette cité.

Il y avait, juste là, la Cité Blanche et puis 2 ou 3 bâtiments. Et toute une série de terrains vagues. Les bâtiments, c'était pour nous l'endroit des français, des pieds noirs. Les arabes, les gitans, les portugais, les espagnols à la cité d'urgence, au Nazareth. Oui, ça grouillait, dans tous les sens.

(...)Je voudrais aussi insister sur l'idée du bonheur dans les quartiers, qui est difficile à exprimer. Moi, j'ai passé tout mon temps à dire que quand on est jeune, on est dans la galère. C'est vrai, mais il y a quelque chose qui ne s'exprime pas : c'est le bonheur. C'est une idée qui n'est même pas montrable, pas médiatisable. On n'a pas encore trouvé le regard du bonheur des défavorisés de la banlieue. On parle des jeunes, de la drogue, des bâtiments, les murs, les frustrations culturelles, etc. C'est pourtant à partir de ce bonheur qu'ils se retrouvent, qu'il y a des ponts possibles. Tout le problème, ce sont les ponts. Il ne suffit pas d'être ensemble, il faut le rester. »

Rachid : *« La cité Raphaël, c'est du provisoire qui a duré, à la limite du bidonville. Pour moi, je passais de la ferme à la rue. C'était vivant, il y avait des gamins qui jouaient partout. En même temps, c'était dur dans ce quartier. Il y avait tout le temps des bagarres. Moi, j'avais la chance de courir vite, mais je trouvais ça dur ; plutôt nul en fait. Du coup, j'avais mes trucs à moi : jouer au foot, écouter de la musique... »*

Il ne s'agit certainement pas d'une analyse sur les conditions de vie rue Raphaël dans les années 60-70, en même temps, « ma rue » rappelle étrangement tous les récits que l'on connaît sur l'enfance dans les bidonvilles : les biographies du père Loew ou de Séverin Montarello à Marseille, les récits des anciens habitants du « village nègre » à Lyon. Christian Bachmann précise : « Il est deux manières de méconnaître les démunis, soit par excès d'admiration, soit par débordement de pitié. Dans le premier cas on magnifie et mythifie l'univers du pauvre, en s'indignant de la cruauté des riches et de l'indifférence des puissants.(...) La seconde posture

consiste à observer d'un oeil navré les malheurs des toutes petites gens, érigeant en manque toutes leurs différences. »

Est ce à dire que la mémoire méconnaît les réalités de l'enfance ? Ou peut être que « Ma rue » dit aussi « la pudeur de la terre » qui tient tant de la retenue que de l'image que l'on veut donner de soi. Comme lorsque les pauvres se laissent photographier, le texte oscille entre une image que l'on voudrait magnifier pour laisser sa dignité à la postérité, et une autre qui se voudrait informative, trop réaliste pour être croyable. Au bout du compte, les deux sont vraies.

« **Mon père m'a dit** »

texte chanson

Salah : « *si, l'année dernière, j'ai arrêté de travailler à Vitécri et que l'on a été un bon nombre à arrêter, c'est parce qu'il y avait une impasse : les jeunes auxquels on s'adressait et qui participaient depuis 4 ou 5 ans à ce que l'on faisait, ils ont maintenant 20 ans et ce sont tous des bandits.* »

Moustapha : *« Pour ceux qui volent, la raison on la connaît : tu te retrouves avec un truc volé dans la main parce que tu as besoin de vivre, tu as envie de rêver un peu, et tu n'as pas d'argent. Et quand tu n'as rien, il vaut mieux assouvir un peu tes envies que te tourner vers la haine. Vitécrici a exactement servi à ça. Au début, j'avais 15 ans, je ne savais pas vraiment pourquoi j'étais là, je faisais parti de l'association et je profitais de l'association pour faire des films, etc. C'est à dire assouvir des rêves ; Vitécrici c'était un rêve comme un autre, comme une paire de pompes ou un beau blouson. Là c'était se voir à la télé, jouer les stars. Ça permet de se détendre, de calmer des haines qu'on porte en soi. Si on assouvit pas un peu ces envies, on tombe dans une exclusion cérébrale presque irréversible, le dégoût de tout ce qui se passe, la haine de tous ceux qui ne sont pas de ton quartier ; ta seule identité devient celle du quartier, et rien d'autre. Et quand tu en es là, dès que tu sors du quartier tu es en situation de défense. C'est le pire qui puisse arriver, et le pire arrive souvent. Donc, même si je suis déjà prédisposé à m'en sortir, Vitécrici est un tremplin, un endroit où je calme ma parano, où j'ai du recul par rapport à ma situation d'exclu, de sortir de ce mode de pensée où le seul rapport possible est la violence. »*

Magyd : *« Il y a Rachid. Ce qui nous unit entre Rachid, Salah, Monir, moi, et un gars qui est resté très peu : Hamid Benmabrouck, c'est l'intellect. Ceux qui échappent à un parcours dur, et qui se retrouvent dans des activités culturelles autour de Maïté.*

Le groupe Vitécrici, c'est en fait un groupe d'intellos, sauf Dada. Monir, même s'il n'a pas un parcours scolaire aussi prolongé que le notre, développe quand même un fonctionnement d'intellectuel : il sait où mettre ses billes, il sait ce que veulent dire les choses... Et Dada, c'est le personnage atypique complet : il a tout de l'anti-intello. Et il est tellement anti-intello qu'il en développe presque une théorie, ce qui est déjà un luxe.

Rachid est atypique : il a besoin de nous parce qu'on est des voyous -moi un peu moins que Dada et Monir- et on a besoin de lui parce qu'il nous donne la caution du mec raffiné, tout sauf la brute. Il représente l'image classieuse, et nous fait fantasmer. Mais on le fait fantasmer aussi parce qu'on est des voyous. Salah me fait fantasmer, moi je le fais fantasmer. Dada me fait fantasmer parce qu'il a des idées de dingue : pour un plan il est prêt à sauter du 6^{ème} étage sans parachute, à voler vraiment des voitures... Et moi je le fais fantasmer parce que j'écris.

Les autres seront en périphérie. »

« Le bruit et l'odeur »

Magyd dit qu'il écrit des chansons qui prennent des formes politiques, et pas le contraire, sauf peut être pour « Le bruit et l'odeur ». Magyd dit que c'est un beau texte politique, à lire, mais pas une belle chanson.

texte chanson

Sur l'album, la fin du morceau est suivie d'un extrait de discours de Jacques Chirac :

« Comment voulez-vous qu'un travailleur français qui travaille avec sa femme et qui ensemble gagnent environ 15000 francs, et qui voit sur le pallier à côté de son HLM, entassés, une famille avec un père de famille, 3 ou 4 épouses et une vingtaine de gosses et qui gagnent 50000 francs de prestations sociales sans naturellement travailler ; si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur, hé bien le travailleur français sur le pallier il devient fou, et ce n'est pas être raciste que de dire cela. Nous n'avons plus les moyens d'honorer le regroupement

familial et il faut enfin ouvrir le grand débat qui s'impose dans notre pays, qui est un vrai débat moral, pour savoir si il est naturel que les étrangers puissent bénéficier, au même titre que les français, d'une solidarité nationale à laquelle ils ne participent pas puisqu'ils ne paient pas d'impôts. »

Salah : *« On faisait des trucs culturels, mais on n'était pas sur le terrain politique, ou militant. On y a été plus tard, avec le festival "Ca Bouge Au Nord". Mais tout cela n'était pas vraiment idéologique. C'était plutôt l'expression des valeurs qu'on souhaitait défendre : au départ, justice, égalité et antiracisme. Ensuite, ça a été une affaire entendue et on ne souhaitait même plus débattre sur la question de l'intégration. Pour nous, l'intégration ne se posait plus : on était là, c'est tout. Donc après, avec le festival, on a laissé tomber le côté communautaire et on s'est davantage intéressé aux principes de la République. On disait "Nous, la République, ça nous va. Donc, à la République de respecter ses engagements." Cette idée de l'égalité citoyenne qui nie la communauté nous intéresse, et on voulait, avec le festival, rappeler aux politiques ces principes là. Magyd écrivait des textes, Claude aussi (et il en a fait son métier), et on se retrouvait autour de ces textes. Après, les animateurs ou moi, on mettait en forme le côté technique des projets. Mais on discutait beaucoup entre nous à partir des bases écrites par Magyd. C'est pour cela que je pense que ce n'était pas idéologique. Politiquement, on était loin d'être uniformes : de gauche oui, mais plus ou moins ; on ne vote pas tout le temps pareil. C'est aussi pour cela qu'on ne s'est jamais engagés politiquement au nom de Vitécri. Sauf une fois, où un conseiller général sortant n'avait pas été réinvesti par le PS, et là, on l'avait soutenu quand il s'était présenté de manière dissidente. Parce que sinon, c'était Bapt qui allait être élu et on ne l'aimait pas beaucoup ; on avait les boules parce que le sortant, c'était un petit vieux, humaniste, avait qui ça allait bien.*

Sur le quartier, nos relations avec la mairie se jouaient aux rapports de force parce qu'on ne s'est jamais couché devant la mairie. Au début, dans les années 80, De Veyrinas nous avait un peu pris sous son aile, elle nous amenait partout, dans des colloques, on était l'exemple. Magyd s'est retrouvé avec elle dans des réunions, même une fois en Angleterre devant des ambassadeurs. On était les jeunes de quartier qui avaient réussi. Et au début, on marchait là dedans, on était un peu sous les feux de la rampe ; et puis, ça nous intéressait, on apprenait plein de choses, on rencontrait des gens. Ca a duré de la Marche des Beurs jusqu'en 85-86. Alors De Veyrinas nous aimait bien parce qu'on faisait des projets culturels, c'était sans problèmes. Et puis, elle savait très bien donner une image cool. Mais peu à peu on s'est

rendus compte qu'elle n'aidait que nous sur les quartiers nord, en même temps pas tant que ça ; qu'on lui servait de faire valoir ; et puis on a commencé à ne pas être d'accord avec le fonctionnement du DSQ, notamment l'utilisation d'une partie de l'argent pour faire des travaux que la mairie aurait dû faire sur d'autres budgets. Et puis, il fallait quand même être bien gentils. Alors, à un moment donné, Magyd est intervenu dans une réunion avec De Veyrinas pour demander l'intervention de l'état et du préfet pour contrôler l'argent du DSQ. Il avait écrit une lettre ouverte à toutes les associations du quartier pour les convoquer à une réunion pour protester contre la mairie, et il s'est retrouvé tout seul. Pas une association n'a bougé. Il a alors été convoqué - il n'y a pas d'autre mot - par De Veyrinas dans son bureau de la mairie, et il s'est fait jeter comme un malpropre : "petit con, communiste, gauchiste, pour qui vous vous prenez, etc.". Elle était hors d'elle. Ca, c'est un souvenir cuisant : d'abord personnel pour Magyd ; ensuite, c'était révélateur de ce qui nous différencie de ces gens là. »

Tayeb : *« On n'est pas des militants traditionnels genre parti politique, réunion tous les soirs, ce serait mentir de dire ça. On n'a pas envie d'être enfermé dans des dogmes. L'intérêt d'un collectif comme "ça bouge au nord", c'est qu'on est tous de gauche, mais il y a plein de points de vue que je ne partage pas avec Salah, Magyd, Mous. Autour d'une philosophie commune, c'est dans ces différences qu'on avance ensemble.*

Claire : quelle philosophie ?

Tayeb : l'antiracisme, la nécessité de la culture, la philosophie humaniste partageuse, faire les choses ensemble. On peut faire sa vie tout seul. Mais une action citoyenne, on la fait dans le collectif. Etre citoyen tout seul dans son coin, je n'y crois pas. Tu peux aller voter, avoir ta petite vie, aller au boulot, rentrer chez toi, partir en vacances, on considérera que tu es un citoyen. Mais il y a aussi l'action que tu mènes hors de ton cadre strictement familial. Nous, on a besoin de se retrouver pour faire avancer les projets. Pour moi c'est créer une autre manière de militer, de façon plus conviviale, plus décentralisée, moins dirigée. Militer, c'est se donner la peine d'être aux réunions, se cogner l'affichage, tous les aspects un peu chiantes du militant mais dans la bonne humeur, et le respect de la différence de l'autre.

Claire : c'est quoi être de gauche ?

Tayeb : c'est compliqué. Je suis de gauche mais pas de la même gauche que Salah. Etre de gauche, c'est savoir être collectif, respecter l'autre, partager et écouter. Etre de gauche, c'est être humaniste. Faut voir, il y a peut être des humanistes de droite, moi j'en connais pas mais c'est possible. Etre humaniste, c'est lutter contre un système où tu as la misère d'un côté et la profusion de l'autre. C'est ce fossé, cette ignorance qu'il faut faire disparaître. »

Moustapha : *« Nous, si on existe comme une organisation politique et qu'on doit avoir un élu, c'est pour aller plus loin que le discours qu'on tient habituellement sur les quartiers. On ne peut pas comparer Toulouse et d'autres villes, on ne peut pas comparer un type qui a une famille nombreuse et un autre, il faut regarder le parcours de chaque individu. Les éducateurs qu'il y avait sur les quartiers quand on était petits, c'était l'école des cités d'urgence et des bidonvilles, Mai 68 et l'alphabétisation, prêtres ouvriers et syndicalistes. Dans les années 80, on passe à un autre type d'éducateurs qui sont des vrais techniciens et des professionnels.*

Et aujourd'hui, on doit inventer un nouveau type d'action qui soit sur le militantisme, pas sur la technicité ; l'issue, c'est le politique. C'est ce qu'il faut inventer. Pour nous, la seule solution contre le front national, c'est l'emploi, il n'y a pas à discuter 100 ans. Il faut agir sur l'économie, et pour cela, investir le politique. Le but du collectif, c'est ça. On a envie de solliciter le réseau qu'on a dans toute la France, des gens de gauche, pour diffuser des infos par des affiches par exemple. Faire tout cela dans le respect de chacun, la tolérance, mettre le paquet sur la relation humaine et agir sur la qualité de la vie. Mais on ne peut pas mettre tout le monde dans le même sac comme les beurs par exemple ou les jeunes des quartiers, c'est chaque histoire qui est importante. Et quand tu regardes mes parents avec mon père militant et ma mère qui parle très bien français, ou les parents de Magyd qui n'ont jamais démissionné sur l'école, tu peux pas tout mélanger. Dans le quartier, c'est pareil qu'ailleurs : ça va du mec trop gâté au mec fouetté, tu ne peux pas généraliser. Il faut donc considérer le parcours de chacun, et les replacer les problèmes sociaux sur le terrain politique, global.

Et dans tout cela, l'intégration ne se pose pas. parce que ça va du mec qui parle arabe tout le temps à celui qui ne parle que français, de celui qui ne pourrait jamais se marier avec une française à celui qui pourrait, et qui le fait ; et tous sont intégrés. A SOS racisme, tu te retrouves avec un mec qui est député PS et l'autre qui est Imam à Lyon, c'est quand même pas un problème d'intégration, et c'est pas non plus les seules alternatives. Il y a plein de fils

d'arabes qui ont réussi dans le politique, ou le commerce. Là où c'est moins évident, c'est dans les métiers qui nécessitent des études longues. Ceci étant, le problème de l'emploi concerne tout le monde, c'est un problème français plus qu'autre chose. »

« **Le miroir** » dont Magyd dit que c'est, sans hésiter, la chanson qui parle le mieux de cette histoire de Vitécri :

texte le miroir

Magyd écrit sur Zebda :

ZEBDA : une résidence permanente

C'est peut être aujourd'hui le groupe de rock de référence des années 90.

Sa notoriété a dépassé le cadre de la région, et désormais la jeunesse française le cite comme le groupe portant l'espoir d'un avenir qui réconcilie la ville et sa périphérie.

Au delà du succès médiatique et d'une musique métissée qui intègre les influences d'une société ouverte donc multiculturelle, il porte le message citoyen du "tournons nous vers les autres". Sensible à l'appel altruiste, ils sont des milliers de part et d'autre de l'hexagone qui aspirent à une société qui dialogue et ne tait pas ses malaises, qu'ils soient d'ordre identitaires, culturels ou économiques. En un mot la rencontre. Le groupe, composante incontournable de

l'association Vitécrici, se propose de poser des jalons citoyens et festifs dans L'ARENE DES FAUBOUGS afin d'en faire un lieu de référence unique.

ZEBDA propose d'offrir sa notoriété au service de tous ceux qui oeuvrent pour la réconciliation entre les générations, les cultures d'origines différentes et surtout entre le féru de culture et ceux qui vont t'apprendre à l'appréhender comme un élément incontournable du bien être intérieur.

Grâce à ses connaissances privilégiées et ses amitiés au sein même du milieu artistique, il apportera l'intensité émotionnelle de personnalités avides de rencontrer un public sensible pour partager des moments humains et musicaux uniques en leur genre. Nombreux sont les artistes qui finalement aspirent à la rencontre avec un lieu, un public privilégié. Avec ZEBDA, c'est une confiance que nous proposons. Confiance en l'état d'esprit qui doit respirer autant de joie que de tolérance.

La permanence de ZEBDA dans ce lieu, c'est la garantie du rapport privilégié avec le milieu artistique et le respect de celui-ci. C'est une crédibilité reconnue dans ces actes, et dans son oeuvre, notamment au sein des quartiers nord de la ville.

C'est une manière aussi toute particulière d'accueillir un autre groupe. C'est aussi sa manière de promouvoir la créativité des uns et la volonté de ceux qui la reçoivent comme un enrichissement. Grâce à ZEBDA, on verra apparaître l'importance de la première approche musicale, des outils techniques et artistiques. Le groupe est là pour transmettre le témoin à l'école des musiques vivantes.

ZEBDA : la profession de foi pour un lieu de vie

L'un dans l'autre on a envie de faire de la musique qui donne aux autres l'envie d'être soi et réciproquement, se payer une tranche de poésie mais rester maître de ses maux autant que des mots. Faire de la musique, monter sur scène et y puiser une raison de croire davantage que le partage existe et le sublimer.

Devenir initiateur d'une expression artistique conviviale, façon de lever la chape qui trop souvent étouffe les velléités de reconnaissance de modes de vie et de pratiques considérées comme marginales parce qu'étrangères. Se démarquer d'un simple rôle d'animateur musical. User d'un chemin initiatique vers une citoyenneté du quotidien, voir s'installer une reconnaissance politique envers l'individu qui naît, grandit et vit dans un espace.

Cet espace qu'il va s'efforcer d'enrichir par une démarche d'intérêt général. Cela, quelle que soit sa race, sa religion ou la couleur de sa peau. Nous croyons que la revendication de cet

espace est le premier signe d'appartenance à une société qui saura générer pour le futur un sens à l'existence de tous.

L'intérêt du groupe est là ; et sa composition l'atteste à l'image de ce duel poétique et musical entre un ménestrel maure et jongleur chrétien du XIII^{ème} siècle. On ne peut s'empêcher de penser qu'il y a au fond une mémoire intime et éternelle de l'homme et des mémoires pour les peuples.

Ainsi naît la république et son imperceptible cri :

"Tu seras un homme et tu seras l'égal de tous les autres".

Patrimoine et transmission :

La transmission est dite par les gens de Vitécri en termes d'échec et de culpabilité. De fait, les deux fois où Vitécri a cessé ses activités (en 88 puis en 96) personne n'a pris le relais malgré les récriminations des « usagers » et des membres de l'association qui se plaignent à l'occasion de la disparition des activités et du festival.

Concernant l'association Vitécri, il y a deux questions qui sous tendent cette absence de relève et qui trament les propos de ceux qui ont été les initiateurs de l'action : était-il finalement nécessaire de passer le relais ? Y avait-il dans l'entourage de l'association des gens (jeunes ou pas) susceptible de faire durer cette histoire ?

Mais plus largement, ces questions nous renvoient au monde associatif dans son ensemble, à la manière dont il se construit comme un dispositif. Certains disent que les professionnels et militants de l'action sociale travaillent à leur propre disparition ; c'est peut-être vrai pour ce qui concerne la fonction des dispositifs, ça ne l'est certainement pas pour les acteurs parce qu'ils sont contraints de construire publiquement leur statut pour qu'ils aient du sens et de la valeur. Autrement dit, la pérennité de l'action "citoyenne" serait davantage liée à la manière dont celui qui passe à l'acte construit sa légitimité à partir des valeurs qu'il véhicule qu'à l'efficacité même de l'action. Dans le monde associatif, ce n'est pas tant ce que l'on transmet qui est important, que la capacité à transmettre.

Michel : *« Mon souci c'était de ne pas en faire des travailleurs sociaux. Ou alors il faut que tous les gens des banlieues deviennent travailleurs sociaux... En même temps des sous-travailleurs sociaux, dans le sens où des gens comme moi utilisent des gens comme eux pour se justifier. Donc la précarité du statut pour moi c'était essentiel, Magyd devait continuer la fac, c'est pour ça qu'il ne pouvait pas assumer un temps plein, le but c'est pas de devenir un travailleur social, des éducateurs il y en a assez.*

Marie Jo : *On avait le sentiment que cet argent pouvait profiter à plus de deux, et donc autant que les relais se passent, que les choses se renouvellent...*

Michel : Que l'expérience accumulée puisse bénéficier à d'autres, comme marche pied pour faire autre chose. Magyd a continué à être animateur de Vitécricri mais Sylvie ne l'a plus été ; elle est travailleur social. Ca pour moi c'est un échec...

Marie Jo : Je me rappelle très bien dans les réunions leur souci de ne pas avoir trouvé des relais. Peut-être qu'ils n'en faisaient pas suffisamment pour que des gens se présentent spontanément comme étant la relève. Ils sentaient bien que l'intérêt c'était d'arriver à avoir cette dynamique d'échanges et de trouver des relais au fur et à mesure des années et que c'était difficile à faire. »

Moustapha : *« Ma première expérience de Vitécricri, de 82-83, « Prends tes cliques », à 88. Ceux qui vont investir cette histoire, c'est bizarrement les petits frères de Magyd et Salah. Magyd et Salah considéraient qu'ils devaient nous passer le relais à nous : Tayeb, Hakim, moi ; 5 ans de moins qu'eux. Mais en fait, une génération ne se joue pas sur 5 ans ; et nous, on ne voulait pas prendre le relais, on était bien avec eux, pas encore assez autonomes pour se débrouiller, et puis eux, ils avaient encore la pêche, il n'était pas encore temps de passer le relais. Après « Salah, Malik, Beurs », Sylvie s'en va, on nous demande de prendre le relais et nous, on n'est pas très chauds parce que c'est trop cool quand les autres s'en occupent. Alors Vitécricri reste un peu en sommeil. (...)*

Il ne peut pas y avoir de relais parce qu'on ne peut pas faire le festival sans avoir, par exemple le centre de loisirs. Mais le centre de loisirs implique une organisation d'entreprise avec des salariés, alors que sur le festival on fonctionne en tribu avec le bouche à oreilles et le coeur. Sur le centre de loisirs, on ne peut pas fonctionner avec le coeur et ça foire à cause de ça. On ne peut pas avoir une rigueur d'entreprise parce qu'une grande partie du festival fonctionne avec les gens de Zebda, et on n'est plus des professionnels de l'animation.

On est tous grands. On a déchanté sur la question de la transmission parce que ce que vivent les jeunes aujourd'hui, c'est différent de ce qu'on a vécu et on ne peut pas demander à des jeunes de refaire du Vitécricri. Magyd est chanteur, Claude est attaché de presse, Salah est à la fac pour bosser dans l'aménagement du territoire, Tayeb est aussi à la fac, on n'est plus vraiment sur le quartier. On a une vision plus politique aujourd'hui : on fait une analyse globale des choses, nos questions ne sont pas plus présentes au nord qu'au sud, l'exclusion,

le racisme ne concerne pas que notre quartier. L'exclusion des jeunes, c'est le jeune qui écoute NRJ toute la journée comme les autres et qui se fait jeter de la soirée parrainée par NRJ parce qu'il vient du quartier. Si on peut détendre ce jeune là un moment avec Zebda, c'est déjà beaucoup. On a envie de considérer les parcours, les histoires des gens. Je suis dans un quartier et j'ai des rêves de stars ; un jour, je fais de la musique, je rame mais je rencontre des gens de partout et je côtoie des gens comme des rockeurs ou des punks sur lesquels j'ai toujours craché, ça explose dans ma tête.»

Salah : *« Je pense que le problème qui se pose aux plus jeunes, ce n'est pas seulement celui des situations économiques et sociales déficitaire, c'est surtout le fait que le milieu associatif militant est en déclin. Il n'existe plus que des associations de services, et plus de militants comme nous l'avons été. Nous avons aussi fait du service, mais on a toujours été suffisamment malins pour se surveiller les uns les autres, quitte à tout arrêter quand on sentait qu'on perdait nos convictions militantes. Et s'il n'y a plus d'associations de militants, c'est parce qu'il n'y a plus de démocratie, de libre expression. On ne peut plus être un collectif dans un quartier, et avoir des moyens pour intervenir publiquement en toute liberté. Aujourd'hui, il y a une séparation entre les usagers et les décideurs d'une association ; chez nous, usagers et décideurs étaient les mêmes. Par exemple lorsque nous nous sommes retrouvés dans une situation qui tendait vers ce rapport usagers - décideurs, au moment où on avait des salariés qui bossaient pour les autres, ce qui force un peu à ce rapport, on s'est arrêtés, c'était en 86 ou 87. Magyd et Sylvie qui étaient salariés en avaient assez de bosser et se justifier, et nous, on ne faisait que se reposer sur eux, sans que des projets émanent du collectif. Tout cela ne nous plaisait plus, et on se cassait les uns après les autres. Et lorsqu'on a repris avec le festival quelques années plus tard, il y avait moins cette tendance à l'institutionnalisation. Le festival était un bon garde fou. Et si, l'année dernière, j'ai arrêté de travailler à Vitécri et que l'on a été un bon nombre à arrêter, c'est parce qu'il y avait une impasse : les jeunes auxquels on s'adressait et qui participaient depuis 4 ou 5 ans à ce que l'on faisait, ils ont maintenant 20 ans et ce sont tous des bandits. Le festival, c'était un grand bol d'air pour plein de jeunes, un vrai moyen de rencontres, ça leur a ouvert l'esprit, mais ça ne répond pas à un besoin vital. Même si ça n'était pas notre but de répondre à un besoin vital, les jeunes, à un moment, nous demandaient cela. Ils nous disaient : "Le festival, il faut le faire, c'est sympa, et on est là ; mais après, toute l'année, qu'est ce qui se passe pour nous ? C'est la galère". Alors, le reste*

de l'année, tu essaie de répondre à des urgences, en ayant l'ambition de faire participer les jeunes, mais ces jeunes sont dans un rapport d'usager avec toi. Alors, peu à peu, ils te mettent au même niveau qu'une institution. Moi, cela me posait un vrai problème de conscience. Je suis persuadé qu'on a tous besoin de revenir à des choses plus radicales, plus politiques : certains d'entre nous pensent qu'il faut continuer à faire ce type de travail de terrain, parce qu'il y a des urgences et parce qu'il faut être en contact avec les gens, le quartier ; et c'est vrai qu'on ne peut pas agir sincèrement si on ne connaît pas les gens. Mais je crois qu'il nous faut arriver à redevenir les représentants d'une parole. A la limite, en ce moment, ZEBDA a beaucoup plus ce rôle là aujourd'hui que ne l'avait l'association ces dernières années. Parce qu'au moins, avec ZEBDA, il n'y a pas d'ambiguïtés : il y a le groupe, des mots, un état d'esprit, et tout cela ne doit rien à personne. Alors, lorsque les jeunes sont face à ZEBDA, ils sont heureux parce qu'en face d'eux, ils n'ont ni la mairie, ni une institution, mais des gens qui ne sont pas forcément tous de la cité et qui disent des choses.

Claire : Retrouver un engagement politique à Vitécri », ça veut dire qu'il y en a eu un ?

Salah : Oui, je crois que oui. Au départ, jusqu'en 84-85, il y a eu du politique à Vitécri. Autour de l'émergence du mouvement associatif, autour des Marches, du mouvement Beur, et c'était très politisé autour des revendications sur l'identité notamment. En plus, il y avait une vraie dynamique qui rassemblait les jeunes, avec par exemple les films. Magyd écrivait une histoire, on branchait des mecs qui savaient un peu filmer, et un film pouvait rassembler 50 personnes. »

Michel : *« je pense que le drame de toutes les associations que je connais dans les banlieues c'est que ça devient un outil d'auto-promotion sociale et que c'est utilisé par les services sociaux pour justifier leur propre intervention.*

Donc quand la mairie de Toulouse s'est rendue compte qu'on était complètement à l'inverse de cette démarche, ça n'a plus marché... parce qu'au début ils ont pensé qu'ils pouvaient nous manipuler, nous utiliser, qu'on pouvait leur servir de faire-valoir. Et de Veyrinas en a profité, parce que si de Veyrinas a été ministre, je crois qu'elle le doit, en toute sincérité, en partie à Vitécri parce qu'elle a fait ses classes avec Vitécri. Après elle s'est rendue compte qu'on l'utilisait mais que les jeunes n'étaient pas contrôlables puisque nous-mêmes on ne les contrôlait pas. Vitécri devenait une menace, un ferment de déstabilisation sur le quartier.

Donc à partir de ce moment là ils ont mis en place une stratégie : ils ont créé de toute pièce des associations, ils ont donné de l'argent à des gens pour qu'ils créent des associations, pour essayer de marginaliser Vitécricri, de faire des contre-pouvoirs à Vitécricri qui ne cherchait pas le pouvoir. C'était une aberration totale mais en même temps ça a mis une merde noire sur le quartier. Comme ça on met en rivalité, à travers des histoires de budget, des gens qui objectivement ont des intérêts communs et en même temps pour arriver à ça on achète les gens avec des statuts de travailleurs sociaux au rabais. »

« Claire : au moment où vous décidez de ne plus faire le festival, pourquoi vous ne refiler pas Vitécricri à d'autres ?

Claude : *parce qu'on a personne à qui le refiler.*

Claire : et les animateurs ?

Claude : là on n'a pas voulu. Il y a d'abord une part peut être très conne de notre part, c'est qu'on n'avait pas envie de filer le bébé à Antoinette, Julie ou Richard parce qu'on est très attaché à Vitécricri. C'est très subjectif, mais je ne me reconnais pas dans les positions d'Antoinette, de Julie et de Richard. Ce n'est pas un jugement de personne que je porte, c'est simplement lié à l'état d'esprit. En plus à une époque on a envisagé la chose : que l'équipe reste et fonde une autre association mais Magyd, je ne l'imagine pas en train de dire, « bon , je ne suis plus président, je laisse ma place à Antoinette ». C'était trop tendu, c'était trop conflictuel et ensuite, on ne se reconnaissait pas dans cette équipe là, du moins pour aller jusqu'à un passage de relais de l'enseigne Vitécricri.

Et ensuite, je ne crois pas que ça aurait été un bon calcul parce que Vitécricri, aux yeux des gens, a toujours eu un sens. Par exemple, le départ de Salah et l'arrivée d'Antoinette a été très mal vécu par les institutions. Ils avaient le sentiment que c'était une nouvelle équipe qui débarquait, et ils avaient en permanence besoin d'être rassurés par les discours de CHERFI ou FABER, de voir Salah. Tous les jeunes du quartier, tous les gosses du quartier connaissent Magyd parce qu'il y a Zebda, ils connaissent tous Salah. L'autre jour je passe au Bijou, il y a des mecs que je ne connais même pas qui me cherchaient, ils disaient « il y a un mec de Vitécricri ». Donc, on porte un peu tous cette image là mais Vitécricri, c'est Magyd et Salah.

Il y a encore autre chose sur cette réponse là : partir, c'était soit c'était passer le relais à l'équipe existante, soit passer le relais à des jeunes, des gens du quartier... Et là, rien, on n'a pas de relève, c'est un gros problème pour nous, on se l'est toujours posé, on s'est posé la question de la pérennité. On s'est dit, "un jour ou l'autre, on va arrêter, on va partir de Vitécri donc il faut qu'on prévoie la suite". Alors soit on n'a pas pu, soit on n'a pas su passer le relais et donner envie aux jeunes ou à d'autres personnes de s'investir dans Vitécri. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un à propos de qui je me sois dit, "ça c'est le futur président de Vitécri", jamais. Il est évident que ce soit Magyd, mais des gens comme Moustapha ou Salah aurait très bien pu devenir un jour président de Vitécri, ils avaient la trempe et l'état d'esprit de Vitécri mais on sait bien aussi que Vitécri n'a existé qu'à travers une montée en puissance progressive d'année en année. Les choses se sont faites aussi grâce à 50 berges de telle façon dans la tête des CHERFI, des AMOKRANE, de Dada, de FABER, parce qu'il y a toujours eu cette présence politique et militante dans Vitécri. Des jeunes qui viennent dans Vitécri, aujourd'hui, ils sont à peine plus vieux que Vitécri, ils ont 15 ans, 16 ans. Alors que pour nous, la Palestine, Cuba, nos parcours, la marche des beurs, ça a beaucoup pesé dans la vie de Vitécri pour Salah, pour Magyd, pour Nadia, on ne peut pas ne pas tenir compte des parcours politiques, du contexte politique. Vitécri a été créé au moment où le droit de la création d'association aux personnes étrangères a été voté, au moment de la marche des beurs. Ça correspond aussi aux années Mitterand, "ça bouge au nord" ça correspond aux années Jack LANG, cet état d'esprit que symbolisait à l'époque la MANO NEGRA, tu n'avais pas un socialiste à la télé qui ne disait pas qu'il écoutait la MANO NEGRA chez lui. Donc, c'était bien d'écouter la MANO parce que c'était les arabes, les français, les espagnols qui se regroupaient dans la musique. On est conscients de tout ça et tout ça a existé parce qu'un temps on a été aux jeunesses communistes, parce qu'il y a eu la marche des beurs, parce qu'on a toujours été des militants dans nos têtes, il y a toujours eu une présence politique. Je suis convaincu que pour Salah, tout est politique dans tout ce qu'on a fait et pour Magyd aussi. Et donc, la relève, elle aurait peut être pu se trouver sur la question d'animation, mais plus difficilement sur des fondements politiques... On a un truc sûrement très profond, très complexe dans notre rapport avec Vitécri. Toutes nos relations sont très affectives et les conflits et les ententes ne sont gérés que par rapport à ça et c'est vrai qu'au fond de nous, je suis sûr que ça nous aurait fait chier que d'autres mecs un jour gèrent Vitécri.

De quel droit, de quelle légitimité ? Qui tu es pour dire, "tiens j'ai envie d'être président de Vitécrici". Donc, c'était dur de passer le relais. Il fallait quasiment montrer patte blanche et là, on n'a peut être pas su le faire. »

Maité : *«Ce qui me passionnait, c'est que le vécu social est une source privilégiée de culture, que c'est important de raconter des histoires pour valoriser la vie des gens.*

Mais je n'avais pas du tout le sens de transmettre quelque chose. Maintenant, avec le recul, je me rend compte qu'il y a une sorte de filiation qui a opéré. Mais à l'époque, il y avait juste un truc politique pour moi, avant tout une rébellion profonde contre les privilèges de classe, mais pas du tout familial, ni technique. Et puis, une très forte amitié.

Pour moi, la médiation a été très importante. Et je crois que, si VITECRI a eu des problèmes après, c'est parce que personne n'a été garant de cette médiation. Pour moi, c'était l'audio visuel, mais ça aurait pu être pour eux la musique. Je reste encore persuadée que ça vaudrait la peine de faire un travail profondément culturel, mais avec des gens pour qui le rapport à la culture n'est pas si évident. Je pense que ce champ est complètement à réinvestir. Le récit, cette idée de raconter ce qui se passe, de le métamorphoser par le récit, pour la citoyenneté, ça a une importance, une fonction, sans être fonctionnel. Juste au niveau du sens que l'on donne à ce que vivent les gens.(...)

Quand j'entend Magyd me dire que peut être que VITECRI doit s'arrêter, je sais qu'il n'en a pas envie. Et personne n'en a envie. Et quand il dit aux uns et aux autres qu'ils ne participent plus du tout et qu'il vaut mieux arrêter, tous lui disent : « mais ça va pas ? Il faut pas arrêter, pas question! ». Pour eux, ça fonctionne encore. Il y a encore quelque chose qui fonctionne.»

ENSEMBLE, MAIS PAS ENCORE ...

Cette formule est extraite de "L'attente de l'oubli", de Maurice Blanchot. Elle illustre l'indiscipline, les difficultés et les contradictions du travail que nous menons. Lorsque, avec Claude, nous avons rencontré à Paris les financeurs et les responsables du projet de bourse Michel Anselme, nous avons été surpris de l'admiration que certains portaient aux gens de Vitécri au terme du bref récit de Claude. On lui a dit : "votre histoire est formidable ; quelle lucidité dans la manière dont vous analysez votre action !". De retour à Toulouse, Claude et Magyd ont rétorqué : "on à l'air lucides parce qu'on ose dire qu'on est plein de contradictions. Mais au fond, on ne dit pas de quelles contradictions il s'agit". Certaines apparaissent au travers de ces premiers récits et l'on s'aperçoit alors qu'il ne s'agit pas de contradictions mais de morale : tenir sa place dans la ville, c'est à la fois facile et culpabilisant ; jouer le collectif, c'est plus facile à dire qu'à faire.

Magyd : *"Vitécri, mouvement de jeunes à la pointe du combat citoyen. Comment naviguer de cette élite jusqu'au quotidien ?*

Mon regret, ce sera toujours de ne pas être sorti du ghetto de Vitécri. On n'a jamais eu les moyens de porter d'autres sujets avec d'autres gens, d'autres itinéraires. Mon utopie, c'était de faire l'unanimité dans le quartier, ça a toujours été mon problème. Il m'a fallu accepter que je ne ferai jamais l'unanimité alors que je voulais être le Martin Luter King des quartiers nord. Je suis passé d'un délire de sensations à un ego intellectuel.

Ceci dit, on revient de loin car il est bon de ne pas sous-estimer la fosse dans laquelle on était, entre-autres dans nos têtes, les animaux qu'on a pu être. Lorsque je pense à l'émancipation des êtres, plus le temps passe, et plus je réalise que je reviens de loin. C'est pareil pour Salah et pour tous ceux qui comme nous ont trouvé une situation apaisante dans la vie. Pour se détendre, on va voir un film de Godart, on s'achète le dernier Goncourt... Entre les deux épaules, on a du luxe.

Quand je parle d'échec de l'histoire Vitécricienne, c'est qu'on a été nourris à la sauce idéologique où il nous fallait élaborer un plan d'émancipation du genre humain : même une piste Izardienne m'aurait suffi, mais même celle là, on ne l'a pas trouvée. On a eu de larges récompenses au niveau du quartier car notre action régulière et passionnée à débloqué des choses, mais c'est insuffisant.

Pour moi, c'est un rêve que d'avoir rencontré Salah, Rachid, Monir, Dada, Mohamed, Thierry, Marc, Claude ; d'autres diront cela de moi. Parce qu'à nous tous, on représente un idéal excitant, mais trop fracassé. Je suppose que nous formons un groupe qui donne envie du collectif ; mais le collectif demande un plus que nous n'avons pas."

Cette histoire de Vitécricri, telle que nous avons souhaité l'écrire au travers des propos des gens qui l'ont vécue, parle des forces et des faiblesses du monde associatif des années 80, alors qu'émerge une génération d'enfants des banlieues sur la scène publique, que l'immigration devient une question sociale, et que se mettent en place des politiques de développement social. On peut dire que tout cela aura favorisé la mobilité sociale de jeunes passés par les dispositifs d'action sociale et d'animation, on peut aussi penser que ça n'a rien changé. L'intérêt c'est peut être d'en retenir que le monde associatif, lorsqu'il travaille à l'émancipation des publics et des usagers, ouvre des possibles. Ça ne suffit pas : il aura aussi fallu que les jeunes de Vitécricri passent à l'acte, apprennent parfois à leurs dépens le jeu militant, gagnent leur place à Toulouse et dans les quartiers nord.

Le festival Ca Bouge au Nord est désormais un élément de la mémoire du quartier, mais aussi des banlieues en général parce que son pouvoir d'attraction a participé des politiques culturelles et de la ville des années 90, et a été relayé par d'autres manifestations culturelles en France et par Zebda qui continue à faire le lien via les nombreux concerts qu'ils donnent dans les cités françaises et étrangères.

On ne sait pas vraiment si cette histoire aura produit dans l'entourage de Vitécricri et dans le quartier un sursaut de citoyenneté, des vocations professionnelles ou militantes. Probablement chez quelques jeunes qui, comme eux, avaient envie de bouger leur vie et auront su utiliser l'association comme support de mobilité. Ce qui est plus sûr, c'est que cette histoire fait réseau: Vitécricri et Ca Bouge au Nord sont des cartes de visite dont il suffit de se prévaloir pour qu'aussitôt on se reconnaisse d'une même famille qui conjugue l'identité (génération Beur et banlieue militante) avec la lutte contre les exclusions et le racisme. Le réseau fonctionne dans les deux sens : ceux du collectif passent leur temps à recevoir des gens chez eux, des militants de gauche, des anciens des marches, mais aussi des étudiants, des chercheurs, des journalistes, des professionnels du DSU. On vient s'inspirer de leur expérience, partager, demander conseil. Techniquement, sont ils les super-pros de la banlieue ? Probablement pas, mais ils ont la

légitimité pour parler au nom de... Cela fait partie des paradoxes du monde associatif et cela fait aussi sa force, sa capacité à passer à l'acte et à transmettre l'impératif de mobilité.

Salah : *«Vitécri, il y a l'histoire, et puis il y a les histoires pas belles. Il y a eu beaucoup de problèmes entre nous, on s'est déchirés et ça a été dur. Le dernier festival s'est passé nickel vis à vis de l'extérieur, mais en interne c'était dur. Comme on faisait depuis toujours du Vitécri, on a toujours fonctionné avec des trucs qui allaient de soi. Mais ça n'était pas clair. Par exemple pour les décisions, ça à l'air de se faire comme ça, mais la parole de Magyd a 10 fois plus de poids que celle du dernier venu. Et beaucoup d'animateurs avaient du mal à accepter ça. Mais en même temps, c'est comme ça. Alors on a beaucoup remis en cause, mais quand tu fais cela, tu fais mal à des gens, les gens prennent parti les uns contre les autres. C'est pas toujours très joli, nos relations avec les gens qui se donnaient pour Vitécri. Parfois, on ne s'est pas bien comporté avec des gens. Alors peu à peu, on s'est déchirés. En plus, il y a nos personnalités : Magyd, Dada, Monir, moi... pas un d'entre nous n'est du genre à fermer sa gueule. En plus, il y a les ambitions personnelles. C'est pour cela que j'attache de l'importance au fait que le collectif permette à chacun de réussir sa vie. Et j'ai l'impression qu'avec Vitécri, quelques fois on a pas respecté le rythme d'évolution de nos vies, chacun avait du mal à supporter que l'autre ne se consacre pas entièrement à Vitécri, et que l'autre fasse sa vie en dehors du collectif. Entre nous, on se disait toujours : "où tu es ? tu ne donnes pas assez. J'ai besoin de toi". En plus il y avait ces statuts pas clairs : bénévole, salarié, Dada à la mairie alors qu'on était en guerre avec la mairie. En même temps, Dada a vraiment de l'importance dans l'association même si je n'étais pas du tout d'accord avec son comportement et ce qu'il proposait. Vitécri, c'est une histoire de copains aussi, alors il y a tout de qui se passe dans les moments prévus pour, et aussi dans les moments qui sont pas faits pour : à la maison, au café...*

Alors vraiment, on s'est allumés, c'était tellement important Vitécri, qu'on s'en est meurtris, avec des séquelles ; mais ce qui est fou, c'est qu'on est là, admiratifs de ce qu'on a fait ensemble, c'était beau alors qu'on avait l'impression, sur le moment, de vivre des calvaires.

Aujourd'hui il y a ZEBDA qui continue à faire le lien, et puis on a envie de se dire les choses avec Magyd. Monir lui, est parti il y a longtemps et suit en dilettante, et Rachid a toujours été un planeur. Michel a fait sa carrière en dehors de Vitécri ; Maïté a passé le relais, puis elle

est partie faire ses trucs militants avec les femmes mais elle peut et a toujours pu se permettre de donner son avis. C'est la génitrice, un peu la maman : c'est elle qui a poussé et puis elle ne nous a jamais brimé, toujours accompagné à faire des trucs. Elle a toujours eu le respect de ce que nous étions, sans complaisance, mais avec respect. Nadia est toujours présente parce qu'elle a choisi de rester sur le quartier : elle est éducatrice et c'est vraiment une référante auprès des jeunes du quartier. Elle est mariée avec Dada. Zina n'est pas resté, elle s'est marié et voilà. Mais au festival, tout le monde était là.

Formellement aujourd'hui, Vitécric c'est Magyd et Claude. Mais virtuellement, c'est encore tout le monde. Tout le monde peut se revendiquer de Vitécric, sans problèmes, et c'est impossible qu'il y en ait un qui n'ait plus sa place. Si on refait quelque chose, on aura une bonne capacité à faire en sorte que les choses soient plus claires. On a du potentiel et des compétences, et du savoir-faire en prime. Et puis, on a du mal à lâcher.

Vitécric est un peu en sommeil, mais d'autres histoires vont naître. On est dans une pause nécessaire mais ça va redémarrer. Ça ne s'appellera peut être pas Vitécric mais on sera là, dans la ville, en collectif. »

« Si t'es pas fils de calife, une idée s'impose : le collectif. »

ANNEXES

Statuts de l'association Vitécric

Bilan Vitécric 1988

Festival Ca Bouge au Nord 1993

Le journal du festival, 4 septembre 1993

Extraits du "livre d'or" 93 : Jean Louis Foulquier journaliste à France Inter, Les artistes de Noir Désir, René Jacquot champion du monde de boxe, Yvette Horner accordéoniste, Manu Chao de la Mano Negra, le peintre Ben.

Festival Ca Bouge au Nord 1994

Rapport d'activités Vitécric 1995, orientations 1996 (extraits)

Chansons de Zebda